LA TABLE RONDE

JUIN 1949

SOMMAIRE

SPECTACLES

PROMENADES

★

★

LETTRES DE BALZAC A SA FAMILLE

De la correspondance de Balzac, on connaît surtout les *Lettres à l'Étrangère.* C'est qu'une partie seulement des lettres de Balzac à sa famille fut publiée dans l'édition Calmann-Lévy en 1876 — et d'une façon incorrecte et incomplète.

Les cinq lettres que nous donnons ici sont extraites de l'édition intégrale qu'a établie M. Walter Scott Hastings dont les éditions Albin Michel préparent la publication. Elles appartiennent à différentes époques de la vie de Balzac : de sa jeunesse, dans sa mansarde du quartier de l'Arsenal où il écrivait un *Cromwell,* au séjour qu'il fit en Russie chez Mme Hanska.

Trois de ces lettres (1, 2, 5) n'avaient jamais été publiées en France dans leur version exacte; les deux autres (3, 4) sont entièrement inédites, et la plus longue, celle du 22 mars 1849, constitue le document psychologique le plus révélateur que nous possédions de Balzac sur lui-même.

[1]

Balzac a Laure de Balzac a Villeparisis.

(*Paris,* 9, *rue Lesdiguières, novembre* 1819.)

Ma chère sœur,

Je commence par te dire que je t'aime de tout mon cœur et que je t'embrasse, de peur de l'oublier dans le courant de ma lettre; je puis me vanter comme Petit-Jean et dire :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Ah! Laure soror! que j'ai de peines et de tribulations! Je suis un martyr et j'ai fait pétition au pape pour la première niche de saint vacante. Je ne peux, en conscience, me faire arracher toutes les dents; *toutes* me font souffrir

l'enfer. Depuis que je t'ai écrit, je n'ai fait que penser à vous, pour une panse d'*a*, pas possible. Enfin, je suis un pater dolorosa. Comment dormir, comment manger! A force de penser, j'ai songé à mon régicide, et j'ai trouvé un défaut de construction dans sa machine. Juge si j'ai eu à me creuser la tête pendant que mes dents se creusent de leur côté. J'ai trouvé un biais qui ne me satisfait pas trop.

Ah, sœur, si je suis un Pradon, je me pends. Lorsque tu verras de mauvais vers, mets en marge : Gare à la potence! Je dévore nos quatre auteurs tragiques : Crébillon me rassure, Voltaire m'épouvante, Corneille me transporte, Racine me fait quitter la plume.

Je te dirai que je suis très fâché contre toi. Comment, mademoiselle, appeler son frère étourdi! On l'appelle nigaud; cela peint mieux. Au reste, je ne sais pas encore pourquoi tu m'as appelé étourdi! Je ne sais ce que le petit anti-cornard de père (1) m'a ragoté ce matin de vous, de Saint-Cloud, de mois d'octobre, de partie. Tout ce que je souhaite, c'est que vous ne fassiez pas tort au petit déjeuner de la rue de Lesdiguières. Le chien d'appartement se loue-t-il?

Je ne vois Iris-Comin qu'à la volée, et toujours essouflée, quoiqu'à cheval sur son arc-en-ciel de panier plein de pommes de terre. Après avoir pourfendu ton pot de groseilles, j'ai escofié les restes d'un pot de confiture d'abricots. Mal m'en a pris, bonne-maman l'avait laissé moisir; il m'a valu une purgation. Pour me venger, j'ai eu en ma possession un pot de Bar. Soyez tranquilles, je ne casserai pas le verre.

Le cocquelicot va-t-il son chemin? J'ai l'air un peu Naudet (2) de m'informer comme cela de la balagoinfre; mais c'est que mon mal de dents m'empêche de manger, et je me régale de parler.

(1) Dablin.
(2) Naudet de Courbois, 142, rue Vieille-du-Temple, capitaine d'état-major de la Garde nationale, ami et voisin des Balzac.

Pensez-vous à moi comme je pense à vous?... Vous vous enmalusez (1), et moi, je m'amuse de votre enmalusement.

Fais-moi, je t'en prie, un recueil des *hélas* de madame Malus, et redis-moi bien ce qu'elle soupirera. Rends-moi bien les conversations. C'est là ton fort. Tu es maligne, je m'en remets sur toi pour rire, et tu es mon Momus.

Quant à moi, je n'ai rien que *moi* à considérer, et je n'ai guère que cet original-là dont tu puisses faire tes choux gras. Mais, quant à des Montzaigle, des Bocage (2), un Canal (3), je ne puis t'offrir que des fariboles. Par exemple, le feu a pris dans mon quartier, rue de Lesdiguières, N° 9, au troisième, dans la tête d'un jeune homme. Les pompiers y sont depuis un mois et demi; pas possible de l'éteindre. Il s'est pris de passion pour une jolie femme qu'il ne connaît pas. Elle s'appelle la Gloire. Elle demeure aux Quatre-Nations, en face le Pont des ânes (*sic*). On espère guérir ce pauvre fou en lui tirant les vers du nez.

Le pire de tout cela, chère Omar (4), c'est que je n'aime pas les richesses; depuis que je me suis fourré dans mon troisième étage, je commence à raisonner, et je ne sais pas comment faire pour m'astreindre à courir après la fortune. Je m'imagine que quelque gros drôle de banquier va me coucher sur son testament pour 1.200 livres de rente viagère; en voici assez pour mon bonhomme de corps! Et si je n'avais pas envie de vous voir tous riches, je voudrais

(1) Marie-Sébastien Malus, inspecteur aux revues, qui mourut en 1816, avait épousé Marguerite-Michèle-Sophie Sallambier, sœur de Mme de Balzac. Mme Malus et son fils Édouard faisaient à cette époque un séjour chez les Balzac à Villeparisis.

(2) Les Montzaigle et les Bocage vivaient à Villeparisis. Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle avait été munitionnaire général des subsistances militaires. En juillet 1821, Laurence de Balzac fut fiancée à son fils Armand Désiré, contrôleur ambulant de l'Octroi de Paris. Ils se marièrent le 1er septembre 1821.

(3) Allusion à Surville, alors ingénieur au canal de l'Ourcq. Surville avait, à cette époque, reporté sur Laure ses précédentes attentions pour Laurence.

(4) Un des premiers convertis et disciples de Mahomet, qui s'abstenait de tout commerce avec les riches et avait adopté la pauvreté et la simplicité comme règles de sa vie.

être un joli petit gueux, ou bien avoir 70.000 francs de rentes.

Je te quitte pour dormir, j'ai passé la nuit à souffrir mort et passion. Je vais me rembourrer l'esprit de quelque gentil rêve que je te raconterai au sortir des bras de madame Morphée. Adieu, Laure-Dusseck-Balzac-Grétry-charmante-sœur-riri-pan-pan-croque-note. Je ris comme un bossu et t'embrasse. Ce que c'est que la philosophie, elle rend les douleurs les plus vives bien douces. Je dors.

J'éprouve aujourd'hui que la richesse ne fait pas le bonheur, et je t'assure que ces trois ans que je passerai (ici) seront pour moi une source de félicité et de souvenirs pour le reste de ma vie. Dormir bien couché, vivre à sa fantaisie, travailler selon mon goût, ne rien faire quand je veux, m'endormir sur l'avenir, n'avoir pour compagnie que des gens d'esprit, le petit père compris, et les quitter quand ils me fâchent. Voir les sots en passant, et passer en voyant les sots, ne penser à Villeparisis qu'en songeant qu'on y est heureux; la Nouvelle Héloïse pour maîtresse, La Fontaine pour ami, Boileau pour Juge, Racine pour exemple, et le Père Lachaise pour me promener. Ah! si cela pouvait durer toujours!

Je n'ai pas d'autre inquiétude que l'envie de m'élever, et tous mes chagrins viennent du peu de talent que je me reconnais. Car, toi, tu peux augmenter, en travaillant, la vivacité de tes doigts; mais tous les travaux du monde ne donnent pas un grain de génie. On peut jouer du piano et bien déclamer les vers, sentir les charmes de la poésie et de la musique; mais composer et versifier!... Au diable la médiocrité! Au diable les Pradon et les Bauvarlet! Il faut être Grétry et Racine.

Avec cela, génie ou sans génie, je me prépare des chagrins. Sans génie, je suis flambé. Il faudra toute ma vie sentir les désirs, n'être qu'un homme médiocre, me rejeter sur la fortune, que de soins! que de peines! Si j'ai du génie, je me vois d'avance, errant, persécuté, sans asyle, martyr

de Dame Vérité, mais mademoiselle la Gloire me récompensera. Ce sera un mouchoir de poche qui essuyera bien mes pleurs. Dame, il est encore tems de faire partie nulle, et d'être un Vomorel (1), buvant de la bière, jurant après les Jacobins, sans savoir ce que c'est, et soufflant sur tout comme dans ses doigts, gagnant à l'écarté en écartant les atouts. Oh! l'homme sublime, le Laffite du Café Montmorency. Il est capable d'être un jour député, comme l'âne par les animaux au grand Alexandre. Est-ce que c'est de M. *** de Vomorel que je dis cela? Ah! ma sœur, excuse! Je me trompe. Tu vas me croire caustique et méchant: C'est de M. que je voulais parler.

J'ai encore une autre crainte, c'est qu'il me faut un an pour fa re mon régicide; après cela, un an pour qu'on le joue. Tout le monde dira : Mais, vous êtes un paresseux; qu'as-tu fait? J'aurai beau montrer mon fatras. C'est comme si un Savoyard voulait faire danser une marmotte qui n'est pas née.

Si j'avais l'esprit de gagne (c'est une supposition, ça; je n'y mets jamais un terne) (2), alors! alors! mais! mais! ah! oui!... comment? Non! Ah! vous avez raison.

Ainsi, pas de terne.

Je te quitte pour aller au Père-Lachaise faire des études de douleurs, comme tu faisais des études d'écorché (3). J'ai quitté le Jardin des Plantes parce qu'il était trop triste. Je pense que vous pouvez m'écrire comme vous

(1) M. Vomorel habitait au 7, rue Montmorency. Ami et voisin de la famille Balzac.

(2) Le terne est une réunion de trois nombres pris ensemble à la Loterie. Mme Descoings, dans la *Rabouilleuse*, « nourrissait » obstinément le même terne.

(3) Ces « études de douleur », inspirées par des impressions que le jeune Balzac recueillait au cours de ses promenades dans les allées des cimetières, devaient plus tard enrichir plus d'une scène de la vie à Paris. Lorsque ce n'est pas la capitale paisible, contemplée à travers les cyprès du Père-Lachaise (*La Femme de trente ans*), c'est la multiutde fourmillante que défie Rastignac, le jour qu'il accompagne à son tombeau le père Goriot; ou bien c'est le concierge de ces portes des morts qu'il évoquera dans une magnifique page de *Ferragus*.

voulez par (Godard) le farinier, en adressant à la Comète. J'emploierai la même voye, il ne nous en coûtera que du papier, de l'encre, et de l'esprit à vous, car, moi, je te fais toujours une graissée de bêtises.

Me voilà revenu du Père-Lachaise, où j'ai piffé de bonnes grosses réflexions. J'ai remarqué aujourd'hui qu'il n'y avait pas une seule bonne épitaphe (j'excepte celles-ci : Jacques Delille, J. La Fontaine, Molière, à Masséna)! cela m'a prouvé que de toutes les affections de l'âme, la douleur est la plus difficile à peindre, que nous autres modernes, nous sommes les très-humbles valets des anciens là-dessus, et cela redouble mes craintes pour le cinquième acte du Régicide (1).

Dis à maman et à papa combien je les aime. Il n'y a que toi qui peut exprimer cela; sur ce, je t'embrasse et j'ajourne au numéro prochain tout ce qui reste au fond du sac. Adieu, Pétrarque!

Ton grigou de frère,

H. BALZAC.

[2]

BALZAC A LAURE SURVILLE A PARIS.

(*Angoulême*, 20 *juillet* 1832.)

Ma bonne et bien-aimée Laure,

Je reçois ton petit mot, et, malgré ma fatigue, il m'est impossible de ne pas t'écrire un mot. Tu m'as ému aux larmes en me parlant de ma pauvre mère. Je n'ose lui écrire; car, hier, je lui ai répondu un peu brièvement, et je ne pourrai jamais lui exprimer tout ce que j'ai dans le cœur pour elle. O, ma pauvre sœur, si tu savais comme ses dévouemens me donnent du courage! Non, je ne veux

(1) C'est-à-dire le premier acte de son *Cromwell*.

pas faire de sacrifices. Je n'ai besoin que d'un ou deux mois d'*assurés*, car j'ai enfin retrouvé ce matin toute cette énergie qui m'a fait surmonter les entraves de ma vie, et ce n'est pas au moment d'être à la tête des intelligences de l'Europe que je m'arrêterai. Mais, vois-tu, pendant le mois de Saché, j'ai fait un trop violent effort pour Gosselin. J'ai voulu me surpasser pour faire voir des progrès de talent et cela m'avait abattu.

Cette *Notice biographique sur Louis Lambert* (1) est une œuvre où j'ai voulu lutter avec Gœthe et Byron, avec *Faust* et *Manfred*, et c'est une joute qui n'est pas encore finie, car les épreuves ne sont pas encore corrigées. Je ne sais pas si je réussirai, mais ce quatrième volume de *Contes philosophiques* doit être une dernière réponse à mes ennemis et doit faire pressentir une incontestable supériorité. Aussi faut-il pardonner au pauvre artiste sa fatigue, ses découragemens, et surtout son détachement momentané de toutes sortes d'intérêts étrangers à son sujet.

J'espère avoir achevé bientôt *la Bataille* et *les Conversations entre onze heures et minuit*. Cet argent doit suffire à tout. Après ce grand et exorbitant travail, je ferai un voyage à pied. Il le faudra pour ma santé. Puis, au lieu de repos, là où j'aurai trouvé un gîte, je commencerai *les Trois Cardinaux*, que j'entrelarderai de petits contes drolatiques. C'est tout ce que je puis faire d'ici cet hiver. Et, cet hiver, si ma position n'est pas changée, je suis décidé à faire du théâtre, et à sortir ma pauvre mère de sa situation. Je lui sacrifierai mon avenir politique. Ne lui en dis rien.

Tu vois donc que ce n'est que deux ou trois mois pour lesquels il faudrait un emprunt, parce que, cet hiver, les

(1) *Louis Lambert* parut sous ce titre et en première édition, en octobre 1832, dans les *Nouveaux Contes philosophiques*, 1 vol., in-8°, édité par Gosselin. Annoncé par la *Bibliographie de la France* le 20 octobre. Le roman fut ensuite publié séparément en 1 vol., in-18, par Gosselin, en deux éditions, en 1832 et 1833.

journaux me reviendront et le théâtre donnera; puis, Émile [de Girardin] fera les fonds de mon affaire (1). Enfin, il n'y a pas lieu à se désespérer.

Vos conjectures sur madame D[eurbroucq] sont fausses. Elle a un procès à Nantes et ne viendra à Méré qu'en octobre. Claire lui a dit depuis trois mois que je l'aime, et Claire doit m'écrire de revenir quand madame D[eur]b[rouc]q sera à Méré. Ainsi, tout cela est aussi bien emmanché que possible.

Je ne pouvais pas rester à Saché jusqu'en octobre. Or, je suis venu à Angoulême, ne pouvant aller aux Eaux (2) ce qui chagrine beaucoup madame de C[astries], qui est bien bonne pour moi. Je retrouverai là madame de B[erny] jeune, et plus à même de me servir.

Ainsi, ma pauvre sœur, tout va bien; seulement, l'abandon des journaux a causé momentanément un déficit qui m'a mis à mal. Mais j'ai fait pendant ces dix-mois-ci, des progrès immenses sur tous les points de ma sphère, et, dans quelque temps, je retrouverai tout le fruit des sacrifices que ma mère et moi allons faire. Ma pauvre mère! si tu savais comme mon cœur saigne de la savoir malade et peu fortunée! Il faut tout cela pour me donner ce courage infernal qui me fait travailler. Mais un jour de grand bonheur et de gloire lui payera tout cela. Seulement, elle a une imagination comme la mienne; et, par instans, elle ne voit que la misère et les difficultés, comme en d'autres elle ne voit que le triomphe. Je l'excuse bien, va, et je l'aime aujourd'hui mieux que jamais. Dis-le lui bien, ma bonne Laure, et, en t'écrivant ces lignes, j'ai les larmes dans les yeux; ce sont des larmes de tendresse et de déses-

(1) Émile de Girardin, importante figure du monde du journalisme. En 1928, avec Lautour-Mézeray, il mit sur pied le *Voleur*; en 1829, la *Mode*; cette même année, il fut l'un des fondateurs de l'hebdomadaire *Silhouette*. L'affaire de Balzac dont il est question ici était « une société d'abonnement général ». (Voir L.-J. Arrigon, *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, p. 220.)

(2) Aix-les-Bains.

poir, car je sens l'avenir, et je voudrais bien que cette bonne mère dévouée pût venir avec moi jusqu'au jour où nous aurons tous triomphé.

Quant à vous deux, toi et ton mari, ne doutez ni de mon cœur, ni de mon âme, ni de ma pensée. Je suis tout à vous, et bien souvent vous êtes la moitié de mes projets et de mes rêveries. Toi, ma bonne sœur, si je ne t'écris pas, c'est que l'affection qui nous unit est indulgente et comprend tout — l'expansion comme le silence. Je vous aime de toute mon âme; mais, obligé de toujours écrire ou de toujours penser, quand je suis tout entier à vous, eh bien, je me repose, je vous parle de loin. Oh! entendez-moi, mes bons amis! dans ces momens-là, dans ces instans où je retombe au milieu de mes plus chères, de mes plus vieilles affections, comme dans un lieu délicieux, en revenant de mes longues études, et de mes travaux accablans.

Quelque jour, lorsque mes œuvres se seront dévellopées [*sic*] tu verras, Laure, qu'il aura fallu de bien longues heures pour avoir fait et pensé tant de choses, et alors vous m'absoudrez de tout ce qui vous aura blessé, déplu; vous pardonnerez non pas l'égoïsme de l'homme, mais l'égoïsme du travail et de la pensée.

Adieu, ma bonne sœur. Aujourd'hui, je t'ai donné le tems et la lettre de Madame de C[astries]. Elle s'en passera; toi avant tout.

Tu diras à ma bonne mère que si je ne lui ai pas écrit, il y a ici pour elle la plus tendre effusion de cœur, et des larmes de joie et de repentir dont je voudrais couvrir son cœur.

Adieu, ma sœur aimée. Tu diras bien des choses tendres et amicales à ton mari de la part de son frère de cœur, et je te remercie bien de m'avoir dit où en étaient ses affaires.

Et, pour toi, ma bonne Laure, je t'embrasse de toutes mes forces, comme ma chère consolatrice d'aujourd'hui, comme mon espérance; car ta lettre m'a encore r'animé, et redonné plus de courage. Il est si bon de se sentir aimé; et

quand on voit nos amis prêts à se sacrifier, cela donne un courage de lion afin de leur épargner de la peine. Aussi, j'ai poussé un *hourra* sur la bataille et je vais travailler comme un troupier qui veut *se mettre au* travers.

Adieu. Une bonne poignée de main à l'ingénieur; et à toi, un baiser au front, un baiser de reconnaissance.

VOTRE HONORÉ à tous.

[3]

BALZAC A SA MÈRE A VITRY-SUR-SEINE.

(*Passy*, 19, *rue Basse, mars ou avril* 1844.)

Ma chère mère,

Ce que tu me demandes est absolument impossible immédiatement. Voici pourquoi. J'ai pris, relativement aux circonstances où je suis, un engagement énorme, et que tu m'obliges à te révéler.

Henri et sa famille sont sans pain (1), ils en sont réduits à ne manger que du riz. J'ai reçu des lettres navrantes depuis celles que Laure connaît. Je lui ai dit de tirer une lettre de change sur Paris *de douze cents francs*, afin de lui faire un supplément de 100 francs par mois, jusqu'à sa promotion au grade supérieur que j'ai obtenu.

Comme je ne veux pas avoir de domicile, je lui ai dit de tirer sur M. Surville; mais c'est à toi de faire les fonds, et il les faut d'avance afin de ne pas compromettre M. Surville.

Est-ce, quand je suis obligé à ce sacrifice excessivement

(1) En décembre 1843, Balzac avait reçu des nouvelles de son frère Henri, alors en détresse, à l'île Bourbon. Sa situation n'était pas assez lucrative pour faire vivre sa famille et Honoré avait cherché à lui obtenir un meilleur poste dans l'administration de la Marine. (Voir *L. Et.*, II, p. 234, 11 décembre 1843.)

dur, moi sans pain assuré pendant mes travaux, que je puis en faire un second?

Mais je suis arriéré dans mes travaux, car ces 1.200 francs ne sauvent pas Henri; il faut le mieux placer, et voici trois mois que je fais des démarches multipliées pour obtenir non seulement le grade de commis de la Marine, mais encore sa transplantation de Bourbon à Pondichéry. 1.800 francs à Pondichéry valent 6.000 francs à Bourbon.

Ni toi ni Laure vous ne lui avez écrit, quoique je vous aie prévenues trois fois; les navires sont partis, avec *la Comédie Hum*[*aine*] pour lui, et pour son gouverneur, tout cela m'a tué de temps perdu ou employé à cela.

Je suis profondément affligé de recevoir une lettre au lieu de te voir, mais tu seras toujours comme une poule qui a couvé l'œuf d'un volatile étranger aux basses-cours. Tu doutes, je ne dis pas de ma respectueuse tendresse, de ma valeur, de mon avenir, de mon bon sens, mais du sentiment profond que j'ai de mes devoirs. Plus je risque tout, même mes facultés compromises, ainsi que ma santé, pour arriver surhumainement au bien-être et à la libération de dettes, parmi lesquelles la tienne se fait la plus ardente et la plus cruelle, moins j'ai de succès dans ton cœur, et ton esprit s'aveugle. Là où la multiplicité de mes travaux étonne, est l'objet *de la pitié* des indifférens, tu ne les trouves pas assez nombreux, assez rapides, car d'où veux-tu que je tire de l'argent, moi qui n'en fais qu'en inventant de nouvelles conceptions? moi qui suis sans pain assuré pendant que j'écris? Il y a plus. Au lieu de nous aider, entre nous, de nous respecter, d'offrir une ligne de défense compacte, nous nous frappons. Malheureusement pour les relations de famille, madame de B[reugniot] ne m'a pas laissé ignorer tout ce que M. Surville a dit à propos d'un domicile pris chez lui pour deux effets (petit service que les indifférens me rendent), et j'ai compris que pour sauver mon affection pour ma sœur, il fallait rentrer dans nos anciennes limites. J'avais écrit à ce sujet une lettre à Laure qui n'a

pas moins de seize pages; mais je l'aime trop pour l'affliger; elle est malade, en dehors de ces malentendus, et fière de moi, je le crois. Il en résulte néanmoins que je dois aller seul, comme un pariah, sans obtenir des miens la moindre entente (je ne dis pas *approbation*, je ne l'aurai jamais) de mes immenses travaux, de mon but, de mes efforts, ni même du bien que je leur veux, bien positif, et que je leur voudrait toujours; que, peut-être, si je vis, leur donnerais-je, malgré eux.

Quant à toi, ma chère mère, tu ne sauras jamais jusqu'à quel point tu as en moi

le plus respectueux des fils,

HONORÉ.

[4]

BALZAC A SA MÈRE A PARIS

(*Wierzchownia, 22 mars* 1849.)

Ma chère mère,

Si quelqu'un a jamais été étonné, c'est bien certainement le petit garçon de cinquante ans à qui s'adressait ta lettre mélangée de *vous* et de *tu*, en date du 4 de ce mois, et reçue hier, qui contenait la quittance Dupont et les comptes. Et, quitte à en recevoir une autre du même genre, je te dirais que j'en ai ri, si elle ne m'avait pas profondément navré en y voyant une absence complète de justice et une si cruelle ignorance de nos deux positions. A ton âge tu devrais cependant savoir que si l'on ne prend pas de mouches avec du vinaigre, on prend encore moins les femmes avec ce désagréable acide. La fatalité veut que cette lettre, d'une raideur étudiée et d'une sécheresse superlative, ne tombe au moment même où je disais qu'à

ton âge tu devrais avoir toutes tes aises, et que Zanella devrait rester toujours auprès de toi, que je ne serais content que lorsque tu aurais, outre ta pension de cent francs par mois, ton loyer payé et 300 francs pour Zanella, ce qui ferait à peu près 1.800 francs au lieu de 1.200; qu'enfin, si Chlendowski (1) à mon arrivée, ne t'avait pas pay[ée], j'avais à te rendre l'argent des billets, et à les reprendre et [à] m'en faire payer moi-même. Je déplorais de t'avoir donné, à ton âge, les soucis de mes affaires, les ennuis de la maison, où il y a encore tant de vétilles, lorsque tu devrais être à Suresnes, bien dorlotée par Zanella, sans inquiétudes sur ta vie, et allant chez Laure à ta fantaisie, et même à Chantilly. Je disais que le cadeau que j'aurais tant de plaisir à te faire au jour de l'an et le jour de ta fête subviendrait à ta toilette... Et il faut qu'à propos de choses dont tu reconnais toi-même la vérité, puisque tu me dis que le paragraphe *nièces* d'une lettre antérieure est une plaisanterie (tu me diras peut-être que cette lettre est aussi une plaisanterie), il faut qu'il me tombe une lettre qui, moralement parlant, fait l'effet des regards irrités et fixes avec lesquels tu terrifiais tes enfans quand ils avaient quinze ans, et qui, à cinquante ans que j'ai malheureusement, manquent tout à fait leur coup. De plus, la personne de qui j'attends tout le bonheur de ma vie et *le seul* d'une vie orageuse, travailleuse, agitée, traversée de haut en bas dans une constante misère, cette personne n'est pas un enfant, ce n'est pas une jeunesse de dix-huit ans, éblouie par la gloire, ni séduite par la fortune, ni attirée par *les charmes de la beauté*. Je ne lui offre rien de tout cela. C'est une personne qui a passé quarante ans, qui a été très éprouvée. Elle est très défiante, et les événements de la vie ont augmenté sa méfiance à

(1) Louis Chlendowski, comte polonais ruiné, qui publia entre 1845 et 1848 les quelques romans isolés de Balzac qui ne trouvèrent pas immédiatement leur place dans *la Comédie Humaine*. En 1847-1848, Chlendowski avait publié *les Parens pauvres* (c'est-à-dire *la Cousine Bette* et *le Cousin Pons*), 12 vol., 8 vo.

un point où elle est extrême. Que vous ai-je dit? Que la comtesse appartenait à une famille nombreuse, qu'elle n'avait eu que tracasseries et chagrins avec les siens. Ses frères lui ont contesté sa dot; ses sœurs lui ont fait mille peines. Elle a été *si battue de sa famille*, qu'elle redoute surtout d'entrer dans une nouvelle famille, car celle de son mari l'a tellement poursuivie qu'encore aujourd'hui la fortune de sa fille est en question par deux procès que lui font les parens de son père. Donc, il ne faut pas s'étonner de défiances pour l'inconnu en fait de famille, quand le connu n'a donné que des soucis, et il était tout naturel que, dans les dispositions où je la sais depuis dix ans, je lui aie dit qu'*elle n'épousait pas ma famille*, qu'elle serait entièrement la maîtresse de voir ou de ne pas voir les miens, car la probité, la délicatesse, le bon sens, prescrivaient d'agir ainsi. Aussi ne vous ai-je pas caché cette condition, et à Laure et à toi. Déjà ceci, qui cependant est naturel, et de la plus exacte vérité, vous a paru louche, et vous avez pensé que c'était des prétextes, ou quelque mauvaise chose de ma part : envie de m'élever, aristocratie, abandon des miens, etc. ; car vous avez, toi et Laure, de l'imagination pour les *cachots en Espagne*. C'était et c'est pourtant la pure et simple vérité. Hé bien! crois-tu que tes lettres, où tu me dis à peine quelques mots de tendresse écourtée, à moi qui suis pourtant ou devrais être un sujet d'orgueil pour toi, et une lettre surtout comme celle que j'ai reçue hier puisse *affriander* une femme de ce caractère et de cette expérience pour une nouvelle famille? Voyons! Laure m'écrit une lettre (la première), où elle dépeint sa position et celle de son mari sous les couleurs les plus sombres; elle y parle de misère pour elle et ses enfans, si Capestang manque. Que crois-tu que des étrangers, qui sont les plus grands seigneurs de ce pays, pensent d'une famille, en voyant la sœur dans cette situation, avec deux filles sans dot, non mariées, le beau-frère ayant besoin de cent mille francs de capital, au moins, pour ses affaires,

et une mère, à qui son fils pense incessamment, et qui commence par lui faire [une rente de] deux mille francs environ par an, et enfin un homme de cinquante ans qui a encore cinquante mille francs de dettes! Mets, *brôchant sur le tout,* une mère qui se pique de choses de la dernière justesse et qui écrit des lettres sèches, et une dernière où elle le gronde comme une mère met son petit dernier en pénitence. Là, la main sur le cœur, qu'est-ce que l'on peut penser? Les juges les moins sévères diraient qu'on ne peut pas mieux s'y prendre pour brouiller les cartes et faire manquer les projets les plus avancés. Aussi, est-ce ce qui arrivera, si les incroyables maladresses continuent.

Je crois vraiment que tu taxes de roman ce que je t'écris de plus positif sur les choses de mon avenir. Madame H[anska] ne veut pas être à charge à ses enfans, qui, de même que moi pour toi, sont heureux de s'occuper d'elle et de ses vieux jours. Elle possède pour toute fortune une de vingt mille francs de rente, et c'est en capitalisant avec des peines infinies ce revenu pendant dix ans qu'elle a pu subvenir aux dépenses de la rue Fortunée et placer la somme qui est dans le [chemin de fer du] Nord. Aujourd'hui, toutes les économies sont taries, elle a été forcée d'emprunter pour faire [au Nord] le paiement d'avril, et tu sais qu'avec les 34.000 francs Damet, il est dû encore [sur la maison] 20.000 francs d'un côté, 10.000 à des fournisseurs, et 17.000 à Rostchild; c'est donc encore 79.000 francs [à payer] (1). Moi, je dois encore bien 50.000 francs. Voilà notre situation exacte. C'est les événemens de [18]48 qui l'ont faite. Je comptais gagner 60.000 francs l'an dernier, et la comtesse avait 80.000 francs de bled amassé. Je n'ai pas gagné un liard et le bled a brûlé. Ceci est une redite, mais, dans la circonstance de ta lettre, ce tableau, dont tu connais les élémens, pèse de tout son

(1) Balzac fait erreur. L'addition des sommes énumérées par lui donne la somme de 81.000 francs.

poids dans des déterminations. Voilà pourquoi je te rappelle tout ce que je t'ai déjà écrit.

Je ne te demande certes pas de feindre des sentimens que tu n'aurais pas, car Dieu et toi savez bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses ni de tendresses depuis que je suis au monde. Et, tu as bien fait, car si tu m'avais aimé, comme tu as aimé Henri, je serai sans doute où il est, et, dans ce sens, tu as été une bonne mère pour moi.

Mais ce que je te voudrais, ma chère mère, *c'est l'intelligence de tes intérêts*, que tu n'as jamais eue, c'est de ne pas barrer encore mon avenir, car je ne te parle pas de mon bonheur. Ce ne serait pas un sentiment que ce serait un devoir, et ce sera un devoir accompli avec plaisir et dès cette année, que de te rendre tes vieux jours sans soucis matériels, exempts d'inquiétudes et aisés. Car, pour de la richesse, ce ne sera pas possible.

Maintenant, si tu veux m'en croire, et si tu veux enfin entrer dans la voie où tu devrais être, en me regardant comme ton protecteur naturel, ton flambeau, ton meilleur conseil, ton oracle en même temps que je suis ton glorieux fils aîné, plein de bons sentiments, respectueux, malgré même les passages de cette lettre où tu me forces à te représenter les torts que tu nous fais à tous deux. Si tu m'écoutes, tu ne m'écriras plus rien là-dessus, ni moi non plus, car, à ces distances, il faut toujours calculer les inopportunités d'une lettre. Mes nièces m'écriront de jolies lettres, comme elles m'en ont écrit une, *il y a six mois*, et Laure me bavardera gentiment tout ce que tu ne me diras pas. Tu te diras que ce qui est fait est fait, qu'on n'a plus qu'à réparer ce qui est mal, et tu penseras surtout qu'avant d'avoir du talent, ton fils a, grâce à Dieu, énormément de bon sens, qu'il faut l'écouter au lieu de le rabrouer et de le traiter comme un petit garçon qu'on envoie dans un coin. Tout alors ira bien, et tu te feras une heureuse vieillesse. Je suppose donc le beau temps revenu, ma mère dans les plus excellentes dispositions, écoutant son fils au lieu

de toujours aller à des étrangers comme elle l'a fait pendant vingt ans, et je reprends le cours de nos affaires en répondant à ta lettre du 4, cette fameuse lettre-pénitence. Mais avant, je t'embrasse cordialement, la paix bien faite.

1° Ma chère mère, je te remercie du compte général que tu m'as joint à ta lettre, et j'y vois porté au paiement de décembre, 380 francs pour un billet Roque; c'est sans doute le billet que M. Roque est venu chercher, et pour lequel il a dû acquitter sa facture pour solde de tout compte, joint à ce billet. Ainsi, rayons cet article.

D'après ce compte, tu avais au 5 mars, présent mois, 3.626 francs, 99 centimes en caisse; mais tu toucheras encore quelque chose chez l'agent dramatique du 8 au 10 de ce mois. En nous en tenant aux 3.626 francs en caisse, comme je te rends, dans l'envoi d'avril, 2.000 francs au moins pour le versement fait au chemin de fer, tu auras, en sus des paiements accomplis, une somme de 5 ou 6.000 francs.

L'intention de madame H[anska] est que 5.000 francs soient *absolument* remis à M. Vessart, pour terminer les affaires Hubert, Labois, Garson; (Hubert, environ 3.000 francs, Labois 850 environ, Garson 300 environ). Total 4.000 francs. Comme M. Fessart a 400 francs en caisse, si tu peux lui faire 6.000 francs, y compris ces dits 400 francs, les 2.000 francs qu'il aura de surplus seront pour terminer, par l'intermédiaire de Bissonnier, huissier de Sèvres, toutes les affaires de Sèvres, où il y a encore une queue désagréable.

Donc, *excepté l'affaire des rideaux* que je t'ai recommandée, ne fais aucun paiement à qui que ce soit, car je ne veux, ne peux et ne dois que payer les billets souscrits et payer les choses que je t'indique. Ainsi, je ne dois rien à Fabre (1). Je suis plus que mécontent de lui, et d'ailleurs, si j'ai des comptes à faire, tu ne peux pas me suppléer,

(1) Fabre, encadreur, 37, rue des Saints-Pères.

et tu m'exposerais *à payer des choses que je ne dois pas.* Donc, ne va pas répéter cela ni à Fabre, ni à Paillard, ni à d'autres, mais retranche-toi sur ceci : « Mon fils va venir sous peu. Il serait déjà revenu sans les insurrections de la Gallicie [*sic*] qui ferment le chemin. » (Elles le ferment si bien qu'aucun envoi de Paris n'est encore parvenu à Brody.) « Vous savez qu'il est bon, solvable, exact, et, à son arrivée, il comptera avec vous et vous paiera, car il revient exprès pour terminer ses affaires. »

Pour moi, l'affaire capitale est les affaires que doit terminer M. Fessart, et je suis bien heureux que madame [Hanska] veuille aider à leur conclusion, car ce sont les dettes criardes de mon ancienne dette. Puis viennent les 6.000 francs, pour lesquels je consacrerai le premier ouvrage que je ferai. Je ne peux pas avoir sur les bras les horribles difficultés que me créeraient les affaires que liquide M. Fess[art], et tout mon avenir est *formellement subordonné* au paiement de mes dettes, car on ne veut pas venir se mettre dans les tourments quand on a ici une vie paisible, entre trois cœurs d'or, tels qu'on les rêve dans les contes de fée.

Toutes les mesures sont prises pour que la maison soit à madame H[anska], car le prix total est dû, et c'est elle *qui paiera, avec subrogation dans les droits du vendeur.* Tout le mobilier étant à elle, car les envois de fonds chez Rostchild le constatent, tu vois dans quelle situation je serais si tout se rompait. Je reviendrais dans un trou comme Passy, à gagner paisiblement ma vie, et adieu tout avenir. Ainsi, les affaires positives te disent encore plus énergiquement que je ne te le disais plus haut, combien il faut de ménagement. Aux moindres tracasseries, tout serait liquidé rue Fortunée, et je resterais avec ma plume.

Quand tu recevras cette longue lettre, tu auras peut-être reçu le dernier envoi de fonds, qui sera le dernier, car je serai à Paris, bien sûrement, un ou deux mois après. Ainsi, tu ne mentiras à personne.

2° *Garde-toi, comme du feu, de faire lever les tapis.* Contente-toi de les faire brosser et balayer. J'en sais là-dessus plus que les marchands. J'ai eu des tapis tendus pendant quinze ans et ils sont encore neufs. Je me contente de te dire à cet égard que *lever les tapis* est impossible par plusieurs raisons, et la meilleure est que je préfère les perdre à les lever.

3° Si dans les comptes que je fais, il y a quelque erreur, tu penses bien que le résultat serait de diminuer l'argent à donner à M. Fessart.

4° Quant à l'affaire des bras Feuchère, je persiste à croire qu'il peut les faire pour 1.000 francs. Qu'il songe que cela sera payé comptant, à la livraison, pourvu que la livraison ait lieu le 15 novembre de cette année et pas avant.

5° Ne te tourmente plus des fabricants : dis seulement à Grohé que je t'ai écrit qu'il attend sans doute que ses 4.000 francs soient payés le 30 avril avant de continuer à travailler pour moi. C'est honteux qu'en quatorze mois il n'ait pas fait la bibliothèque, ni mon fauteuil, ni la jardinière en marqueterie, ni la table de la bibliothèque, ni les jardinières en ébène et bronze doré de la galerie. Dis à tous ces braves gens que je serai dans un mois ou deux à Paris.

6° N'oublie pas de prier M. Santi de faire nettoyer le calorifère au mois de mai et veille bien à ce que l'on ne salisse pas la cour, et que François ait des sabots pour aller là, et les quitte à la porte, car, l'année dernière, il a apporté la suie jusques dans la cuisine avec ses pieds, par inadvertance. Si tu peux aussi prendre de *telles précautions que rien ne se gâte* (surtout à la cheminée de la salle à manger), il faudrait ramoner toutes les cheminées afin que tout soit en état au commencement de l'hiver, si mon heureuse étoile voulait qu'on vînt en novembre me retrouver.

Pense, ma chère mère, que le paiement d'avril fini, tu

n'auras plus rien à faire qu'à surveiller, et que jamais plus je ne te donnerai de pareilles corvées. Si tu savais comme j'ai gémi de te savoir au chemin de fer, à ton âge, pour faire le versement! Je me suis cassé la tête à chercher comment t'éviter ce dérangement. Mais il n'y a que les commis de Rostch[ild] qui fassent cela pour moi et il y avait des inconvéniens à t'y envoyer, et plus d'inconvéniens encore à leur écrire à ce sujet. Tu ne sais pas combien cette dette de 17.000 francs chez R[othschild] me gêne et gêne tous mes mouvements.

Enfin, comme je te le dis, au mois de mai, il n'y aura plus rien à faire, ni paiements, ni commissions, et tu pourras te dorloter. Forme Zanella à ton usage; elle est propre; elle est fidèle et indiscrète, bavarde; elle est pateline et soigneuse. Elle pourra te bien servir, à la campagne surtout. Tâche de profiter de sa position pour la prendre à 200 francs de gages seulement; et tu auras cent francs d'indemnité pour sa nourriture, car aux 1.200 francs et aux 200 francs de loyer pour Suresnes, nous comptons Zanella pour 300 francs. Elle pourra te blanchir même; enfin, c'est à tout prendre un bon sujet, et je serais bien tranquille de te savoir gardée et soignée par elle. Elle peut rester rue Fortunée jusqu'à ce que tu ailles avec elle à Suresnes, avant mon arrivée. Je te préviendrai toujours, un mois à l'avance.

S'il te fallait quelque chose à Suresnes pour ton confort, tu me le dirais, car, à compter de juillet, je veux que tu commences une ère de tranquillité. Dis-moi bien donc ce dont tu peux avoir besoin, car, quoique absent, je veux être représenté à la Sainte Anne de cette année par dix napoléons. Ainsi, vois ce que tu désires le plus pour te le donner. Tu prendras cette somme sur le restant en caisse au 5 mai. J'ai peur de ne pas être arrivé pour ta fête, et je suis obligé de te dire cela à l'avance.

7° Comme Souverain viendra toucher son effet de 5.333 [francs] lui-même, et te remettra les quinze actions, dis-lui de ma part : 1° que je ferai l'affaire relative à un

nouveau tirage des *Parens pauvres* (1) à mon arrivée, qui est prochaine, et que la foire n'est pas encore sur le pont pour cela, malheureusement; 2° qu'il peut payer les livres de M. Dupont, car, à mon arrivée, je lui rembourserai tout ce qu'il aura payé ou avancé, soit pour les achats de livres et reliures pour moi, pour le comte Mniszech, etc.; que ce serait nous faire payer quinze pour cent de ces sommes que de nous obliger à les envoyer et je les lui réglerai dès mon arrivée; 3° que quant à Dupont, il ne faut penser à rien pour la lettre de change échéant en mai 1849, mais qu'il voudra peut-être escompter celle de 1850.

8° Je m'aperçois que j'ai fait une erreur sur le solde au 5 mars, car tu auras à prendre l'argent nécessaire au renouvellement des reconnaissances du Mont-de-Piété, quoiqu'il soit aussi possible que les recettes de février, qui se paient en mars, chez l'agent dramatique, fassent cela.

Écris-moi, aussitôt cette lettre reçue, jusqu'où vous mènent en gages, nourriture et pour ta pension, les 1.500 francs, dits de la maison, payés fin avril, pour que je sache si, par hasard, il faut te faire tenir encore quelque chose, car je crois en ce moment que mon arrivée cadrera avec la fin de cette somme, et si elle ne cadrait pas, il faudrait, à mon grand regret, envoyer [encore de l'argent d'ici]. On demande quinze pour cent des sommes qu'on envoie.

Il ne faudra pas regarder à quelques journées de jardinier pour soigner les deux petits jardins.

Tu ne m'as pas dit un traître mot de Surville, de Laure ni de ses petites, et si tu savais comme nous nous préoccu-

(1) Le 20 mai 1848, un contrat fut passé entre Balzac et Souverain pour la publication d'une édition de mille exemplaires des *Parens pauvres*, roman qui avait déjà paru en *feuilleton*. Les droits de Souverain n'étaient pas exclusifs, et il ne paya que 800 francs pour acquérir ce privilège. L'argent fut versé d'avance, bien que le contrat ne fût jamais rempli (Voir W. S. Hastings, *Balzac et Souverain*, p. 68.)

pons d'eux! Comme la lettre Sauvageot, de Laure, nous a amusés!

Allons, adieu, ma chère mère. Soigne-toi bien, soigne tes rhumatismes. Plus que jamais je te supplie de *n'aller nulle part à pied* pour mes affaires ou toutes les fois que tu me supplées, et même mets sur mon compte les voitures que tu prendras pour aller chez Laure, car je connais ta sévère délicatesse, et je veux aller au-devant des objections. Qu'est-ce que 20 ou 30 francs de voitures par mois de plus dans mes comptes! Je n'aurai jamais d'objection contre une dépense qui sera relative à ton bien-être.

Enfin, si tu as besoin de quelque chose sur les effets Chlendowski, écris-le moi aussi; car si plus tard j'envoie, par suite de mon séjour prolongé, une somme pour la maison, j'y joindrai le montant des effets Chlendowski, pour lesquels je poursuivrai à mon compte. Ils seront alors à moi, et je sais comment me faire payer.

Compte toujours sur moi, tâche d'aimer ton fils comme il t'aime, et, avec mille tendresses, trouve ici ses respects.

HONORÉ.

Regarde si, dans les notes, tu n'as pas le billet Roque avec sa facture. Il se pourrait qu'il ne soit pas venu le chercher. Tu le portes payé en décembre; s'il est pour avril, tu en as l'argent. S'il n'est pas donné à Roque, ne le donne pas. Je ferai cette affaire à mon retour.

Je n'ai pas besoin de te répéter que, quoique les rideaux soient enveloppés, dès que le soleil prend de la force, il faut tenir les persiennes fermées tant que le soleil donne sur la maison. Je te remercie bien de la note de linge. Envoie-moi le métré exact des oreillers, afin de ne pas se tromper pour de nouvelles taxes.

Peut-être, ne recevras-tu les 19.000 francs que le 25 avril.

Mille tendresses encore.

Je t'ai naturellement écrit cette lettre la nuit, sans qu'elle soit vue, et l'ai remise au comte Georges, qui l'a envoyée

devant moi. Ainsi, ne crains rien, je t'aime trop pour initier madame H[anska] à nos querelles de ménage.

[5]

BALZAC A SOPHIE ET VALENTINE SURVILLE A PARIS.

(*Wierzchownia, 29 novembre* 1849.)

Mesdemoiselles et très honorées nièces,

Je suis très satisfait de vos lettres, qui nous ont fait ici le plus grand plaisir et dont tout autre qu'un oncle, *connu par d'agréables ouvrages*, aurait conçu la plus noire jalousie, à cause de la perfection du style et la légèreté gracieuse. Aussi vous vaudront-elles à l'une et à l'autre, comme récompense due à de si beaux talents, un caraco, en magnifique *termolama*, garni des plus belles fourrures que votre auguste oncle tâchera de faire passer à la douane, et qui vous rendront l'envie de toutes vos compagnes à la classe de dessin et que vous n'userez sans doute jamais, car le termolama dure des dix et quinze années. Il en est des *termolama* comme des oncles à succession, il faut les assommer, les détruire soi-même, avec préméditation, ce qui conduit (pour les oncles) en cour d'assises et (pour les termolama) à en avoir de neufs; voilà.

Maintenant, ma pauvre Sophie, il ne faut pas t'inquiéter de la musique à faire avec madame la comtesse Georges de Mniszech, car elle joue tout, à livre ouvert, absolument comme aurait fait feu Mozart. Elle a le génie de la musique comme elle en a l'amour, et, si elle n'était pas de naissance une riche héritière, elle eût été une grande artiste. Si elle peut, dans dix-huit mois ou deux ans, être à Paris, elle y prendra des leçons de contre-point et de composition; car il n'y a plus que cette science-là qui lui manque. Elle a des mains, *sans exagération*, d'enfant de sept ans, et ces mains de rien, de beurre, fluides, blanches, dont trois tiendraient dans la mienne, ont un doigté de fer, absolument comme celles de Liszt. Ce n'est pas la main, c'est les

touches qui plient, et elle embrasse dix touches par l'envergure de ses doigts. Il faut voir ce phénomène pour le croire. La musique, sa mère et son mari, voilà son caractère en trois mots. C'est la Fenella (1) de la maison; elle est le feu follet de nos âmes, notre gaieté, la vie du château. Quand elle n'y est pas, les murs même le savent, tant elle les égaye. Elle n'a jamais connu le malheur ni les contrariétés. Elle a été l'idole de tout ce qui l'entoure, et elle est d'une bonté d'ange; c'est, dans une seule phrase, rassembler des termes que tous les moralistes regarderaient comme des impossibilités, et c'est d'une vérité qui saute aux yeux.

Elle est profondément instruite, sans pédanterie. Elle est d'une naïveté délicieuse en plein mariage, et d'une gaieté à la Valentine, rieuse comme elle, et d'un enthousiasme religieux pour les belles choses. Au physique, elle possède la grâce, plus belle encore que la beauté, et qui triomphe d'un teint encore brun, d'un nez qui n'est charmant que de profil. Mais la taille est ravissante, souple, svelte; les pieds, les mains d'une attache fine, distinguée, et d'une petitesse dont je viens de parler. Puis tous ces avantages sont relevés et mis en relief par un air fier, plein de race, par cet air grande dame que toutes les reines n'ont pas, et que je n'ai vu qu'à madame de Berny qui le tenait de Marie-Antoinette, sa marraine (2); qu'à madame H[anska], et à une de ses cousines, feu la comtesse Potocka (3), air totalement perdu en France où tout le

(1) Fenella l'Elfe (*Peveril of the Peack*, de Scott), la petite muette, favorite de la comtesse de Derby. L'idée générale de cette créature ailée provient de la *Mignon* de Gœthe.

(2) Le 24 mars 1777, Louise-Antoinette Hinner, née la veille, fut baptisée en la paroisse de Saint-Louis, à Versailles. Le roi, représenté à la cérémonie par le duc de Fronsac, était parrain; et la reine, représentée par la princesse de Chimay, Laure-Auguste de Fitz-James, était marraine. (Voir Hanotaux et Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, pp. 70-71.)

(3) Comtesse Marya Potocka, que Balzac avait rencontrée à Genève, au cours de son premier séjour et qui avait éveillé la jalousie de Mme Hanska à cause des attentions que lui témoignait le romancier.

monde veut être égal, et que ni la naissance, ni l'éducation ne donnent. C'est un des plus précieux dons que Dieu, le Dieu des femmes, puisse leur donner.

Elle parle cinq langues, comme si elle était née dans les pays dont elle a le langage. Elle est d'une finesse d'observation qui m'étonne moi-même. Rien ne lui échappe et elle a, de plus, la plus excessive discrétion et une sûreté de commerce admirable. Après quinze jours passés près d'elle, on ne trouve rien de mieux que le mot de *perle* pour se la peindre à soi-même. Son mari l'adore, je l'adore, deux cousines sur le point de *vieillefillelifier* l'adorent; et on l'adorera toujours.

Je serai bien heureux d'apprendre que Valentine étudiât autant que la comtesse Anna, car elle travaille tous les jours son piano. Ce qui a fait cette sublime éducation, c'est le travail, que Miss Valentine fuit un peu. Or, je dirai à ma chère bien-aimée nièce que *ne faire que ce qui plaît* est l'origine de toutes les dépravations, surtout chez les femmes. La règle, le devoir accompli, ont été la loi de l'enfance de la jeune comtesse, quoique riche à millions. Aussi, à cette heure, est-elle petite fille devant sa mère; elle dispute à tout le monde l'honneur de la servir, elle est d'un *respect anglais* pour sa mère; elle sait concilier le profond amour avec le profond respect, la tendresse et la familiarité, sans le moindre danger pour l'énorme distance qui se trouve entre une mère qui nous a fait ce que nous sommes et une fille quelque grande qu'elle soit. Elle n'a jamais dit que *vous* à sa mère, et le problème de l'excessive tendresse et de ces obligations respectueuses est admirablement résolu. Ceci n'est pas une critique de nos mœurs, mais une explication de cet air inexplicable dont je viens de vous parler, et qui n'existe que par *les nuances*. Or, nous avons, en France, supprimé les *nuances*, les *distances*; il ne peut donc plus s'y rencontrer, chez les femmes, ces mélanges, ces alternatives de la dignité personnelle et de ces humilités domestiques et religieuses. C'est en mesurant à chacun

ce qui lui est dû, et en s'en acquittant avec grâce et dignité que l'on a plus ou moins cet air.

Ne prenez pas ceci pour une leçon, mes chères nièces, car je connais votre affection absolue pour vos parens, qui vous ont donné tout entier ce beau poëme de l'enfance que ni moi ni votre mère n'ont [*sic*] connu, et que votre adorable mère se jurait de vous laisser goûter dans toute sa saveur et sa bonté. Nous ne sommes pas nés en voyant tous les gens se prosterner devant nous; nous n'avons plus, en France, le droit de nous croire des inférieurs, et, si personne n'y a plus l'air grande dame, nous sommes tous obligés d'acquérir une immense valeur personnelle; c'est ce qui pourrait faire de nous un grand peuple, si nous ne nous laissions pas dévorer par des vanités à la Dablin.

Donc, je conjure Valentine de ne pas se laisser prendre à la nonchalance créole, à bien écouter sa sœur, à s'obliger à travailler tant d'heures au piano, à se donner à elle-même des devoirs et des travaux, ne fût-ce que pour s'accoutumer aux devoirs et aux travaux du ménage, et à réprimer la pente que nous avons tous à nous abandonner à *ce qui nous plaît*; car c'est par cette pente-là qu'on devient mauvais et qu'on roule dans les malheurs.

Assez de morale, car vous êtes de petites pestes bien capables de penser que je vous rends les caracos amers, et Dieu me garde d'imiter ces parens qui vous font acheter les plaisirs par des cours ou par des tartines pleines de rhubarbe morale. Néanmoins, je dirai encore à Sophie qu'il ne faut plus se moquer de Gaston (1). Gaston est tout l'avenir de sa famille, il est l'espoir de sa grand-mère, il a pris la littérature comme état, il pioche beaucoup. A son âge, je ne faisais peut-être pas mieux qu'il ne fait; pourquoi ne finirait-il pas par réussir? Il y a plus de

(1) Gaston de Montheau, petit-fils de Mme Delannoy.

Dominiquins (1) que de Raphaël dans les arts. Laissez-lui ses illusions; sans elles, que ferait-il? Laissez-lui cuver ses chutes, c'est son instruction. Le public le cognera bien sans vous. Le rôle des femmes est de panser les blessures et de ranimer les courages abattus. Gaston *doit croire* qu'il fait des chefs-d'œuvre. Hélas! j'ai cru que *la Dernière Fée* (2) était le premier des livres, et une femme m'a aidé à imprimer les 500 exemplaires qui sont restés trois ans au fond d'un magasin! D'ailleurs, pensez à cette héroïque madame Delannoy. Dorez ses vieux jours de quelques espérances, elle n'a plus que cela. Songez qu'auprès de Gaston, il y a un *père enrhumé* de la gloire de son fils, comme le père du jeune Du Cantal (3), et qu'il faut faire la part des énormités qu'une ferveur paternelle de ce genre fait commettre à un jeune auteur. Si l'on m'eût admiré comme cela, je ne sais pas ce que j'aurais envié au soleil.

Vous trouverai-je encore à Paris? Serez-vous dans le Midi en février? J'espère que votre mère vous donnera le plaisir de me bavarder sur tout cela, dans votre réponse. Engagez beaucoup votre grand-mère à venir vous voir, car j'ai peur qu'elle *n'outre ses devoirs* qu'elle s'impose en gardant la maison. François est sûr, et, quand elle lui dira de ne pas sortir qu'elle ne soit rentrée, elle peut être tranquille. Dites-moi si François et Marguerite *se prennent* bien. N'épargnez pas les petits cancans sur la rue Fortunée, ni sur ce que vous comptez faire dans le Midi, si vous vous y établissez.

(1) Domenichino ou Domenico Zampieri, peintre de Bologne (1581-1641) qui, par la netteté de son dessin, fut souvent favorablement comparé à Raphaël avant le XIX[e] siècle. Balzac possédait un Domenichino, une grande toile, qu'il était désireux de vendre.

(2) *La Dernière fée, ou la Nouvelle Lampe merveilleuse*, par Horace de Saint-Aubin, 2 vol., in-18, édité par Barba et Hubert, 1823.

(3) Dans *Les Saltimbanques*, amusante pièce de Dumersan et Varin (1831) où figure le fameux Bilboquet, nom qui servait fréquemment de sobriquet à Balzac lorsqu'il écrivait à ses amis polonais.

Je plains beaucoup le pauvre M. Rogron qui, n'ayant pas connu le malheur, ne sait pas se défendre contre lui. Mais il est sauvable.

J'ignore où adresser la lettre à madame Car[r]aud; vous y mettrez l'adresse et la lui ferez tenir le plus tôt possible.

Puisque vous donnez tant dans les arts, vous devez voir, mes petites filles, que c'est bien utile, non pas pour faire parade de ses talens ni en ennuyer son mari, mais Dablin vous indique l'usage de ces connaissances : car alors on peut se connaître en statues, statuettes, peintures, et on achète pour 20 francs ou 10 francs ou 100 francs ce qui vaut des mille, dix mille et 100.000 francs. Vous apprendrez avec plaisir peut-être que les tableaux dont fait cadeau le comte Georges à la rue Fortunée sont arrivés ici, et ils sont d'une magnificence royale. La tête que Greuze a faite pour madame Geoffrin et qu'elle est venue vendre à Stanislas I, l'oncle de M. Georges (1), qui a formé une superbe galerie dont nous avons les restes et les plus belles pièces, cette tête est plus belle que tout ce que je connais de Greuze; c'est *Une Jeune fille effrayée.* Il y a deux Canaletti (le vieux) qui viennent des Rezzonico, et qui n'ont jamais été que là, et chez le Roi. Le Musée ne possède pas de Greuze ni de Canaletti de cette force, ni de cette conservation. Il y a la première femme de Jacques II, la fille de Clarendon, par Netscher (2), qui est, en grand, ce que la Duchesse de Cleveland (de mon salon) est en petit. Puis, son mari, Jacques II, dans sa jeunesse, par Leslie, un des plus grands maîtres. Les deux Watteau, faite par Watteau pour madame Geoffrin. Enfin, deux Van Huysum à l'huile sur papier; ces deux esquisses, à elles seules, valent 20.000 francs pièce pour des Hollandais.

(1) Stanislaw Lesczynski (1677-1766), couronné roi de Pologne en 1705; détrôné et exilé en 1709, Sa fille, Marya, devint la femme de Louis XV en 1725.

(2) Gaspar Netscher (1639-1684), portraitiste, né à Heidelberg, protégé par William III de Hollande.

Il y a une tête de Van Dyck qui est une merveille; et avec le Van Dyck, acheté à Van Dyck lui-même par le prince Radziwill, bisayeul de la comtesse, cela fera cinq Van Dyck, rue Fortunée. Mais il y a surtout quatre Rotari, peintre vénitien du 18e siècle, totalement inconnu en France, et qui a peint à Vienne, en Pologne, à Dresde, en Russie,et qui peignait comme Corrège, qui a fait une fortune immense, que l'Autriche a fait comte, et qui sont des chefs-d'œuvre. C'est le Greuze de l'Italie. Il y a, je crois, une tête de Rubens. C'est des merveilles dont je suis enthousiasmé. En tout, trente tableaux, dignes d'une galerie de souverain. Hélas! il y en avait 1.800; mais les trois partages successifs de la fortune des Mniszech ont réduit cela à ces trente tableaux revenant au comte Georges. Il y a aussi une *Judith* du vieux Cranach qui vaut bien une quinzaine de mille francs, pour les Allemands qui aiment cela. Quelle destinée ont les tableaux, de toujours voyager, aller, venir! Enfin, de la rue Fortunée ils n'iront plus nulle part, car ils n'en sortiront que pour rester à Paris, au musée, si nul de nous n'a d'héritiers directs.

Adieu, mes chères petites filles; devenez connaisseuses; étudiez le dessin, et même la peinture; cultivez les Muses; apprenez à connaître les peintres, leurs manières, les peintures dans leurs faires, afin de vous donner ces connaissances réelles qui vous empêcheront d'acheter, comme *feu Dablin*, de petites horreurs pareilles à la plupart de celles qui tapissent les murailles de son cabinet. Et, surtout, portez-vous bien, et que miss Valentine étudie son piano. Il ne suffit pas d'être un démon d'esprit et de gentillesse, il faut aussi être instruite et bonne musicienne, comme Sophie.

Je vous embrasse.

H. DE BALZAC.

DRIEU

Autour de la Table ronde, nous inviterons aussi les morts, — certains morts, même si nous nous dressâmes contre eux avec violence, lorsqu'ils étaient vivants. Voici l'heure de Pierre Drieu la Rochelle. Je veux écrire une seule fois son prénom et son nom ; je me sentirai plus libre ensuite de l'appeler Drieu, comme nous avons tous fait durant les vingt-cinq années qu'il a vécues au milieu de nous. Qu'on m'entende bien : il ne s'agit ici ni d'une défense, ni d'un réquisitoire, ni d'une réhabilitation. Drieu est là; nous n'avons pas à lui rendre sa place : il l'occupe, vous le voyez bien. Non certes, à première vue, une très grande place. Ses essais, je les ai relus : c'est souvent hâtif, facile, confus : des idées qui lui venaient après les soirs de tabac et de whisky, et que, sur des tabourets de bar ou dans les rues du Paris nocturne, il ressassait en un interminable dialogue avec tel camarade ou avec lui-même. Peut-être pas une très grande place, — mais la sienne : celle d'un homme, d'un romancier, d'un écrivain politique à propos duquel on parlait toujours de ratage, qui lui-même, à chacun de ses livres, usait volontiers de ce mot. Il n'empêche que l'histoire des lettres est peuplée de ces ratés immortels dont l'ombre légère, mais plus consistante d'année en année, foule la poussière et la cendre de vies qu'on avait cru réussies.

Une ombre légère et tragique. Nous sommes fatigués d'exiger de nos frères qu'ils rendent des comptes, surtout

de nos frères immolés, surtout de celui-là qui s'est immolé lui-même. Non que j'approuve la route qu'il a suivie : je continue de croire qu'il s'est trompé atrocement. Mais ce fut une mauvaise route d'abord pour lui-même. Quelle route! Le suicide, le désespoir absolu. Que les survivants de tous les partis y songent : ils ont bien mené leur barque, eux qui ont réussi à ne pas couler dans cette passe de tourbillons et d'abîmes. Il a fallu que Drieu s'y prenne à deux fois pour sortir de ce monde. Mais dès le départ, il y songeait. A peine réchappé de la boue et des ambulances de la première tuerie, ce grand garçon « dont on avait peint les jambes en rouge » déjà était escorté de cet ange qui ne pardonne pas : l'ange du suicide. « Je chargeai mon fusil, écrit-il, défis ma chaussure; je plaçai mon orteil sur la gâchette et regardai le trou. Un boutiquier, mon camarade, allégua que la vie était bonne. Lâchement je crus ce maigre témoin. *Dès lors je voulus vivre pour mieux mourir.* »

Ce garçon n'a abouti au désespoir que parce qu'il était parti du désespoir. Je n'ai jamais songé à inscrire son nom au chapitre de mes Mémoires que j'ai intitulé *La maladresse des habiles*. Il n'a jamais été habile : sa collaboration avec l'Allemagne, ce n'était pas une carte qu'il jouait. La défaite de la France, la victoire de l'Allemagne confirmaient une certaine idée qu'il s'était faite de la réalité politique. Le fascisme existait dans son esprit et dans son cœur bien avant que Mussolini lui eût donné un nom et l'eût introduit dans l'Histoire. Ce garçon débauché, cynique dans ses propos, qui jouait de sa nonchalance parce qu'il savait que son charme était fait de veulerie, fut au vrai un esprit inflexible, un logicien qu'une certaine interprétation des données historiques en 1919, précipita dans cette voie sans autre issue qu'une mort de cerf exténué, traqué par les chiens. Esprit flottant, mais qui ne flottait qu'entre deux pôles : la révolution sociale, la grandeur française; de telle sorte que le rapprochement de ces deux mots : national

et socialisme, l'a ébloui dès qu'il l'a connu et lui a paru être la synthèse de la vérité historique.

Dans une pathétique confession qu'il m'adressait de Fresnes en juillet 1945, son disciple Lucien Combelle m'écrivait : « Les événements allaient vite. Et voilà Drieu ! Pourquoi Drieu et pas un autre? Parce que je trouvais dans Drieu cette recherche, par-dessus les valeurs bourgeoises, d'une synthèse des notions d'aristocratie et de socialisme : cette tête à droite et ce cœur à gauche... »

Elle a ébloui Drieu lui-même, cette synthèse truquée, cette pseudo-vérité, au point de le rendre indifférent aux crimes des chefs qui l'incarnaient en Europe, au point de la soumettre à un Doriot, lui, ce jeune seigneur, oxonien par les manières et par la tenue. Quel mystère ! Je me souviens, plusieurs années avant la guerre, d'une seule rencontre avec Doriot, dont j'ai oublié la date, mais ce devait être au début de son action anticommuniste. On nous avait réunis dans un déjeuner chez Larue. Marion l'accompagnait. Ce malaise presque insupportable que je ressentis à la seule approche de ces deux êtres, ma hâte que le déjeuner finisse, je savais ce que cela signifiait : la nature m'a pourvu d'une antenne qui décèle d'abord la présence des personnages funestes. Drieu, au contraire, subit le charme de cet homme : « Doriot est grand et fort, écrit-il dans la brochure qu'il lui consacra en 1936, tout en lui respire la santé et la plénitude : ses cheveux drus, ses épaules puissantes, *son ventre large.* Derrière ses lunettes, il y a un regard observateur. C'est un homme calme, lent, réservé, avec de brusques détentes qui peuvent être extrêmement violentes et qui soudain *cherchent la destruction rapide et totale de l'adversaire.* » Drieu voyait bien le monstre, et pourtant il aima ce monstre. Si je cite ce texte, c'est qu'il nous montre en clair ce qui a perdu notre ami : il adorait la force, même sous cette apparence redoutable, et il haïssait la faiblesse. C'est le crime des natures femelles : non que celle de notre

Drieu « couvert de femmes » fût telle au sens abject; mais on entend bien ce que je veux dire : sa faute, son péché, il l'a commis dès le départ, lorsqu'il a pris la mesure de cette France pour laquelle il venait de tant se battre et de tant souffrir et qu'il a désespéré d'elle. Il n'a donné son consentement en 1940 à l'occupation allemande que parce qu'il avait ressenti comme une honte, de 1914 à 1918, l'occupation alliée. « Pendant cinq ans, écrit-il (en 1922), la France a été le lieu capital de la planète. Ses chefs ont commandé à l'armée des hommes, mais son sol a été foulé par tous et par n'importe qui. Tout le monde est venu y porter la guerre : amis et ennemis. Les étrangers s'y sont installés pour vider une querelle où tous, eux et nous, avons oublié la nôtre. Notre champ a été piétiné. »

Désormais, il nourrira une rancune de fils aigri contre sa mère ratatinée et rabâcheuse, contre cette France de vieillards et qui pensait petit. Durant un quart de siècle, il a entretenu cette déception, cette honte. Tout ce fiel l'aveugla, au moment de la grande épreuve, au point qu'il crut à la victoire définitive du fou furieux auquel les démocraties imbéciles n'avaient pas su passer, quand il était temps encore, une camisole de force. Pour moi, pas un seul jour, même à l'heure de son plus grand triomphe je n'ai cru que l'Allemagne dominerait la planète; car c'était de cela qu'il s'agissait. Mais les yeux de Drieu s'ouvrirent très tôt. En juin 1941, dans la *N. R. F.*, il pouvait écrire encore : « Cela ne m'a jamais beaucoup contenté de vivre dans un pays de second ordre, qui s'obstine à juger de tout d'après une échelle rétrécie : j'aime mieux vivre en Europe... » Il pouvait ajouter cette parole, vraiment atroce : « L'intelligence du plus fort est la seule justice connue... » Déjà je savais qu'il doutait que l'Allemagne fût la plus forte; déjà il ne se dissimulait plus que la démence de ses chefs y dominait, y asservissait toute intelligence. Je suis certain qu'en 1943, il avait compris. La censure allemande, que ce fût indifférence, négligence

ou sottise, laissait passer, dans ses articles de la *Révolution Nationale*, des jugements d'une lucidité sans espoir. A l'une des dernières réunions clandestines du C. N. E., un typographe nous apporta de l'imprimerie les épreuves d'un leader de Drieu refusé par la censure : ce n'était qu'un cri mal contenu de colère et de dégoût.

Au début de l'Occupation, nous échangeâmes quelques lettres. Je n'avais pas été en principe hostile à une reprise de la *N. R. F.* où en dehors et au-dessus de l'horrible réalité politique, les écrivains eussent pu se rejoindre et attester devant l'Europe une permanence de l'esprit français. J'eus la sagesse d'attendre le premier numéro dont la lecture me souleva le cœur. Dès ce jour-là, Drieu et moi fûmes des adversaires, non encore des ennemis. Une lettre de lui, du 15 juillet 1941, commence ainsi : « Cher Mauriac, oui, cher malgré tout... Je ne réponds moi-même que quand j'y suis absolument forcé aux insultes de vos amis...» Il essayait de me convaincre de cette folie que la cause du catholicisme se confondait avec celle du fascisme. Bien vite le ton s'aigrit : il se donnait les gants de défendre contre moi la religion : « Je n'ai pas du tout envie, osait-il m'écrire, que vous jetiez le catholicisme dans la persécution, que vous le livriez aux bêtes comme vous le faisiez en Espagne. »

Les bêtes, pour lui, c'était, j'imagine, les communistes, non Hitler et Himmler. Et moi, je n'avais qu'une pensée : qu'il y eût le plus possible de catholiques du côté de la Résistance. Nous rompîmes à ce moment-là. Il me consacra, dans la *N. R. F.*, un article que les circonstances rendaient odieux (comme celui qu'il écrivit contre Aragon). Mais il faut comprendre que d'ores et déjà, il considérait que de nous, c'était lui le plus menacé, que c'était lui le vaincu. Je l'ai aperçu pour la dernière fois, à Saint-Germain-des-Prés, quelques jours avant l'hallali : l'enterrement de Ramon Fernandez m'avait fait sortir du quartier où je me cachais. Nous n'avons échangé aucune parole.

A-t-il compris ce que signifiait ma présence à une pareille heure, auprès de ce cercueil où la miséricordieuse mort avait étendu notre pauvre Ramon? A-t-il pressenti l'engagement secret que je pris ce jour-là, devant Dieu et devant cette dépouille d'un écrivain que j'aimais, de lutter contre ma passion politique, aussi violente qu'elle fût (et Dieu sait qu'elle l'était!) et de ne jamais devenir un chien de meute?

Les dernières semaines de sa vie suppliciée auraient suffi à éteindre une dette plus lourde que la sienne. Qu'avons-nous su de lui, après tout? « J'ai marché ignoré parmi les hommes, écrivait-il à vingt ans, j'ai mesuré la faiblesse de tout amour, car nul ne m'a deviné et ils s'étonneront quand tout sera consommé... » Le même ange sombre, l'ange du suicide qui lui soufflait cette plainte, lui tenait la main et l'obligeait encore à écrire : « Vous êtes sous terre, vous mes frères morts, les uns contre les autres, ainsi vivants vous vous réchauffiez dans la cagna. Je creuserai ma mine jusqu'à vous et je me coucherai entre vous au jour qui m'est marqué... » Drieu a tenu parole à ses frères de 1914. Il les a rejoints, il s'est étendu au milieu d'eux, ce grand enfant « dont on avait peint les jambes en rouge », ce soldat; et peut-être a-t-il dit à leurs jeunes ombres anxieuses qui l'entouraient et l'interrogeaient : « Consolez-vous de n'avoir pas vécu. Les hommes sont féroces. Vivre est difficile; je me suis trompé de route; mais j'ai toujours su que j'allais vers vous. »

François Mauriac.

LE JEUNE HOMME AU DISCOURS

Nous avions fini de manger et nous en étions à notre troisième ou quatrième verre. Le restaurant était comble. On se sentait bien. Tout le monde était d'excellente humeur. Brusquement, à une table voisine, un jeune homme se leva, verre en main, et se mit à haranguer l'assistance. Il n'était pas ivre; simplement dans un état de douce euphorie, comme dirait mon ami le Dr Kronski. Tranquille, très à son aise, il expliquait qu'il prenait la liberté d'attirer l'attention sur lui-même et sur sa femme — à la santé de laquelle il levait son verre — parce que c'était le premier anniversaire de leur mariage et qu'ils étaient si contents qu'ils avaient envie de le clamer sur les toits et d'inviter tout le monde à partager leur bonheur. Il déclara qu'il n'avait nul désir de nous assommer avec un discours, qu'il n'avait jamais fait de discours de sa vie et qu'il n'allait pas commencer aujourd'hui, mais que c'était plus fort que lui : il fallait qu'il fît part à tous de son contentement et de celui de sa femme... peut-être n'aurait-il plus jamais pareille impression de bonheur. Lui-même, nous expliqua-t-il, n'était qu'un pauvre type comme tant d'autres, qui travaillait pour vivre et ne ramassait guère d'argent (mais qui en ramassait aujourd'hui?); n'empêche qu'il y avait une chose dont il était sûr : c'était d'être heureux; et son bonheur venait de ce qu'il avait trouvé une femme qu'il aimait, et toute une année de vie conjugale n'avait rien changé à cet amour, ajouta-t-il en sou-

riant. C'était là une chose qu'il n'avait pas honte d'avouer devant le monde entier, nous dit-il. C'était plus fort que lui encore une fois : quitte à nous assommer avec cette histoire, il fallait qu'il en parle, parce que, quand on éprouve un grand bonheur, on a envie que les autres le partagent. C'était formidable, à son sens, nous dit-il, qu'on pût être si heureux, quand il y avait tant de choses qui clochaient dans le monde; mais peut-être y aurait-il plus de bonheur ici-bas si, au lieu d'attendre d'être tristes et chagrins pour se faire des confidences, les gens s'avouaient entre eux leurs instants de bonheur. Son désir, dit-il encore, était de voir à tout le monde un air heureux; nous avions beau être des étrangers les uns pour les autres, nous étions unis ce soir à sa femme et à lui, et si nous acceptions de partager leur grande joie, leur bonheur n'en serait que plus vif.

Emporté tout entier par cette idée que tout le monde devait prendre part à leur joie, il se laissa aller à parler pendant vingt bonnes minutes, au hasard de l'inspiration, comme quelqu'un qui improvise au piano. Pas un instant il ne douta d'avoir en nous des amis prêts à l'écouter tranquillement jusqu'à ce qu'il eût dit tout ce qu'il avait à dire. Pas une seule de ses phrases n'eut l'air ridicule, en dépit du sentimentalisme des mots. Il était parfaitement sincère, parfaitement naturel, uniquement possédé de sa découverte : qu'il n'est pas de plus grand bien en ce monde que le bonheur. Il ne s'était pas levé dans un élan de courage pour nous haranguer; de toute évidence, l'idée de repousser sa chaise et de se lancer dans un long discours improvisé avait été une surprise autant pour lui que pour nous. Sur le moment — et sans s'en douter le moins du monde, naturellement — il était bel et bien parti pour nous donner un exemple de cette curieuse manifestation de la vie américaine, que l'on n'a jamais expliquée de façon satisfaisante et que l'on appelle : l'Évangélisme. Ces êtres, que venaient toucher une vision, une parole inconnue, un souffle intérieur, impérieux et irrésistible

(et c'est par milliers qu'on les a comptés chez nous), quelle terrible sensation de vivre — et depuis combien de temps! — dans un désert d'isolement, ne devaient-ils pas avoir, pour se dresser soudain, comme au sortir d'une transe profonde, et recréer leur propre image du monde, leur Dieu, leur Ciel? Nous avons coutume de considérer que nous formons un grand corps démocratique, dont les membres sont liés entre eux par une communauté de sang et de langage, et dont l'unité indissoluble est assurée par tous les modes de communication qu'ait pu tramer l'ingéniosité de l'homme; nos vêtements, notre alimentation sont identiques; nous lisons les mêmes journaux (exactement, titre, poids et tirage mis à part); nous sommes le peuple le plus collectivisé du monde, hormis quelques peuplades primitives que nous tenons pour arriérées dans leur développement. Et pourtant... Pourtant, malgré tant d'apparences qui sembleraient prouver que nous sommes étroitement liés et apparentés; que nous vivons en bons voisins; que nous avons bon caractère; que nous sommes serviables, compatissants, fraternels presque, nous sommes un peuple solitaire, un troupeau morbide et dément, se démenant de tous côtés dans une rage frénétique et jalouse; un peuple qui voudrait oublier qu'il n'est pas ce qu'il croit; un peuple qui n'est pas réellement uni; dont les individus n'ont, les uns pour les autres, aucun dévouement réel, aucune attention réelle, ne sont rien, en vérité, que des unités brassées par Dieu sait quelle invisible main, selon une arithmétique qui n'est pas notre affaire. De temps à autre, sans crier gare, il arrive qu'un de nous se réveille, se défait, pour ainsi dire, de cette colle de pâte sans rime ni raison à laquelle nous gluons comme des mouches... de cette espèce d'abracadabra que nous nommons « vie quotidienne », et qui n'est pas la vie, mais une sorte de transe, suspendue dans le vide au-dessus du grand courant de vie. Et ce réveillé qui, parce qu'il ne souscrit plus aux grandes lignes de l'ensemble, nous a tout l'air d'un fou,

s'aperçoit qu'il est investi de pouvoirs étranges et quasi terrifiants; qu'il lui est facile de distraire pour son compte des milliers de têtes du troupeau, de rompre leurs entraves, de les faire marcher sur les mains, de les combler de joie ou de démence, de leur faire oublier parents et amis, abjurer une vocation, changer de caractère, de physionomie, d'âme même. Mais quelle est donc la nature de ce charme tout-puissant, de cette folie, de ce « dérèglement passager », comme nous aimons tant à l'appeler? Quelle est-elle, sinon l'espoir de trouver joie et paix? Chaque Évangéliste a son langage à lui; mais tous parlent de la même chose. (Ne plus chercher, ne plus lutter, ne plus se fouler aux pieds les uns les autres, ne plus se démener comme des brutes pour essayer d'atteindre un but qui n'est que vacillante vanité.) Une seconde a suffi pour découvrir le grand secret — celui qui arrête le mouvement externe, tranquillise l'esprit, donne l'équilibre, apporte sérénité et harmonie, illumine le visage d'une flamme douce et régulière, immortelle... Avec leur façon de vouloir nous révéler le secret, ils finissent, bien sûr, ces individus, par nous empoisonner l'existence. Nous les fuyons comme la peste, ayant l'impression qu'ils nous regardent avec condescendance. Si grande que puisse paraître leur supériorité, la seule pensée qu'ils nous dépassent sans espoir nous est intolérable. Mais comment pourrions-nous les rattraper? Inférieurs nous le sommes, essentiellement, immensément, singulièrement... inférieurs à ceux qui ne sont que calme et maîtrise, simplicité de mœurs, inébranlable obstination dans la foi. Nous ne pardonnons pas à ce qui est solide et bien ancré, à ce qui repousse nos flatteries, notre logique, nos remâchages principiels de collectivisés, nos formes démodées d'allégeance.

Tant soit peu plus heureux, pensais-je en écoutant notre jeune homme, cet individu deviendrait ce qu'on appelle un danger public. Parce que posséder un bonheur permanent, ce serait mettre le feu au monde. Faire rire le

monde est une chose; faire son bonheur, c'est une autre paire de manches. Personne n'y a jamais réussi. Les grandes figures — celles qui ont exercé, en bien ou en mal, leur influence sur le monde — ont toujours porté le masque de la tragédie. Même saint François d'Assise fut un être tourmenté. Quant au Bouddha, avec sa hantise de l'élimination de la souffrance... ma foi! on ne saurait dire qu'il ait été à proprement parler heureux. Disons, pour vous plaire, qu'il avait passé ce stade : il avait atteint à la sérénité; et à sa mort, à ce que l'on raconte, tout son corps répandit une chaude lueur, comme si la moelle même était en flamme.

Et pourtant, à titre d'expérience, à titre de prélude (si vous voulez) à ce stade beaucoup plus prodigieux auquel atteignent les saints hommes, il me semble que cela vaudrait la peine de tenter de faire le bonheur du monde entier. Je sais que le simple mot de « bonheur » en est au point où il sonne détestablement aux oreilles... en Amérique notamment; il rend un son vide d'esprit comme de merde; il teinte creux; il est l'idéal du faible et de l'infirme. C'est un mot emprunté aux Anglo-Saxons et déformé par nous de façon à ne plus avoir de sens. On a honte de l'employer sérieusement. Mais il n'y a pas de vraie raison pour qu'il en soit ainsi. Le bonheur est aussi légitime que la douleur, et je ne connais personne — hormis ces âmes libérées dont la sagesse a trouvé mieux, ou plus grand — qui ne désire être heureux et qui ne soit prêt à sacrifier tout pour y arriver... si seulement on le pouvait... si seulement on savait comment s'y prendre!

Le discours de notre jeune homme, si vide et vain qu'il pût paraître à plus ample examen, me plut beaucoup. Il plut à tout le monde. Comme plurent aussi beaucoup le jeune homme et sa femme. On se sentait mieux, plus communicatif, plus détendu, plus libre. Comme si ce garçon nous avait flanqué un choc électrique. On se parlait de table à table, on se levait pour échanger des poignées

de mains, on s'administrait de grandes tapes dans le dos... Naturellement, si le hasard faisait qu'on était quelqu'un de très sérieux, qui s'inquiète des destins du monde et s'est voué à un idéal sublime (l'amélioration des conditions de vie du prolétariat, par exemple, ou l'abaissement du pourcentage d'illettrés parmi les natifs de ce pays), peut-être ce petit incident pouvait-il sembler prendre une importance franchement démesurée. Il est des gens qui se sentent mal à l'aise devant l'étalage public et universel d'un bonheur sans détour; des gens qui préfèrent être heureux dans l'intimité et qui considèrent toute manifestation publique de leur joie comme immodeste et vaguement obscène. Ou peut-être sont-ils si enfermés en eux-mêmes, simplement, qu'ils ne savent pas ce que c'est que de communiquer ni de communier. Toujours est-il qu'il n'y avait pas d'âmes sensibles de cette sorte parmi nous; rien qu'une brave foule moyenne de gens ordinaires... de gens ordinaires qui avaient leur voiture, s'entend. Il y avait là des gens riches (pour de bon) et d'autres qui l'étaient moins; mais personne qui mourût de faim; pas d'épileptiques; pas de Musulmans; pas de teintés de nègre; ou même de fumiers de blancs purs et simples. Rien que du courant, au sens courant du terme. Des gens qui ressemblaient à des millions d'autres Américains — autrement dit : qui se ressemblaient, qui ne se donnaient pas des airs, qui ne brillaient pas par l'élévation de l'idéal. Et soudain, lorsque l'autre eut fini, ces gens parurent se rendre compte qu'ils étaient exactement pareils, ni pires ni meilleurs les uns que les autres; et envoyant promener les mesquines contraintes qui les tenaient séparés en petits groupes, instinctivement ils se levèrent et se mirent à se mêler entre eux. Les verres ne tardèrent pas à se remplir; puis tout ce monde se mit à chanter, et ensuite à danser; et la danse n'était pas ce qu'elle eût été vingt minutes plus tôt : il y en avait qui ne s'étaient pas remués depuis des années, et voilà qu'ils repoussaient leur chaise

et se mettaient à danser; d'autres dansaient avec leur femme; d'autres, tout seuls, pris de vertige, enivrés de leur grâce et de leur délivrance; certains chantaient en dansant; d'autres encore se contentaient de répondre au premier regard venu par un sourire de bonne humeur épanouie.

Stupéfiant, l'effet que pouvait avoir cette simple déclaration publique de joie! Ce n'était rien, les paroles de ce jeune homme, telles quelles... rien que d'honnête et de moyen; des mots qu'on était sûr de trouver à sa portée, au premier coup de sonnette. Mon ami MacGregor, l'éternel sceptique qui s'acharnait toujours à chercher la petite bête, était d'avis que ce garçon était décidément très habile — un type de théâtre, qui sait? — et que sa simplicité, sa naïveté avaient été délibérées; il avait calculé son petit effet. N'importe! il ne le niait pas : ce discours l'avait mis, lui, MacGregor, de fort bonne humeur. Simplement, il voulait que nous sachions qu'on ne le possédait pas comme ça. Ça lui faisait du bien, prétendait-il, d'être certain d'avoir vu clair dans le jeu du bonhomme, sans que le plaisir qu'il y avait pris en fût diminué.

Si ce qu'il disait était vrai, je le regrettais pour lui. Personne ne peut se sentir mieux que celui qui se fait avoir complètement. L'intelligence est peut-être une bénédiction; mais la confiance totale, la crédulité poussée jusqu'à la simplicité d'esprit, la reddition sans condition — c'est l'une des joies suprêmes que réserve la vie.

C'était un plaisir, pour MacGregor, de se dire que les gens pouvaient être capables de bassesses, de choses presque incroyables, qui dépassaient son imagination. Un plaisir, pour lui, de se dire qu'il n'était rien de trop bas, de trop scabreux, de trop ignominieux qu'un être humain ne pût commettre sur ou contre un de ses frères. Il se vantait d'avoir l'esprit large, ouvert à n'importe quelle prétendue forme de stupidité, de cruauté, de trahison ou de perversité. Il partait de l'hypothèse que tous

les hommes n'étaient, au fond, qu'une bande de fumiers et de salauds, mesquins, sans cœur, égoïstes — à preuve : le nombre miraculeusement infime de cas portés à la connaissance du public par l'intermédiaire des tribunaux. Si l'on avait pu espionner, filer, traquer, surveiller de près, contre-interroger, épingler proprement, contraindre aux aveux chacun d'entre nous, l'humanité entière eût été en prison...

— On n'a pas besoin de tant d'intelligence pour faire son chemin, au train où vont les choses, nous disait-il par exemple, à Ulric et à moi. En fait, moins on est intelligent, mieux on s'en trouve. La mécanique est arrangée de telle sorte, de nos jours, qu'on t'apporte tout sur un plateau. Tout ce dont tu as besoin, c'est de savoir faire passablement un petit truc — un seul! Tu adhères à un syndicat, tu travailles aussi peu que possible et, le moment venu, tu te retires avec ta pension. Est-ce qu'un type qui aurait le moindre penchant artistique serait capable de supporter des années la stupidité de cette routine? L'art te rend inquiet, insatisfait. Et c'est le genre de chose que notre système industriel ne peut pas laisser se produire; alors, pour te calmer, on t'offre de petits ersatz qui te feront oublier que tu es un être humain. Il n'y aura plus d'art du tout d'ici peu, c'est moi qui te le dis. Il faudra payer les gens pour qu'ils aillent au musée ou au concert. Je ne dis pas que ça durera comme ça éternellement. Non : juste au moment où tout sera au poil, où tout ira comme sur des roulettes, où tout le monde la bouclera, où il n'y aura plus d'inquiets ni d'insatisfaits, tout le truc s'écroulera. L'homme n'a jamais été destiné à être une machine. Le plus drôle, dans le cas de tous ces fameux systèmes utopiques de gouvernement, c'est qu'ils promettent toujours à l'homme de le libérer; seulement, ils voudraient bien le voir fonctionner comme une pendule qu'on remonte tous les huit jours. Ils demandent à l'individu de se réduire en esclavage, l'histoire de libérer l'humanité entière. Curieuse

logique! Je ne dis pas que le système actuel soit préférable. De fait, il serait difficile d'imaginer pis que ce que nous avons en ce moment. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'en renonçant au peu de droits dont nous jouissons encore, nous n'améliorerons rien. A mon sens, nous avons assez de droits comme cela; ce dont nous avons besoin, c'est d'idées plus larges. Bon Dieu, quand je vois ce que les avocats et les juges voudraient sauvegarder, c'est à vomir! La loi n'a pas de rapport avec les besoins de l'homme; c'est un racket aux mains d'un syndicat de parasites. Prends n'importe quel livre de droit, tiens! Lis-en un passage à voix haute, au hasard. Pour peu que tu aies tout ton bon sens, tu auras l'impression de lire un texte de fou. Et c'est vrai : c'est de la démence! J'en sais quelque chose, Bon Dieu!

» Seulement, quoi! si je me fous dans le crâne de mettre en doute la loi, il y a d'autres choses aussi qu'il faut que je remette en question. Et pour peu que je regarde les choses d'un œil lucide, c'est à devenir cinglé. On ne peut pas — ou alors on perd la cadence. Il faut que tu bigles tout le long du chemin; que tu prétendes que ça rime à quelque chose; que tu laisses supposer aux gens que tu sais ce que tu fais. *Mais personne ne sait ce qu'il fait!* Comme si en se levant le matin, on *pensait* à ce qu'on fabrique! Je t'en fiche! On se lève dans le brouillard, on se traîne avec une gueule de bois dans un noir de tunnel. On joue le jeu. On sait que c'est du toc, une immonde pouillerie, mais qu'est-ce qu'on y peut? On n'a pas le choix. Dès la naissance on est coincé et encadré, et toute la vie en est conditionnée; on peut retaper vaguement le décor, ici et là, de même qu'on bouche une voie d'eau sur un bateau; mais quant à refaire l'ensemble, pas le temps! Ce qu'il faut, c'est arriver au port... du moins on s'imagine que c'est ça, l'obligation. Et, bien entendu, jamais on n'y arrivera : le bateau aura sombré avant, crois-m'en!

» Tiens! A la place de Henry, si j'étais aussi sûr que

lui d'être un artiste, crois-tu que je me donnerais le mal d'en faire la preuve au monde? *Tu parles!* Je n'écrirais pas une ligne sur le papier; je me contenterais de penser mes pensées, de rêver mes rêves, et ça me suffirait. Je prendrais n'importe quel boulot, n'importe quoi qui me permettrait de vivre, et je dirais au monde : Va te faire foutre, p'tite tête! Tu peux toujours courir pour que ça prenne avec *moi!* Si tu crois que tu me feras crever de faim, histoire de prouver que je suis un artiste! Oh que non! Je sais ce que je sais; pas la peine de me conter des histoires! » Je me contenterais de faire mon trou dans la vie, comme un ver; d'en faire aussi peu que possible et de jouir le plus possible. Si j'avais de bonnes idées, riches et juteuses, je les savourerais tout seul dans mon coin. Je n'essaierais pas de prendre l'entonnoir et d'en gaver de force les gens. Je ferais le ballot, la plupart du temps, le béni-oui-oui, le tampon de caoutchouc; je laisserais les autres me marcher sur les pieds si ça leur chante. Du moment que je saurais, au fond de moi-même, cœur et âme, que je suis vraiment quelqu'un. Je ferais retraite en plein milieu de la vie; je n'attendrais pas d'être vieux et décrépit; je n'attendrais pas qu'on m'ait sonné, vidé de ma substantifique merde, et puis frotté au Prix Nobel pour excuser les plaies... Je sais que tout cela a l'air un peu braque. Je sais que les idées ont besoin qu'on leur donne forme et substance. Mais c'est de connaître et d'être que je parle, plutôt que de faire. Après tout, on ne devient jamais que pour *être*... Est-ce que ce serait drôle de passer tout son temps à devenir, dites? Bien; alors supposons que tu te dises à toi-même : au diable cette histoire de devenir un artiste! Je sais que j'en suis un; je vais me contenter de *l'être... Et après?* Qu'est-ce que ça veut dire : être un artiste? Qu'on est forcé d'écrire des livres ou de peindre des tableaux? C'est secondaire, il me semble... ce n'est jamais que la preuve qu'on *est* un artiste... Supposons que tu aies écrit le plus pur chef-d'œuvre du monde,

Henry, et que tu aies perdu le manuscrit, juste après l'avoir terminé. Et supposons que personne n'ait su que tu travaillais à ce chef-d'œuvre, pas même ton ami le plus intime. Dans ce cas, est-ce que tu n'en serais pas exactement au même point que moi, qui n'ai jamais noirci le papier, dis? Et suppose qu'à ce moment, nous venions à mourir subitement tous les deux : le monde ne saurait jamais quels artistes il aurait perdus en nous. Mais moi j'aurais pris la vie du bon côté, tandis que toi, tu aurais gâché toute la tienne. »

Sur quoi, Ulric, n'y pouvant plus tenir, de protester :

— C'est exactement le contraire. Ce n'est pas en se dérobant à la tâche que l'artiste jouit de la vie. C'est toi qui aurais gâché ta vie. L'art n'a rien d'un récital de soliste; c'est une symphonie dans le noir, avec des millions de participants et des millions d'auditeurs. La jouissance que procure une belle pensée n'est rien à côté de la joie que l'on éprouve à fixer une idée dans sa forme — dans sa forme *permanente*. En fait, il est quasi strictement impossible de se refréner de formuler une grande pensée. Nous ne sommes que des instruments dont joue une force qui nous dépasse. On nous permet, on nous accorde la grâce, pour ainsi dire, de créer. Personne ne crée tout seul, de lui-même, par lui-même. L'artiste est l'instrument qui enregistre ce qui existe déjà — quelque chose qui est la propriété du monde entier et que, si l'individu en question est vraiment un artiste, il est contraint et forcé de restituer au monde. Garder ses belles idées pour soi seul, cela reviendrait à être un virtuose qui se croiserait les bras sur son siège, au milieu de l'orchestre. *Chose impossible!* Quant à l'exemple que tu nous donnais — celui de l'auteur qui perdrait, avec son manuscrit, l'œuvre d'une vie — eh bien, moi, je comparerais cet individu à un virtuose stupéfiant qui n'aurait pas cessé de jouer avec l'orchestre, mais qui se serait tenu dans une pièce voisine où personne ne l'entendait. Cela ne diminuerait en rien sa qualité de participant;

non plus que cela ne le priverait du plaisir d'avoir suivi le chef d'orchestre ou entendu les accents que rendait son instrument. Ta plus grande erreur, c'est de croire que la jouissance est quelque chose qui ne se mérite pas; que de savoir que l'on joue bien du violon et d'en jouer, n'est qu'une seule et même chose. C'est si bête que je me demande pourquoi je prends la peine de le relever. Et quant à la récompense, tu confonds toujours admission du génie et récompense. Ce sont deux choses différentes. Même si on ne te paie pas pour ce que tu fais, à tout le moins tu as la satisfaction de faire. Il est dommage que nous mettions tellement accent sur le fait d'être payé pour nos peines... c'est vraiment superflu, et personne ne le sait mieux que l'artiste. La raison de toutes ses misères, c'est qu'il choisit de faire sa tâche comme on fait un cadeau. Il oublie, comme tu dis, qu'il faut bien vivre. Mais c'est vraiment une bénédiction. Mieux vaut se préoccuper des splendeurs de l'idée que du prochain repas, du terme ou d'une nouvelle paire de chaussures. Bien sûr, quand on en arrive au point où manger devient impérieux, et où l'on n'a rien à se mettre sous la dent, le problème tourne à la hantise. Mais ce qui sépare l'artiste de l'individu moyen, c'est que le premier, sitôt qu'il a vraiment trouvé à manger, retombe immédiatement dans l'univers infini qui lui est propre, et dont il est le roi tant qu'il y reste; alors que le pauvre crétin moyen ne fait jamais penser qu'à ces postes à essence, avec leurs intervalles de poussière et de fumée. Et en admettant même que tu ne sois pas un type ordinaire, mais un riche personnage, quelqu'un qui peut flatter ses goûts, ses fantaisies, ses appétits : vas-tu te figurer un seul instant que le milliardaire savoure la bonne chère, le vin ou les femmes autant que l'artiste qui a faim? Savourer n'importe quoi, cela exige d'abord que l'on se mette en état de réceptivité; cela implique une certaine maîtrise, une discipline; je dirais même : une *chasteté*. Par-dessus tout, cela implique le désir; et le désir est une chose qui se nourrit de vie vraie.

Je parle en ce moment comme si j'étais moi-même un artiste — ce que je ne suis pas réellement. Je ne suis qu'un illustrateur commercial; mais j'en sais néanmoins assez sur ce sujet pour affirmer que j'envie celui qui a le courage d'être un artiste... je l'envie parce que je suis certain qu'il est infiniment plus riche que n'importe quelle sorte d'être humain. Plus riche dans la mesure même où il se dépense, où il est un perpétuel don de *soi* et ne se contente pas seulement d'apporter son labeur, son argent, son talent.

» Tu ne saurais être un artiste, MacGregor; c'est impossible, ne serait-ce que parce que tu n'as pas la foi. Tu ne saurais avoir de belles idées, parce qu'elles ne sont pas nées, que tu en as fait déjà un carnage. Tu t'inscris en faux contre ce qui est le principe créateur de beauté : l'amour — l'amour de la vie en soi — l'amour de la vie pour elle-même. Tu ne vois que la petite bête, le ver, dans tout. L'artiste, même s'il découvre la tache blette, en fait une marque de santé, si je puis dire. Il n'essaie pas de prétendre que le ver rongeur est un ange ou une fleur; il l'intègre dans un ensemble plus vaste. Il sait que le monde n'est pas une poche de vers, quand même il en dénombrerait un million, un milliard... Mais toi, tu vois un petit asticot, et tu t'écries : « Regardez! Voyez un peu quelle pourriture universelle! » Tu es incapable de voir plus loin que le ver... Allons, je te demande pardon : je ne voulais pas donner une tournure aussi caustique ou personnelle à la chose. Mais j'espère que tu comprends où je veux en venir... »

Et MacGregor, d'un ton allègre et plein de bonne humeur:

— Oh, tu es tout pardonné! Ça ne fait pas de mal de connaître de temps à autre l'opinion du voisin. Peut-être as-tu raison. Peut-être ai-je tort d'être pessimiste. Mais, que veux-tu? je suis comme ça. Je serais dix fois plus heureux si je pouvais voir les choses comme toi, je n'en doute pas... mais c'est impossible. Et puis, je dois bien l'avouer, je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer un véri-

table artiste. Je serais content d'en trouver un avec qui bavarder, un de ces jours.

Alors Ulric :

— Mais tu passes ta vie à bavarder avec un de ces messieurs sans t'en douter! Comment saurais-tu reconnaître un bon artiste si tu le rencontres, quand tu es incapable de le reconnaître dans notre ami ici présent?

Et MacGregor, d'une voix ravie :

— Je suis bien content que tu aies dit cela. Et puisque tu me mets au pied du mur, cette fois je consens à l'avouer : je crois vraiment que Henry est un artiste. Je l'ai toujours pensé. Et pour ce qui est de l'écouter, ma foi, oui, je l'écoute, et le plus sérieusement du monde. Seulement, que veux-tu? j'ai aussi mes doutes. Si je l'écoutais trop longtemps, vois-tu, ce type-là me saperait. Je sais qu'il a raison; mais j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : si tu veux faire ton petit chemin, si tu as envie de vivre, c'est simple : les idées comme les siennes sont un luxe que tu n'as pas le droit de t'offrir. Bien sûr qu'il a raison! Je changerais de place avec lui demain, tout de suite — le bougre de veinard! J'ai beau lutter tant que je peux, la belle affaire! Je suis avocat. *Et puis?* Je pourrais tout autant être un bout de merde! Tu parles si j'aimerais changer de place! Et comment! Seulement, tu l'as dit : je ne suis pas un artiste. L'ennui dans mon cas, je pense, c'est que je n'arrive pas à digérer le fait que je ne suis qu'un pauvre type comme les autres...

HENRY MILLER.

(Traduit par Jean Périer.)

ÉROS MODERNE

On signale de toutes parts une vive activité sur le front de l'érotisme imprimé. Du côté lyrique, où Miller a succédé à D. H Lawrence. Du côté statistique et scientifique, où les chiffres du rapport Kinsey fournissent un aliment très apprécié aux rêveries solitaires de l'un et l'autre sexe. Du côté commercial, — mais à vrai dire le commerce, en matière d'érotisme, empiète toujours plus ou moins sur les autres domaines, — avec les exhibitions photographiques de cuisses célèbres et les romans où l'on viole à tous les chapitres. Du côté lettriste. Du côté philosophique où les rapports sexuels normaux et anormaux sont décrits en termes d'immanence et de transcendance.

Un point est acquis, et c'est le premier auquel il conviendrait de s'arrêter. Tout cela est d'un bon rendement. Qui traite des problèmes de la sexualité, en poète, en romancier, en sociologue, en médecin ou en métaphysicien existentialiste, est à peu près certain de se faire lire. Il va donc à la rencontre d'un besoin permanent, il donne une nourriture à un appétit permanent ; il satisfait, dans l'imaginaire, dans l'assouvissement illusoire et perçu comme illusoire de la lecture, quelque chose dont l'inapaisement, dont la « frustration » est l'état naturel. Cela ne date pas d'aujourd'hui. L'érotisme plus ou moins brutalement affirmé à été un des aliments principaux de la création artistique à presque toutes les époques. On peut supposer, et l'on suppose souvent en effet, que c'est là un effet de la

contrainte sociale qui réprime le libre assouvissement de l'appétit sexuel, ou du moins le charge de mauvaise conscience, le voue à une semi-clandestinité. L'explication est peut-être valable pour certains temps et certains pays. Elle n'est ni totale, ni universelle. Rien n'indique que l'érotisme imaginatif soit plus en honneur dans les sociétés puritaines et continentes que dans les sociétés aux mœurs débridées. Ceux qui sont attirés par les descriptions des actes sexuels, par les spectacles de la nudité, par les éléments érotiques presque toujours mêlés au théâtre et à la danse ne sont pas seulement les vieillards, les adolescents, les timides, les impuissants, les frigides. D'innombrables livres qui, en fait de physiologie amoureuse, n'enseignent rien à l'individu adulte normal n'en sont pas moins recherchés avec avidité par le public des individus adultes normaux. Tout se passe comme si l'exercice, même parfaitement « libre », de l'activité sexuelle laissait l'homme et la femme en état d'insatisfaction sexuelle et avec le besoin de compensations dans l'imaginaire. Tout se passe comme si dans le domaine de l'amour — appelé physique à la légère, comme l'a dit Colette, — le désir se situait perpétuellement au-delà des moyens réels de le satisfaire.

Le domaine dont il s'agit est environné de mystères. Ce n'est ni par la description de ce que tout le monde sait, ni par des statistiques à la Kinsey (descriptions et statistiques ne sont d'ailleurs utilisées en fait par le public que comme matière à excitation imaginative, comme instruments érotiques) que l'on viendra à bout de ces mystères, si l'on en vient jamais à bout. Toutes les questions restent à résoudre. Je parlais tout à l'heure de la repression sociale (morale, religieuse) en matière de sexualité. On l'accuse, peut-être à raison. Mais qui pense à se demander pourquoi elle existe, à quels besoins collectifs réels ou à quelles angoisses inexpliquées elle répond? Car elle n'est pas gratuitement tombée du ciel. Ce n'est pas la contrainte sociale

en matière de sexualité qui a pu créer la mauvaise conscience. Il fallait qu'il y eût mauvaise conscience, pour qu'une morale sociale répressive en matière d'activité sexuelle s'instituât.

On accuse le christianisme, le discrédit dans lequel il a jeté le corps. Cette accusation est futile. L'image d'une Grèce païenne, se livrant sans contrainte aux plaisirs physiques dans la liberté et la nudité est une pure fantaisie de l'esprit. Les Grecs classiques appelaint les parties sexuelles les « parties honteuses ». Le sentiment d'une honte attachée à l'activité sexuelle est bien antérieur au christianisme. En faut-il donner pour exemples les cultes préchrétiens de la Vierge, le culte de Diane? Oui, il y eut aussi les cultes phalliques, les Priapées. Mais si l'*obscénité* était admise, si une fonction religieuse lui était même, le cas échéant, attribuée, elle n'en était pas moins reconnue comme obscénité, comme attentat sacré à la pudeur. L'obscénité implique la pudeur. Le caractère sexuel des mots ou blasphèmes « orduriers » est bien antérieur au christianisme, et à peu près universel. Il pose tout le problème, si mal éclairé, de l'injure sexuelle. Le viol est un outrage, il implique pour celle ou celui qui le subit, une dégradation. Il peut être, dans certains cas (lorsqu'il est perpétré par l'ennemi vainqueur) un outrage pur, sans autre raison d'être que d'abaisser la victime. Pourquoi, en quoi l'abaisse-t-il?

Certes, il y a ambiguïté. Un homme est fier de conquérir une femme. Une femme est fière de séduire un homme. Ils parleront volontiers, l'un et l'autre, de cette sorte de succès. Mais ils ne consomment pas leur union en public, sinon par exhibitionnisme, et l'exhibitionnisme suppose la conscience que ce qui est exhibé doit être normalement caché : et la fierté même comporte, caché au plus profond, le sentiment de la honte, le sentiment que l'on a amené le partenaire à surmonter une certaine réserve, une certaine réticence habituelle, à faire une exception. Il est bien connu

que le plaisir du séducteur est moins le plaisir propre de l'acte sexuel que le plaisir d'amener ou d'obliger la partenaire à y consentir *pour lui* : de faire accepter, si possible avec joie et reconnaissance, la dégradation qu'il apporte. L'érotisme n'est possible que parce qu'il y a des tabous sexuels.

Pourquoi l'acte sexuel a-t-il besoin d'excuses? Pourquoi n'est-il pas considéré sur le même plan que les autres actes de la vie physique? Le mariage est une de ces excuses. L'amour, au sens moderne du mot, en est une autre. Il n'y a aucune nécessité d'aucune sorte, pour que l'acte sexuel doive être légitimité par une affection, une tendresse, une affinité exclusive et durable. Physiologiquement, et du point de vue du destin de l'espèce, le mâle, s'étant acquitté de sa fonction fécondante, n'a plus de raison de s'intéresser à la femelle : la femelle fécondée n'a plus besoin du mâle. L'amour est un produit de l'imagination humaine. Tout comme l'érotisme il implique la conscience d'une faute dans le plaisir sexuel et le besoin d'accroître ce plaisir d'une aura imaginative par la conscience de cette faute et du privilège que constitue pour un individu donné le fait que cette faute est commise pour lui; il implique la pudeur pour tous les autres et l'obscénité pour un seul. L'amour camoufle l'obscénité du « péché » au regard de la conscience, l'idéalise et le légitime. L'érotisme se fixe, au contraire, sur le « péché » que l'amour cherche à perdre dans le brouillard de ses mirages, le met à nu, se complait en lui parce qu'il est « péché ». L'un et l'autre impliquent la mauvaise conscience dans l'acte sexuel, la conscience d'une « souillure » sexuelle. C'est cette notion de souillure sexuelle dont ni les origines, ni la nature ne sont élucidées de façon satisfaisante. Il est bien évident que les essais d'explication sociologique sont ici tout à fait dérisoires.

Tout ce qui touche à l'amour physique a un caractère d'ambivalence : objet de fascination et objet de répulsion, et la fascination et la répulsion sont nourries l'une de

l'autre, inséparables. On retrouve l'une et l'autre associées dans l'ambiguïté du mythe artistique et littéraire de la femme, tel qu'il est consubstantiel, par exemple, à toute l'œuvre de Baudelaire : la Madone et la Prostituée, la Pureté et la Matière, l'Ange des romantiques et la profondeur viscérale, le ventre offert, la chienne lubrique qui trahit les héros et fait trébucher les chastes. C'est un grand sujet de réflexion que l'étrange souci qui pousse l'homme, tout au moins dans le civilisation moderne, à hypostasier l'objet du désir sexuel bien au-delà de la sexualité pure, à faire de la femme, et à demander à la femme de se faire, par la parure, par le luxe et la complication des vêtements, par la coquetterie, par la vertu, par l'idéalisation des formes inaccessibles du théâtre, de la danse, une idole quasi religieuse : comme si l'appétit sexuel ne trouvait pas de meilleure matière à excitation qu'un objet qui lui est en même temps présenté et dérobé, offert et interdit, qui en suggère la possibilité et la tentation précisément dans la mesure où il est pourvu de caractères qui semblent faits pour en détourner . Rien de plus remarquable à cet égard que le prix attaché, pour l'accomplissement de l'acte sexuel, à la « pureté », à la virginité, aux visages qui suggèrent la pureté, la virginité. La chasteté a une valeur érotique, et non pas seulement pour le mâle : Phèdre désire Hippolyte parce qu'il est chaste, parce qu'il évoque pour elle la chasteté. C'est de la chasteté qu'elle est amoureuse. L'appétit sexuel désire la chasteté pour la détruire, parce que c'est dans l'opération qui détruit la chasteté que le violateur mâle ou femelle éprouve le plus violemment le plaisir de faire accepter ou d'imposer la souillure sexuelle, de s'imposer ou de se faire accepter soi-même comme corps impur, — plaisir « spirituel » infiniment plus important, même s'il n'est qu'obscurément et grossièrement ressenti, que le plaisir physique proprement dit, pour lequel il ne faudrait rechercher que la compétence technique ou la lascivité naturelle du partenaire ou de la partenaire.

La signification érotique de la parure féminine est à cet égard évidente, et proche parente de la virginité : la parure est une virginité de remplacement, elle est une armure de fards, de bijoux, d'étoffes qui dissimule ou idéalise la « chair », elle est destinée à exciter le désir par les retranchements qu'elle lui oppose : elle est ce dont la femme doit être dévêtue.

D'un côté un monde de mythes et d'images de nature quasi religieuses, un vocabulaire dont l'emphase idéaliste, pour l'observateur qui garde son sang-froid, atteint parfois le burlesque, l'angélisme de bazar de la littérature sentimentale. De l'autre côté, des réalités physiologiques assez triviales, qui, par leur localisation corporelle et leurs manifestations dans l'acte sexuel lui-même, s'apparentent d'assez près aux moins nobles nécessités physiques, aux excrétions, aux déjections. La sexualité a une face tournée vers les hauts lieux de l'esprit, une autre vers l'horreur viscérale que l'homme accepte malaisément de regarder en face. Tout se passe comme si l'homme cherchait à y remédier, de façon qu'il sait n'être qu'imparfaite et momentanée, à un désaccord fondamental de son propre corps et de lui-même (ou du moins à une angoisse fondamentale quant au caractère acceptable de ce corps, pour autrui et pour lui-même). Il est absurde de s'en tenir ici aux lieux communs de la morale traditionnelle, selon lesquels l'acte sexuel proprement dit n'est qu'un moyen. Mais il ne serait pas moins absurde de considérer qu'il est le but. Il est de fait que quelque chose est recherché à travers lui, et que tous les raffinements de l'érotisme ne font qu'en souligner la dimension spirituelle.

THIERRY MAULNIER.

PROCESSION ET MIRACLE EN SICILE

LES FÊTES DE SAINTE AGATHE A CATANE.

La ville de Catane est la plus importante de la Sicile orientale et il va de soi que la fête de sainte Agathe, sa patronne, est d'une importance en proportion. Sur la côte occidentale, seule Palerme dépasse Catane en grandeur et s'efforce de la dépasser aussi par la magnificence des fêtes de sainte Rosalie. Ces deux fêtes éclipsent de loin toutes celles que célèbrent les autres villes ou villages siciliens.

Un artiste napolitain de la Renaissance a sculpté, au dossier des stalles du chœur, dans la métropole de Catane, l'histoire de sainte Agathe. Chacun de ces panneaux — il y en a une trentaine — est d'une touchante naïveté : on voit la pieuse enfance de la jeune patricienne, sa consécration à Dieu après la mort de ses parents, son refus d'épouser le proconsul, sa pudeur dans la maison d'une femme légère à qui il l'avait confiée, son arrestation comme chrétienne, ses supplices par le feu et par les tenailles (on lui arracha une mamelle), sa guérison miraculeuse par saint Pierre lui apparaissant dans sa prison, la fuite du proconsul chassé par le peuple et qui périt dans un fleuve, la mort glorieuse de la sainte qui avait à peine quinze ans, l'arrivée des anges posant sous sa tête une plaque de marbre aux inscriptions mystérieuses, son voile qui détourne de la cité la lave de l'Etna, le transport de ses reliques à Constantinople, d'où elles furent ramenées en divers

morceaux un siècle plus tard, la mamelle arrachée — et que l'on avait perdue — retrouvée par une petite fille qui l'avale et en reste étouffée, le songe de la mère rassurée par la sainte, la mère et l'enfant qui rapportent la mamelle à l'évêque du pays, le retour triomphal de l'ensemble des reliques de la sainte dans sa bonne ville de Catane.

Au-dessus de ces stalles, les tombeaux de trois rois aragonais semblent attester leur reconnaissance envers la sainte qui protégea souvent leur capitale. Il est vrai que celle-ci fut détruite huit fois jusqu'aux fondements. Sans le secours de sainte Agathe, elle l'aurait été certainement beaucoup plus.

Il y a, au cours de l'année, de nombreuses fêtes en l'honneur de la sainte : en juillet, en août, en décembre, la principale étant en février. C'est celle-ci qui fait recette et l'on parvient malaisément à se loger dans les hôtels de Catane. Des sommes immenses sont dépensées pour les illuminations et les feux d'artifice, inséparables de toute fête sicilienne. Les feux d'artifice sont autre chose que des lancers de fusées : ils représentent de vraies scènes, au moyen de dispositifs fixés à des cadres. Aussitôt enflammées, les figures s'animent : un cheval se met au galop, un bûcheron abat un arbre, un potier tourne un vase. Les feux d'artifice en Sicile étonnaient déjà les voyageurs du XVIIIe siècle et peuvent étonner encore les voyageurs d'aujourd'hui. Les illuminations de Catane ne sont pas moins remarquables que les feux d'artifice : les façades de plusieurs églises, notamment celle de la métropole, sont couvertes de lampes électriques épousant les détails de l'architecture. Des centaines d'arcs de triomphe, aux écus multicolores, éclairent des kilomètres de rues. Ce déploiement de lumières est d'un effet prestigieux.

La Sainte-Agathe est le 5 février, mais les fêtes commencent deux jours avant et ne se terminent que le lendemain. Durant tout ce temps, des processions nocturnes et diurnes conduisent les reliques de la sainte à travers la

ville. Suivant la coutume sicilienne, ces reliques sont installées sur un char traîné par les fidèles. Ceux qui ont droit ici à cet honneur appartiennent à la confrérie même de sainte Agathe. Ils sont un bon millier, répartis en deux files qui tirent les longues cordes attachées au véhicule. Il y a des enfants et il y a des vieillards; leur tenue à tous est assez singulière : une longue chemise blanche appelée *sac*, cordée à la taille, et une calotte de velours noir. Ils ont à la main un petit mouchoir de dentelle, plissé en accordéon. Quelques-uns, y compris de très jeunes, portent au cou un ruban rouge, terminé par une énorme médaille de sainte Agathe; d'autres portent seulement cette médaille épinglée. La chemise blanche commémore les circonstances dans lesquelles revinrent à Catane les reliques de la sainte : c'était la nuit, et les habitants étaient plongés dans le sommeil, lorsque soudain les cloches se mirent à sonner toutes seules; sans prendre le temps de s'habiller, ils coururent aux fenêtres, virent passer le pieux cortège et agitèrent des mouchoirs en signe d'allégresse. Encore aujourd'hui, chaque fois que les confrères de sainte Agathe acclament leur patronne pendant la procession, ils agitent le petit mouchoir plissé.

Sur le char, s'élève un somptueux baldaquin, à l'abri duquel on pose les reliques. Le buste de la sainte est enfermé dans une cuirasse d'argent et couvert de bijoux; son visage émaillé ressemble à celui d'une imposante matrone, plutôt qu'à celui d'une fille de quinze ans. Des anges l'entourent; une croix dans la main droite, elle arbore sur sa tête une couronne d'or incrustée de pierres précieuses, qui fut donnée, suivant la tradition, par Richard Cœur de Lion. Derrière le buste, est placé un merveilleux coffret d'argent ciselé qui contient le reste du corps : les jambes sont dans des étuis également d'argent; la mamelle est dans une ampoule en cristal de roche (1). Le voile de la

(1) On m'a dit que Gallipoli en Calabre se flattait de posséder aussi cette ampoule.

sainte — palladium de Catane — se trouve de même dans ce précieux coffret. Toutes ces reliques, qui paraissent uniquement ces jours de fêtes, sont mises en sûreté, à l'intérieur de la cathédrale, dans une chapelle murée, dont l'entrée est défendue par trois portes.

Les processions de nuit sont évidemment les plus pittoresques : sans parler du feu d'artifice qui les termine, elles sont jalonnées de feux de bengale et de crépitements de pétards. On choisit soigneusement les coins les plus sonores; l'amour du bruit qui caractérise les Siciliens, surtout dans leurs fêtes religieuses, se donne alors libre cours. La sainte et la foule qui l'accompagne, s'arrêtent à chaque salve et les confrères de crier : « Vive sainte Agathe! » Un soir, la procession parcourait un quartier que traverse la voie ferrée, lorsque passa un train : les voyageurs ne manquèrent pas d'agiter leurs mouchoirs aux portières, le chauffeur et le mécanicien agitaient un torchon.

Tout cela ne constitue pas la seule curiosité de ces processions : le char et ceux qui le tirent sont précédés par une dizaine de gigantesques lampadaires en bois doré, emblèmes des diverses corporations. Ces « chandeliers », ainsi qu'on les nomme, requièrent plusieurs hommes pour les porter. Il est difficile d'imaginer des meubles plus rococo : ils sont chargés de sculptures, de tableautins, de lustres, d'oriflammes, de fleurs artificielles. Les marchands de poisson suspendent à leur chandelier des poissons; les marchands de vin, des fiasques et des grappes sèches; les fabricants de pâtes alimentaires, des colliers de macaroni; les boulangers, des épis et des fougasses; les horticulteurs, des fruits et des légumes. Les bouchers témoignent leur piété d'une façon assez horrible : leur chandelier est décoré de plateaux où sont sculptées des mamelles. Devant chaque boutique de la corporation, les porteurs du chandelier sont tenus à un hommage spécial : ils se détachent de la procession et viennent cérémonieusement déposer ce meuble sur le seuil de la porte.

On devine que, dans ces conditions, la marche du cortège est très lente : le jour de la Sainte-Agathe, la procession commence à quatre heures de l'après-midi et se prolonge jusqu'à cinq heures du matin. Un prêtre, debout sur le char, veille sur les reliques : le vieux chanoine qui remplissait ce rôle cette année, avait l'air bien épuisé devant le feu d'artifice qui embrasait l'aurore.

Pour faire patienter la foule qui attend le retour de la procession, un orchestre joue sur la place qui est devant la cathédrale. Bellini, gloire de Catane, est naturellement à l'honneur. De temps en temps, on lâche des ballons lumineux, dont les enfants vont ensuite se disputer les débris. Les ballons sont un élément essentiel de ces fêtes populaires: même les grandes personnes en promènent au bout de longs fils; on en voit jusque dans le cortège de la procession — il est vrai qu'ils sont estampillés à l'image de sainte Agathe.

En Sicile, plus encore qu'en Italie, la religion est toujours gaie. Les porteurs de chandeliers à Catane exécutent un pas de danse, après chacune de leurs stations. Lorsqu'ils approchent de la cathédrale, ils prennent de loin leur élan pour y entrer à la course. Les traîneurs des reliques ne doivent pas, eux non plus, y entrer autrement, et c'est alors un spectacle extraordinaire : toutes les lampes de la façade et de la place sont éteintes; seul reste illuminé l'intérieur, où se précipitent les centaines de confrères attelés au char. Le mouvement est calculé de telle sorte que le char lui-même s'arrête juste au bas des degrés. Cette dernière partie du programme n'est pas de tout repos pour le gardien des reliques : le bon chanoine que je voyais emmener ainsi à fond de train, s'agrippait à une colonne du baldaquin et surveillait anxieusement, non les reliques, mais la distance.

Cette façon de porter les saints au galop est une des particularités siciliennes : à la fête de saint Philippe dans le village de Calatabiano, de l'autre côté de l'Etna, la

statue doit descendre en trois minutes, de l'église du castel à celle du village. Le sentier est sinueux et la statue est juchée sur une plate-forme très pesante. La foule, montres en mains, suit les péripéties de la descente, comme celles d'une prouesse sportive. A Naples également, j'ai constaté des rites semblables, durant la procession de la Madone de l'Arc : les membres de la confrérie qui transportent ou escortent la statue, font des danses, font la course, font la quête avec d'étranges contorsions, et même, dans leur délire, s'allongent à plat ventre sur le sol et y gigotent un moment. N'est-ce pas ainsi que l'on se représente les confrères, ou plutôt les compères, qui montraient jadis, de village en village, la statue de la déesse syrienne, d'après l'esquisse que nous en ont laissée Lucien et Apulée?

La dévotion des habitants de Catane envers leur sainte protectrice est attestée autrement que par ces réjouissances : en dehors de la chapelle qui lui est consacrée dans la cathédrale, il lui ont dédié plusieurs églises. Dans l'une d'elles, construite sur l'emplacement de sa prison, on voit l'empreinte du pied qu'y laissa la jeune Agathe, lorsqu'elle répondit fièrement au proconsul qu'il amollirait cette pierre avant d'amollir son cœur. L'empreinte est minuscule, comme celle que laissa le pied d'un ange sur le disque de marbre blanc qui est exposé au Capitole de Rome, dans une salle du Palais des Conservateurs. Au moins celle que laissèrent les pieds du Christ, dans la basilique Saint-Sébastien, sur la Voie Appienne, est-elle de dimensions normales. Le pied de sainte Agathe est celui d'une enfant en bas âge; celui de l'ange romain a cinq ou six travers de doigts en longueur et deux en largeur : il est, d'ailleurs, aussi notable pour avoir marqué, en creux, l'ongle du pouce.

A l'instar de Catane, toute la Sicile orientale honore sainte Agathe, dont la statue se trouve dans la majorité des églises, avec une gorge plus avantageuse que mutilée. Je ne sache pas que Naples lui ait élevé la moindre chapelle. Rome lui a rendu un hommage assez singulier :

l'église de Sainte-Agathe en Suburre. C'est sans doute par goût du contraste que l'on a situé dans un quartier au nom impur le sanctuaire d'une vierge.

Les miracles de saint Alfio.

Saint Alfio n'est pas très connu en France. Il ne semble même pas qu'il ait passé le détroit de Messine, car on n'en parle guère davantage en Italie, mais il est un des saints les plus populaires de la Sicile. Son sanctuaire de prédilection est dans le village de Trécastagni — « les trois châtaigniers » — au pied de l'Etna, dans la plaine de Catane. Me trouvant à Taormina, au mois de mai dernier (1), je me promettais de ne pas manquer le pèlerinage annuel, qui a lieu à cette époque. De grandes affiches avaient soin de le rappeler au public et donnaient le programme des fêtes en l'honneur de ce saint, « célèbre par ses bienfaits et ses miracles ». J'avais mesuré toute l'étendue de son crédit auprès des gens de Taormina. « Il arrive là-bas, m'avait assuré un brave homme, des choses qui n'arrivent pas ailleurs : les aveugles voient, les muets parlent, les estropiés marchent droit; enfin, il n'est rien d'impossible à saint Alfio. »

Dans un des autobus qui emmenaient les pèlerins de Taormina, j'étais le seul étranger et j'avais quelque mal à me figurer que nous allions à un pèlerinage. Les flots de ruban rouge — couleur nationale de la Sicile — qui décoraient les voyageurs, paraissaient le signe de ralliement d'une manifestation politique. Les enfants chantaient à tue-tête, des couples s'embrassaient, des hommes jouaient aux cartes. Il est vrai que de vieilles gens épiaient, au passage, les chapelles et les oratoires pour faire le signe de la croix. Il est vrai aussi que, dans le fond de la voiture,

(1) 1948.

reposaient des cierges et des bouquets destinés à saint Alfio.

Après avoir suivi les longs lacets qui descendent de Taormina, nous avions pris la route de Catane. Le village maritime de Giardini, au bas de ces pentes, occupe plus ou moins le site de l'antique Naxos, colonie des Naxiens, la première qui fut fondée par les Grecs en Sicile. Il n'a de remarquable que ses origines et sa position sur un joli golfe. Dès qu'on l'a traversé, on est dans un vaste jardin d'orangers, de mandariniers et de citronniers, auquel il doit sans doute de se nommer Giardini. Plus loin, on franchit le fleuve Alcantara, qui fait penser aux invasions sarrasines et dont les bords furent disputés, en effet, par tous les envahisseurs, depuis les soldats d'Octave jusqu'à ceux du général Patton. On arrive ensuite à la ville d'Aciréale, qui conserve le nom du bel Acis, amant de Galatée : leur histoire se place dans cette région, qu'habitaient les Cyclopes. C'est donc là également qu'Ulysse et ses compagnons furent prisonniers de Polyphème et l'on aperçoit, du rivage, les roches, aux formes curieuses, que ce dernier lança contre eux et qui s'appellent encore « les Cyclopes ».

Nous avions bifurqué, pour nous diriger vers l'Etna. Le paysage avait changé : au lieu de vergers, nous traversions maintenant des vignes — cette terre volcanique produit un vin réputé. De grandes coulées de lave, noires ou grises, restes des grandes éruptions, s'apercevaient par-ci par-là, semblables à des carcasses d'animaux préhistoriques. Par leur stérilité, elles font doublement tache, au milieu de cette plaine fertile. Mais on les a utilisées d'une autre manière, en y juchant des maisonnettes. Parfois, une colonne antique, maçonnée dans quelque mur, nous parle du temps d'Acis, mais les gens que nous rencontrons ne nous permettent plus que de songer à saint Alfio. Trécastagni est proche et les pèlerins se hâtent, les uns à pied, les autres sur des voitures peintes que tirent des mules empanachées. Comme les pèlerins de Taormina,

tous ont des rubans rouges à leur chapeau, à leur veston ou à leur corsage, et beaucoup portent des cierges et des fleurs.

A l'entrée du village, où s'arrêta notre autobus, s'alignaient déjà plusieurs de ces voitures peintes, typiquement siciliennes. Elles étaient battant neuf, car un concours devait se faire entre elles et un prix devait être décerné. Même les cercles et les rayons des roues étaient peints! Sur les panneaux, on voyait des batailles féodales, des scènes historiques, des scènes champêtres, des scènes de genre, et, je ne sais pourquoi, des scènes de Shakespeare. Une brève légende indiquait ce dont il s'agissait : si j'ai reconnu Shakespeare, c'est parce que j'ai lu *Amleto*, *Macbeto*.

Trécastagni n'offre d'autre intérêt que saint Alfio. Il n'y a même pas, comme presque partout en Sicile, un vieux castel, une vieille église : le sanctuaire primitif a dû être agrandi, il y a un siècle, en raison de la recrudescence des miracles.

Aux abords de l'église, on vendait des images pieuses. Elles représentaient trois saints et non pas un seul : saint Alfio était associé à ses deux frères, saint Philadelphe et saint Cirino, qui furent soldats romains et martyrs comme lui. Mais des trois saints de Trécastagni, saint Alfio est le seul thaumaturge; cette église lui appartient en propre : sur la façade, brille en lettres électriques : « Vive saint Alfio! »

On m'avait dit qu'il fallait entrer dans le chœur, où s'opèrent les miracles. Je m'avançai aussi loin que je pus, au travers de la foule, mais le seuil du chœur était défendu par une barrière humaine, plus infranchissable qu'une grille. Pis encore, un flot incessant me poussait contre cette barrière et j'étais menacé de périr, à deux pas des miracles, sans les avoir vus. Saint Alfio vint à mon secours : il y avait un retardataire, parmi ceux qui avaient droit aux premières places, et il approchait, par bonheur, dans ma

direction. C'était un muet, qui faisait une percée, servi par sa mimique, et les gens criaient autour de lui : « Place! Place à un muet! » De toutes mes forces, je répétai ce cri, où je voyais mon salut, et j'y puisai la hardiesse nécessaire pour m'ouvrir un passage. Jouant des coudes, foulant les pieds, je me hissai dans le chœur, suivi du muet. Alors, ce fut un autre aria : j'avais à lutter de nouveau, mais afin de ne pas me laisser entraîner trop avant. Je réussis à m'écarter et le muet passa. Le reflux me fit atteindre le meilleur des postes : j'étais sur la plate-forme des stalles, que nul chanoine n'aurait revendiquée ce jour-là. Je repris conscience, après cette terrible lutte.

Certes, le spectacle que j'avais enfin sous les yeux, valait la peine d'être vu. Je ne regrettais plus mes efforts. Cette marée de têtes, qui ondulait — celles des hommes nues, celles des femmes voilées d'un mouchoir — remplissait toute l'église et battait l'autel, qui en émergeait comme un rocher. Je ne m'étonnais pas de la densité particulière du chœur, en notant que, par la sacristie, dont une porte ouvrait sur le dehors, un autre courant cherchait à s'infiltrer. Il restait à l'officiant juste la place d'évoluer; les degrés de l'autel étaient occupés de tous côtés par des enfants, au milieu desquels on distinguait à peine les enfants de chœur. Certains étaient grimpés sur une échelle et leurs visages s'apercevaient entre les cierges. Mais, ce qui n'était pas moins curieux, c'étaient les cierges mêmes des pèlerins, qui passaient de main en main à travers l'église, d'abord pour être allumés à l'autel, ensuite pour revenir à leurs propriétaires. Les gouttes de cire tombaient un peu partout, sans que personne eût l'idée de s'en plaindre; mais parfois leurs brûlures faisaient sursauter un crâne chauve.

Une petite tribune s'ouvrait dans le mur, en face de moi : elle contenait un orgue minuscule, auquel tournaient le dos un prêtre à lorgnon et un jeune homme — la suite révéla que l'un était l'organiste, et l'autre, celui

qui manœuvrait le soufflet. Accoudés nonchalament à la balustrade, ils contemplaient le chœur; l'espace dont ils disposaient au-dessus de la mêlée, offrait un contraste piquant. Ils souriaient de se sentir à l'aise; mais leur bonheur dura peu. Tout à coup, les pèlerins refoulés entre la sacristie et le chœur débouchèrent dans la tribune. Le prêtre et le jeune homme de se précipiter vers la porte, pour en interdire l'entrée : leurs gestes faisaient comprendre qu'il y allait de la solidité de la tribune; mais, s'ils arrivaient à convaincre les plus proches, ils ne pouvaient s'opposer à l'assaut des plus éloignés qui, sans doute, ne voyaient d'autre issue que là-haut. Une poussée violente projeta l'organiste et le souffleur jusqu'à la balustrade. A l'instant, la tribune fut remplie, aussi complètement que le reste de l'église. Le prêtre rajusta son lorgnon, qu'il avait failli perdre, et leva les yeux vers le ciel, comme s'il le priait de ne pas endeuiller cette fête par un désastre. La tribune ne s'écroula pas, mais il avait maintenant une nouvelle crainte : celle d'être écrasé contre la balustrade, plus sérieusement que je n'avais manqué de l'être au seuil du chœur, ou de s'abîmer avec la balustrade dans la nef. Il essayait de se retourner, faisait des signes désespérés, joignait les mains : jamais position plus enviable n'était plus rapidement devenue à la fois incommode et périlleuse. Le spectacle n'était pas seulement philosophique et comique, mais émouvant; ce bon prêtre s'effrayait, il ne s'indignait pas : il avait cédé aux fidèles et non à des effrontés. Tel l'officiant serré par la foule, il sentait et il attestait que l'église appartenait aujourd'hui, non plus aux prêtres, mais au peuple de Dieu.

Tous ceux qui étaient là avaient quelque chose à réclamer à saint Alfio ou le remerciaient d'une grâce. Le nombre des « amateurs » ne devait pas être grand, dans une pareille tuerie. Parmi les infirmes, il n'y avait pas, à vrai dire, de manchots réclamant leurs bras, d'aveugles réclamant la lumière : on m'avait un peu exagéré les facultés de saint

Alfio. Il n'y avait que des muets et, me dit-on, des enfants affligés de hernie. Muets et muettes de tout âge faisaient des gestes d'imploration pathétiques. Certains jetaient des cris inarticulés, d'autres remuaient la bouche en mâchant le vide, d'autres se contentaient de tirer démesurément la langue. Les plus vieux n'étaient pas les moins fervents; ils venaient depuis tant d'années et n'avaient pas perdu confiance ! Les jeunes gens suppliaient avec une sorte de rage : ils savaient que toute leur vie pouvait être changée par un instant. Les enfants, au contraire, semblaient prendre leur mal en patience : ils interrompaient souvent leurs prières et leurs gestes, pour regarder autour d'eux avec un aimable sourire. De temps en temps, l'appel « saint Alfio! » était lancé par un pèlerin et répété par la foule. Cette brusque clameur ajoutait au magnétisme qui se dégageait de ces milliers d'êtres en transes, et faisait passer une espèce de fluide, comme au baquet de Mesmer. L'unique prière de ces milliers de personnes était cet appel, ébauché par les lèvres des muets. Toutes ces volontés tendues vers un seul but, exprimées par un seul mot, paraissaient forcer le miracle. Les yeux, que j'avais cru d'abord fixés vers l'autel, fixaient, en réalité, une porte dorée, qui se voyait plus haut. C'est certainement là derrière, que se tenait saint Alfio.

La messe s'achevait. Est-il besoin de dire que c'était une messe basse? Les poumons de l'officiant n'auraient su dominer le tumulte. Il gagna la sacristie, en livrant le faible espace qu'on lui avait concédé pour la messe. Cependant, le prêtre de la tribune reprit quelque assurance : tribune et balustrade avaient tenu bon. Il se pencha, en vue de se faire écouter : sans doute avait-il quelque indication à donner. Mais sa tentative fut aussi vaine que celle de repousser l'invasion. Il mit ses mains en portevoix et cria si fort qu'il en était cramoisi : peine perdue. Enfin, il substitua, comme les muets, les gestes aux paroles, et ses ordres furent transmis de loin à loin, comme les

cierges : alors, le bruit d'une cloche suspendue à la muraille couvrit tous les autres, et le silence se fit. Le prêtre, maintenant assis à l'orgue, commença de jouer un cantique, dont l'assistance entonna les paroles. L'orgue avait des sons si timides que, sans l'effet produit par la cloche, on ne les aurait pas entendus. D'ailleurs, on ne les entendit pas longtemps : le cantique n'alla pas loin. Il n'y eut bientôt plus que les gens de la tribune à chanter; le brouhaha et les cris de « saint Alfio! » recommencèrent. L'organiste joua et le jeune homme souffla encore un moment, par manière d'acquit. En leur infligeant cette nouvelle défaite, la foule leur montrait qu'elle était là pour prier à sa façon.

Soudain, tout effort de musique et de chant cessa, et une immense acclamation s'éleva dans l'église : la porte dorée s'ouvrait lentement, le saint allait apparaître. Dans une vaste niche illuminée, il était assis entre ses deux frères. Les trois statues, en bois laqué, de facture mignarde, trônaient sous un baldaquin; leur costume était celui que le XVIIIe siècle prêtait aux soldats de Rome et que nous voyons, chez nous, à saint Michel ou à saint Georges. La palme du martyre était posée sur leurs genous, leur regard était fixe, leur aspect infiniment jeune et naïf. De précieux ex-voto — colliers, montres, bagues, bracelets — étaient accrochés à leurs poitrines. « Saint Alfio! saint Alfio! » hurlaient les fidèles, qui ne s'occupaient que de lui. Ils brandissaient les cierges, jetaient en l'air des bouquets, se pâmaient en renversant la tête.

Un cri strident troua comme une fusée : « Miracle! » Aussitôt, la foule entière reprit : « Miracle! Miracle! » Personne n'avait pu encore constater ce qui justifiait ce cri, mais chacun le faisait sien : la foi était commune. Cependant, l'attention de ceux qui entouraient l'autel se portait sur un jeune garçon d'une dizaine d'années, qui semblait très confus. Je l'entendis parler, sans distinguer ses paroles. Si c'était un muet, il y avait miracle, incon-

testablement. Mais non, c'était un hernieux. Ses parents s'affairaient; le père le souleva, pour le présenter à la foule. L'enfant versait des torrents de larmes, en détournant la tête.

Par l'échelle qui était derrière l'autel, on avait fait descendre les trois statues, rivées à la même base. C'était le signal que la procession allait commencer : les assistants se retirèrent. La musique d'une fanfare qui éclatait au dehors les invitait à se presser. Avant de sortir, ils avaient planté les cierges sur les ifs de métal. Les pauvres muets, que saint Alfio n'avait pas visités, partaient la tête basse. L'enfant du miracle, toujours aussi troublé, était emmené en triomphe par sa famille. Dès que place fut faite, un char verni, de forme carrée et aux roues cerclées de cuivre, fut introduit à mains d'hommes dans l'église. On hissa là les statues, qui furent traînées ainsi vers le porche. Un vacarme assourdissant les y accueillit : sonneries de cloches, explosions de bombes, crépitements de feux d'artifice, fracas des tambours et des cuivres, clameurs de tout un peuple. Cela dura un bon quart d'heure; puis le char s'avança à quelques mètres de l'église. Le prêtre qui avait officié et un vieux sacristain y montèrent : le premier portait un surplis et une étole, le second un grand sarrau blanc.

C'est l'enfant du miracle qui devait inaugurer la cérémonie : poussé par ses parents, il monta, lui aussi, sur le char, afin de faire constater sa guérison. Toutefois, il restait honteux et semblait s'y refuser; le prêtre l'encourageait, modestement, mais fermement, en lui montrant les statues; son père finit par le menacer du geste. Alors, en rougissant, il se déboutonna, leva un pan de sa chemise et fit voir, avec une pudeur charmante, l'aine où la hernie avait disparu. Ayant cru distinguer la trace d'une cicatrice, je demandai si l'enfant n'avait pas été opéré. « Oui, me dit-on, mais c'est seulement aujourd'hui qu'il est guéri. » Après la constatation, le père donna au prêtre un billet de banque, que celui-ci montra au peuple, puis à saint

Alfio, avant de le remettre à son aide, qui l'enfourna dans un sac. L'enfant, revenu de ses émotions et ayant baisé le genou du saint, resta sur le char : il était là pour témoigner.

Après lui, ce fut un défilé d'autres enfants, principalement de tout petits, qu'on tendait au prêtre. Il ne s'agissait évidemment plus de miracle, mais d'une espèce de consécration à saint Alfio. Il y avait quelques variantes, par rapport au premier cas. Maintenant, le prêtre recevait d'abord l'offrande — billets ou menus objets plus ou moins précieux — ensuite il recevait l'enfant et lui faisait battre, des deux pieds, le plancher du char, détail que l'on me dit essentiel. A un coup de sonnette, le char se mit en marche, pour s'arrêter un peu plus loin. Le sac se garnissait. Quelques carabiniers faisaient une escorte prudente; mais la véritable escorte était cette foule immense, qui se démenait, criait, saluait, jetait des fleurs.

J'accompagnai la procession pendant plus d'une heure : elle n'avait pas fait cent mètres et il lui en restait trois ou quatre cents pour arriver à une autre église, où les statues devaient passer la nuit. Le lendemain, leur retour n'attire pas moins de monde. Mais il manque désormais à ces fêtes des étrangetés qui s'y voyaient encore, il y a peu d'années, et que la décence et l'hygiène ont fait interdire : les pèlerins en chemise et pieds nus dans le sanctuaire, ceux qui suivaient les statues, du chœur au porche, en léchant les dalles, ceux qui accrochaient aux piliers leurs vieux vêtements pour se délivrer d'une maladie ou remercier d'une guérison, les enfants qui faisaient constater qu'ils n'avaient plus de hernie, en se mettant nus comme la main.

Quand on connaît le peuple sicilien, on ne taxe pas ces excès-là de superstition ou de sottise : ils font partie simplement de son imagination ardente et de sa surabondance de vitalité. Sans doute a-t-on bien fait d'y mettre ordre, mais, tel qu'il existe, le pèlerinage de saint Alfio n'en est pas moins un des curieux spectacles de la Sicile.

Le dirai-je? On y est plus ému que l'on n'a envie de plaisanter. Dans le regard clair des gens, on lit la satisfaction de suivre les traditions des aïeux; dans le regard noble du prêtre, même quand il montre les billets de banque, on lit l'assurance de perpétuer des rites sacrés. Ce défilé de cirque imprime le respect. Comme aux processions de Catane ou de Naples, toutes les religions se retrouvent là. Vingt siècles plus tôt, on devait voir, dans ces parages, un cortège du même genre, conduit par les prêtres de quelque dieu guérisseur, enfant de l'Etna et rival d'Esculape.

ROGER PEYREFITTE.

FILLE D'EMPEREUR

Animo arriva à Paris en février mil neuf cent treize. A peu de temps de là, il fit la connaissance d'Apollinaire. Celui-ci habitait au boulevard Saint-Germain une maisonnette perchée sur le toit d'un immeuble de six étages. Là-haut, un jour, Animo se présenta chargé d'amitié, et la respiration encore étranglée par les quatre-vingt-dix-neuf marches gravies, il récita à l'auteur d'*Acools* quelques passages du poème où la Tour Eiffel est comparée à une bergère de maisons. Ils devinrent amis.

Apollinaire, en ce temps-là, dirigeait les *Soirées de Paris*, la revue tuée en 1914 par la première guerre mondiale et dont le souvenir ne survit plus que dans le cœur de quelques bibliophiles. Pour son travail de directeur, rédacteur et collaborateur, Apollinaire touchait un salaire mensuel de cinquante francs, qui, même sous le régime économique de ces temps lointains, ne constituait pas un revenu de ploutocrate.

— Ce traitement, qui vous le paie? demanda Animo.

— La baronne, répondit Apollinaire. Pour mieux dire, elle me l'envoie, car elle est toujours en voyage.

Il est des réponses qui ferment la porte à toute demande ultérieure. Le ton d'Apollinaire impliquait l'obligation de savoir qui était la « baronne ».

Parmi les compagnies de littérateurs et de peintres qui gravitaient autour de la revue, toujours reparaissait, invisible, mais présente comme les déesses, la mystérieuse bailleuse de fonds, la voyageuse infatigable, cette femme qui n'avait d'autre titre d'identité que le moindre des titres nobiliaires.

Un jour Picasso rencontra Animo et lui demanda s'il avait ouï dire que la baronne allait revenir à Paris.

— Je n'en sais rien, répondit Animo, sans oser ajouter qu'il ne savait pas même qui était la « baronne ».

L'obscurité persista, mais, au travers, Animo commença de penser à la « baronne », d'imaginer sa vie. De jour en jour, cette dame sans figure acquérait de nouveaux droits sur l'âme d'Animo (1).

Ce quiproquo arrivera plus d'une fois. Je le déplore, mais je n'y peux rien. Si le héros, ou pour mieux dire, la victime de cette histoire s'appelle comme la partie incorruptible et immortelle de la vie humaine, c'est que les Napolitains sont épris des idées au point de choisir les plus nobles d'entre elles et de s'en faire des noms tels qu'Animo, Spirito (2), Amore, d'une belle sonorité et tout pénétrés de magie.

Un jour, Animo fut présenté à Gregory. La rédaction de la revue était logée dans un gracieux rez-de-chaussée du boulevard Raspail. Des fenêtres on voyait le lion de Belfort accroupi sur son piédestal de granit, pareil aux chiens de terre cuite qui, jadis, au temps où le Docteur Quintilien faisait ses tournées avec Minuzzolo, Adolfo (3) et ses autres jeunes fils, veillaient du haut de leurs pilastres et gardaient l'entrée des villas.

Hommes et bêtes étaient compagnons au temps jadis et se comprenaient. Puis, peu à peu, l'homme bannit les bêtes de sa vie. Du braiement de l'âne, de ce cri déchirant et mythologique, il ne reste plus en nous qu'un lointain écho, parmi les souvenirs tristes et universels de l'enfance.

Animo se promenait un jour à Rome avec un ami. Celui-ci lui indiqua, dans les Dioscures du Quirinal, le temps où hommes et animaux étaient alliés, puis, dans le Marc-Aurèle du Capitole, le cheval réduit en siège-porteur et moyen de transport. Une autre fois, passant par le quartier de Vaugirard, à Paris, Animo vit au-dessus d'une porte monumentale un cheval de bronze

(1) En italien, âme se dit *anima*, d'où le quiproquo : Anima, Animo.

(2) Esprit.

(3) Personnages de *Minuzzolo*, livre pour l'enfance, de Carlo Lorenzini (Collodi), l'auteur de *Pinocchio*.

et il pensa que c'était l'entrée d'un manège : on lui dit que c'était l'abattoir des chevaux.

A la fin le cheval s'en ira aussi de là-dessus, sa chair noire et douceâtre ne descendra plus dans l'estomac de son ami d'antan. Et, un jour, par-dessus les pierres de la ville, l'homme verra apparaître un cheval énorme, blanc, avec une croix lumineuse sur la tête, et, comme saint Hubert, il fléchira les genoux et adorera.

La rédaction des *Soirées de Paris* miroitait de glaces. La glace exerce une importante fonction dans la vie bourgeoise de la France : elle double l'espace à peu de frais, et si deux miroirs se répondent, elle le prolonge aux limites de l'infini. Les portes même étaient revêtues de glaces, et quand les battants s'ouvraient et se fermaient, une vibration lumineuse animait les salles.

Là, Gregory circulait en maître. Parmi les groupes de littérateurs et de peintres, le fil de ses mouvements traçait comme un « bâti » blanc sur une étoffe noire.

Il y avait un piano demi-queue, des canapés et des fauteuils couleur gorge de tourterelle, certains meubles absurdes, création d'une époque qui, avec une grâce tranquille, savait tenir compte du futile et du superflu. De la même grisaille était aussi le tapis qui couvrait entièrement le parquet et sur lequel, comme les îles d'une mer en photographie, étaient jetés d'autres tapis plus petits aux couleurs éclatantes. Confort, sécurité, silence : les trois premières qualités de la civilisation bourgeoise étaient réunies en ce lieu.

Le mercredi après dîner, Apollinaire recevait les amis de la revue, et ces réunions « noires » étaient éclairées chaque fois par la présence de quelques femmes. Marie Laurencin portait un petit tricorne de postillon, sa voilette à pois noirs accrochée sur le nez, un bouquet de violettes artificielles sur son manchon. Avec elle pénétrait un air d'ancien opéra-comique, dans sa voix on percevait un écho des roulades de la *Dame Blanche*.

Au dehors, par les fenêtres, le brouillard capitonnait mollement les rues et les maisons. Sous sa courtine vaporeuse, la civilisation des peuples du nord, vieille mais pas du tout fatiguée, s'acheminait inconsciemment vers la mort.

Le milieu du salon était occupé par une table polie comme un étang bruni, soutenue par quatre jambes de percheron de voiture à déménagement ornées de fruits sculptés et de petits amours. Ce meuble en exil, destiné à de plantureux festins et réduit à la stérilité de quelques feuilles de papier à en-tête, inspirait des sentiments voisins de la compassion. Il y avait dans cette table la marque d'un destin dévié. Les autres meubles aussi d'ailleurs, le canapé en forme de sultane couchée, les fauteuils dodus et lourds comme de belles quadragénaires, les chambres elles-mêmes étaient inanimées, éteintes, comme le sont les choses dont l'existence est désormais sans but. Phase d'inertie et de torpeur, au-delà de laquelle Animo entrevoyait la phase de la folie : cette table de salle à manger portée au sommet d'une colline déserte, ce piano échoué au bord de la mer, et la voix de ses cordes entrecroisées, cheveux d'une sirène de fer, couverte par l'onduleux fracas des vagues. Les mots d'Apollinaire : « la baronne est toujours en voyage » revinrent au souvenir d'Animo... Et l'aspect inanimé de ces choses, le sort interrompu des meubles, le destin fourvoyé des pièces, Animo les attribua à l'éloignement de la *maîtresse de maison*, Animo se mit à penser plus intensément à la mystérieuse dame.

Sur les feuillets jonchant la table en exil, naissaient sous le crayon des peintres des dessins divagants et géométriques. Une figure humaine ébauchait parfois une timide apparition, incertaine et tremblotante comme une image réfléchie dans l'eau.

Pour les cubistes, la reproduction de la figure humaine était une forme de décadence ; mais quelle nostalgie suscitait cette décadence, quel souvenir d'un paradis perdu?

Un jour, Fernand Léger, avec un crayon lithographique de la grosseur d'un doigt, s'efforçait de dessiner Mme Archipenko, la femme du sculpteur russe qui bâtissait ses statues avec du fer-blanc et du fil de fer. Les autres autour se penchaient pour mieux voir. Picasso dit :

— Elle ressemble à la baronne.

Marie Laurencin regarda à son tour le dessin maladroit, puis, saisissant le bras de Gregory qui juste à ce moment passait à côté d'elle, ajouta :

— C'est vrai, elle ressemble à votre sœur.

Animo regarda Gregory comme s'il le voyait pour la première fois. Il le suivit des yeux de salle en salle, au cours de cette activité injustifiée qui lui faisait accomplir les gestes les plus inutiles, prononcer les mots les plus insignifiants.

Ce soir-là, Animo s'attarda plus que de coutume à la rédaction de la revue. Il s'agrégea tantôt à un groupe, tantôt à l'autre. Il musa jusqu'à ce que tous, un à un, s'en furent allés, et resta seul avec Gregory. Il était embarrassé comme s'il se trouvait seul pour la première fois avec une femme. Et alors...

Animo grimpa quatre à quatre les marches de sa maison. Il était léger. Il volait.

A peine s'était-il mis au lit que, dans la chambre voisine, éclata l'habituelle dispute nocturne.

Animo habitait dans la maison de Mme Canon, une miniature de femme, blonde comme les blés, grêle comme la tige d'une marguerite, qui vivait en ménage avec un Auvergnat gigantesque et hirsute : Aurélien Soupir.

Violette Canon et Aurélien Soupir s'étaient-ils jamais aimés paisiblement? Rien n'autorise à le supposer. Le roman de leur vie était une série ininterrompue de chapitres violents. Et bien que la lumière du soleil, qui met en fuite les cafards dits à cause de cela lucifuges, et courbe l'homme à la tâche éteignît d'ordinaire leur fureur, la nuit invariablement la rallumait.

Pour ne pas se distraire, Animo renonça aux trente pages de *Critique de la raison pure* qu'il s'était imposé de lire chaque soir avant de s'endormir, et, le pouce appuyé sur la poire de la lumière, il recueillit dans le noir les images éparses de cette heureuse journée.

« Lâche », s'écria dame Canon; et la voix de la frêle créature rendue pointue par la fureur, vrilla la cloison, mince et précise. Quelques apostrophes d'Aurélien Soupir bien senties, succédèrent, mais la voix du géant, plus massive, se déforma au passage dans une bouillie sonore.

Restés seuls devant la porte d'entrée, Animo avait craint que Gregory, lui aussi, lui dît adieu et s'immergeât dans cette brume parsemée çà et là de grosses lumières opaques, s'évanouît dans ce paysage de ville vu par un myope qui a retiré ses lunettes pour les essuyer avec son mouchoir.

Quelques secondes passèrent, que l'angoisse agrandit en minutes.

Tout à coup, d'un son étouffé dans cette atmosphère de coton imbibé, la voix de Gregory dit : « Où allez-vous dîner? » Et sans attendre la réponse d'Animo : « On pourrait dîner ensemble. »

Animo sentit la main de Gregory se glisser entre son coude et sa hanche, et, malgré l'isolant constitué par le manteau, ce contact propagea en lui comme une légère secousse électrique.

A la formation de l'amour, c'est la partie féminine de l'homme qui réagit le plus promptement.

« Imbécile » cria la voix de dame Canon, et l'insulte proférée par la logeuse défrisa la pensée d'Animo, décomposa la métamorphose qui avait insensiblement substitué au bras du frère celui de la sœur.

Grâce aux bribes de renseignement qui lui venaient d'Apollinaire ou de Gregory, Animo reconstituait peu à peu la figure de la « baronne », de même que, sur la trace d'un fémur ou d'un os de la mâchoire, le paléontologue reconstitue le type d'une espèce disparue. Quant à solliciter lui-même d'autres renseignements, il ne l'osait, retenu par une réticence dont il sentait la force inhibitrice mais ne s'expliquait pas la raison. Est-il possible de s'éprendre d'une femme qu'on n'a jamais vue? L'exemple de Jofré Rudel n'était pas sans appuyer de son autorité pareille conjecture.

Cette documentation toute morale et de fortune, Animo eut un jour le moyen de la renforcer par des attestations de plus de poids. Il avait rendez-vous à quatre heures avec Gregory, mais quand, à quatre heures moins cinq, il monta chez celui-ci, le domestique l'avertit que Monsieur avait dû s'absenter un instant et le priait de l'attendre.

Gregory habitait le dernier étage d'une espèce de gratte-ciel gonflé de windows et rutilant de faïences de couleurs. Apollinaire assurait que cet édifice avait pris la place de la maison d'Eugène Sue. La convexité de la façade répondait à une raison littéraire de respecter la vieillesse d'un acacia rabougri qui, au témoignage de la concierge, très vieille elle-même, du gratte-ciel, avait été planté par Victor Hugo. Des fenêtres de Gregory

l'on dominait le cimetière du Montparnasse, dans lequel Baudelaire, qui rêvait d'îles enchantées, s'est trouvé un petit coin pour dormir et ne rêver de rien.

Animo tourna par le salon. Il s'assit, se releva, regarda sans intérêt les tableaux du douanier Rousseau accrochés au mur : *le Portrait du peintre avec la Tour Eiffel, les Joueurs de ballon, le Poète et la Muse.* Il revint s'asseoir. L'ennui mettait des fourmis dans ses membres, l'angoisse de se trouver seul dans cette maison. Il tira par hasard un volume d'une étagère : c'était *L'An* 2.000 de Restif de la Bretonne. Depuis des années, Animo allait cherchant ce livre. Le fait de l'avoir trouvé lui causa une heureuse surprise. Mais comment en jouir dans cette condition d'incertitude, de précarité, où il n'était pas libre de lui-même?... De nouveau, il se leva. Le salon était attenant à un autre plus petit, plus recueilli. Animo épia à travers la porte vitrée, avec le sentiment d'espionner. Il l'ouvrit et la referma. Il la rouvrit et, retenant le battant à demi, d'une rapide flexion de son corps autour du montant, il passa dans la pièce voisine. Il se sentit dépaysé. L'angoisse augmenta. Si le domestique... ou pis encore, si Gregory venait à le surprendre?... Mais désormais l'attrait de l'inconnu l'emportait sur la peur. Face à la porte, une épaisse tenture couvrait la muraille. Animo l'ouvrit par le milieu, et une autre porte apparut, vitrée elle aussi. Plus qu'il ne regardait, Animo prêta l'oreille. Peut-être Gregory avait-il menti. Peut-être tenait-il sa sœur cachée? La baronne était peut-être ici, à deux pas, au fond de ces chambres de plus en plus moelleuses, de plus en plus ouatées et féminines. Une présence ineffable animait ce lieu. Peut-être la baronne gisait-elle endormie derrière cette autre tenture, Ariane d'une Naxos domestique. Animo s'avança sur la pointe des pieds.

La chambre suivante était un cabinet de toilette. D'une table bourrée de jupes comme une dame en crinoline, montait une psyché à trois miroirs dans laquelle, à sa grande épouvante, Animo vit trois personnages venir à sa rencontre.

La multiplication d'Animo se produisit également à gauche. Une foule d'autres « lui-même » se répéta sur trois murs, dans une série de miroirs étroits et allongés qui montaient du sol au plafond. Derrière ces surfaces réfléchissantes, Animo

reconnut le réceptacle de ses secrets à elle, et, sûr de découvrir un trésor, il ouvrit toutes grandes les portes de l'armoire.

L'intérieur s'éclaira comme un théâtre. Le capitonnage rose des cloisons rendait plus parfaite la ressemblance avec l'intérieur d'un organe exquisement féminin. Les robes et les atours, histoire mélodieuse d'une vie, pendaient sous une lumière d'enchantement. Les fourrures solennelles où, farouche, survivait encore la bête originelle, n'engageaient pas aux confidences. Dans les robes de tous les jours, dans celles qu'on appelle « tailleur », il y avait l'impersonnalité de l'uniforme. Les robes d'intérieur, et dans un langage plus aulique, les robes de soirée, étaient celles des aveux les plus jaloux. Une surtout, couleur d'ambre, qui, lorsque Animo la détacha de la tringle, se blottit entre ses mains comme une bête frileuse et tissue de fibres les plus délicates. Et ce fut en bête frileuse qu'Animo la traita. Il la caressa, la posa contre sa joue, la réchauffa de son haleine; il n'eut pas le cœur de la restituer à ses sœurs plus fortes, et, quand il passa dans la chambre à coucher, il la tenait encore enfermée dans les valves de ses paumes.

Le froid de la chambre à coucher était d'autant plus grand qu'Animo le confronta à la chaleur, mentalement reconstituée, de cette chambre après une nuit de la « baronne » : après les heures obscures où les vapeurs légères et lumineuses des rêves s'étaient développées, en petites bulles hors de sa bouche rosée et mi-close, pour s'exhaler vers le baldaquin du lit.

Sur ce lit ventru, sous la courte-pointe de satin bleu de ciel, Animo vit le réveil paresseux au soleil de midi, découpé en bandes par les persiennes, les bras qui émergent de la blancheur des draps, semblables à des coraux sur l'écume des vagues; le pied mignon qui descend sur la peau de l'ours polaire, et, d'un orteil pétulant, cherche l'ouverture de la babouche.

Exilé pour toujours de ses glaciers originaires, l'ours gisait à plat ventre comme un gros homme tombé d'un cinquième étage au pied du lit baronal. La tête de la bête émut Animo, seule chose vivante au milieu de tant d'autres suggestives mais inanimées. Cette bête pensait, comprenait. Et tandis que les crocs ricaneurs exprimaient plutôt que de la férocité une philosophique indulgence pour la vanité des passions humaines, les

yeux pensifs et doux, braqués sur notre amoureux victime de son imagination, semblaient songer : « Quel godiche ! »

Sur la table de nuit reposait un livre à reliure rouge, et, comme les livres révèlent l'âme du lecteur, Animo s'en saisit avidement. Le livre s'ouvrit de lui-même à l'endroit où un crayon fiché perpendiculairement à la tranche séparait le bloc des pages en deux parties. C'était un agenda de la maison d'épicerie Félix Potin et, à la page dédiée aux saints Séverin et Hilaire, était indiquée la meilleure recette pour préparer les choux-fleurs au gratin.

Parvenu au bout de son exploration, Animo poussa une petite porte à vasistas et se trouva dans le siège de l'intimité la plus stricte. Son regard s'arrêta sur les lourds peignoirs qui pendaient, sur la pomme d'arrosoir du bidet, sur la houppe énorme posée dans la boîte de poudre de riz et semblable à un poussin hypertrophié.

Une petite armoire blanche était accrochée au mur. Entre divers flacons de pharmacie, un objet étrange attira l'attention d'Animo. Il le prit en main, mais aussitôt le laissa choir.

Au bruit sec, Animo fut pris d'une grande peur. Il traversa les chambres au pas de course, tomba sur Gregory qui venait d'entrer.

— Que tiens-tu dans la main?

— Rien... j'avais tiré mon mouchoir.

Et les doigts tremblants, Animo continua de fourrer dans la poche de son veston la robe couleur d'ambre.

Dans la salle de bain résonnait en écho un petit claquement sec pareil à la danse d'un squelette d'enfant. Resté seul sur le carrelage blanc, avec son armature en or et son palais rose semblable à une lamelle de chair vive, le dentier riait tout doucement.

Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée d'Apollinaire est en édition hors commerce et contient les gravures sur bois de Derain.

Apollinaire n'aimait pas à prêter ses livres, surtout ses ouvrages personnels, à plus forte raison celui dont il ne possédait qu'un seul exemplaire et qui était déjà une rareté bibliographique. Pendant quelques matinées, Animo monta chez Apollinaire lire sur « place » le volume « imprêtable ».

La lecture au domicile de l'auteur offrait cet avantage de permettre un rapide commentaire aux obscurités du texte. Animo s'asseyait dans un coin du cabinet de travail, Apollinaire à sa table. Ils fumaient l'un et l'autre ces pipes en terre appelées Jacob, qui, outre leur destination d'instrument à fumer, sont utilisées comme cible dans les tirs forains.

De temps à autre intervenait la nécessité d'une glose :

— Qu'est-ce que les mouches ganniques?

— Les mouches des neiges.

Animo tirait son calepin, notait le mot et sa signification, trop jeune encore pour savoir que percer un mystère est une indélicatesse envers le mystère même.

Ils descendirent ensemble, Apollinaire pour remettre au *Mercure de France* le manuscrit de sa chronique de la quinzaine, *La vie anecdotique.*

A l'entrée du boulevard Raspail, Apollinaire s'arrêta.

— Sais-tu qui est l'inventeur de la télégraphie sans fil?

Animo, flairant un traquenard, demeura coi.

— Tiens, le voici, ajouta Apollinaire, et il leva sa canne pour indiquer un monument placé au milieu du boulevard.

C'était le monument à Claude Chappe, inventeur du télégraphe optique, dont Alexandre Dumas fait grand éloge dans *Le Comte de Monte-Cristo.*

Avant de se séparer, Apollinaire tira de sa poche une enveloppe violette.

— J'ai eu des nouvelles de la baronne. Elle m'écrit de Vienne qu'elle arrivera dans quelques jours.

— Vienne d'Autriche ou Vienne de France?

Moins qu'éclaircir un doute géographique, Animo voulait cacher son trouble.

— D'Autriche, répliqua Apollinaire. Elle sera allée trouver son père.

— Une ville sympathique. Et le père de la baronne occupe une belle situation?...

— Il est empereur.

Apollinaire avait le sérieux, l'incapacité de plaisanter qu'ont les animaux.

Fille d'empereur?

Quelques instants auparavant, Apollinaire lui avait présenté l'inventeur d'un sémaphore comme l'inventeur de la télégraphie sans fil...

Mais demande-t-on à un cheval, à un veau, s'ils ont plaisanté?

Animo avait entendu dire que tout homme a son idéal de femme; mais depuis le temps qu'il avait un idéal de femme, lui aussi, et même plus qu'un idéal, il savait combien il est difficile de donner corps à un idéal. Au bout d'un instant, il s'ennuya de façonner le vide. Les points de comparaison physique ne lui manquaient pas. Il chercha l'image de la « baronne » dans les traits des Habsbourg qu'il trouvait sur les journaux illustrés. Comme de juste, il commença par le père de la « baronne », l'empereur François-Joseph; mais quand l'image fut en bonne et due forme, sa dame idéale lui apparut fournie d'une paire de côtelettes de majordome et d'une bonne grosse figure somnolente de vieux barbet. Rodolphe IV et les autres ancêtres de la dynastie, il les écarta comme trop lointains, de même qu'il écarta, mais par un geste de conjuration Maximilien le « fusillé » et Rodolphe le « suicidé ». Il s'arrêta, en revanche, sur la figure de l'archiduc Othon, neveu de François-Joseph.

De l'archiduc Othon, que l'on disait très beau, Animo n'avait rien vu que des portraits, mais il connaissait les habitudes singulières de ce dernier. L'archiduc n'endossait pas toujours l'uniforme de colonel des hussards, se contentant parfois de se le faire peindre sur la peau et sortait ainsi peinturluré en promenade sur le Prater. Il entrait dans les restaurants de Vienne, le casque en tête et l'épée au côté, pour tout le reste nu comme un ver. Un soir, armé de la sorte, il tomba dans les couloirs du restaurant Sacher sur l'ambassadrice d'Angleterre qui s'enfuit battant l'air de ses mains et criant au secours. Outre cela, si, durant sa promenade à cheval, l'archiduc Othon rencontrait un convoi funèbre, il faisait poser le cercueil au milieu de la rue et le sautait à cheval. C'est dans le cadre de ce macabre *steeple-chase* qu'Animo essaya de remplacer la figure du cavalier par celle d'une amazone, mais le résultat le laissa mécontent.

Il éprouva plus de satisfaction avec l'archiduc François-Ferdinand, celui-là même qui, un an après, fut tué à Serajevo

et fournit le prétexte souhaité pour la guerre mondiale. Qui sait? Le mariage morganatique avec la comtesse Chotek contribuait peut-être à rendre plus accessible à l'esprit d'Animo l'héritier au trône d'Autriche-Hongrie. Désormais il était sur la bonne piste. Il acheta dans une librairie la *Vie secrète des Habsbourg*, et quand il fut dans sa chambre, chercha le chapitre qui concernait l'archiduc François-Ferdinand, et se mit à le lire.

« A une heure d'auto de Prague, dans une région mollement onduleuse de collines et au milieu d'un vaste parc, s'élève le château de Konopisch, dont la façade a été restaurée avec un goût qu'il serait difficile d'imaginer pire. L'auteur de cette fâcheuse restauration est l'archiduc François-Ferdinand qui acheta ce château en 1877 au prince Lobkovits, bien avant de convoler en justes noces avec la princesse Chotek.

» L'archiduc nourrit pour la chasse une passion frénétique. Il ne l'aime pas tant pour les joies saines qu'elle procure ni pour les occasions qu'elle offre d'être en communion avec la nature, que parce qu'elle lui donne le moyen de satisfaire son insatiable besoin de sang et de carnage.

» Un jour, au retour d'une partie de chasse plus fructueuse que de coutume, un faon épouvanté par les batteurs déboucha tout à coup d'un taillis et s'abattit aux pieds de l'archiduc, comme pour demander protection. A cette vue, l'archiduc dégaina son coutelas et, sauvagement, égorgea le pauvre faon aux yeux de ses invités horrifiés. »

Animo cessa de lire et posa le livre ouvert sur la table. A la page de recto était reproduit le portrait du féroce chasseur, et Animo commença à le fixer intensément. Les moustaches qui traçaient au milieu de la figure deux manches de violon, disparurent peu à peu, et la lèvre demeura nue, cruelle mais d'une grande beauté. Disparut à son tour le second des deux mentons qui descendaient en rampes molles sur les étoiles du col raide, et celui qui des deux restait, s'érigea d'un élan énergique et fier. Les yeux déjà clairs s'éclaircirent encore davantage et resplendirent de lumière. Les durs cheveux en brosse s'allongèrent en une chevelure ruisselante, le dolman de l'*Oberbefehlhaber* se transforma en une cuirasse étincelante; et une guerrière magnifique, une Armide se leva de la page, sortit du livre, armée de l'écu et de la lance, galopa entre les meubles de cette pauvre

chambre louée, passa de la commode à la courte-pointe du lit et de celle-ci au trépied du lavabo, lançant de sa voix d'oiselle combattive le *hojotohô* des Walkyries.

A ce moment on frappa à la porte, et Mme Canon tendit à Animo une carte de visite. Elle était de Gregory et disait : « Ma sœur est revenue. Elle sera très contente de faire ta connaissance. Viens dîner chez nous samedi. Nous serons quelques amis. »

Les « quelques amis » étaient vingt-quatre, entre hommes et femmes. Dans le nombre n'étaient pas compris les Russes expulsés par la police tzariste qui venaient s'empiffrer régulièrement dans la maison de ces compatriotes généreux, et qui, pendant ce temps, étaient attablés dans une chambre contiguë à la cuisine; quand la conversation languissait au salon, de l'autre côté des portes on entendait un brouhaha de voix excitées : c'étaient nos terroristes russes qui discutaient d'âme et de liberté.

Animo connaissait toutes les personnes présentes, sauf un monsieur à barbe de faune et portant une redingote qui lui battait les mollets. Gregory le présenta :

— Le poète Balmont, le d'Annunzio de la Russie.

Quand Gregory disait quelque sottise, Animo rougissait de honte, comme si c'était lui qui faisait piètre figure. La solidarité qui l'unissait à Gregory était plus que de l'affection pour un frère plus jeune : c'était l'amour d'un amour.

Constantin Dmitrievitch pencha la tête sur l'épaule, toucha la main d'Animo de ses doigts mous et moites, pareils à des saucisses trempées dans la glycérine.

— Italiano! s'exclama-t-il. J'admire vos poètes. *Sempre caro mi fu quest'ermo colle...*

Les femmes du poète arrivèrent dix minutes plus tard, pour ne pas déroger à l'ordre de préséance. Elles étaient trois. L'une portait les *Œuvres complètes* enveloppées dans un fourreau de damas, l'autre tenait dans un étui de cuir rigide le verre du poète, la troisième, si l'on peut dire, ne portait d'autre fardeau que celui de son âme.

Au culte de la Muse, Constantin Dmitrievitch joignait celui de Bacchus. Il ne buvait pas : il s'offrait des libations. Il fixait sévèrement le verre rempli au bout de son bras tendu, et un

dialogue muet s'amorçait entre lui et le vin. Puis il levait les yeux au ciel et, religieusement, laissait le jus de la treille l'ondoyer de sa rosée. Il ne voulait pas sentir à sa main le poids du verre mais seulement celui du vin, et à cette fin les Manufactures impériales d'Okhta avaient soufflé, tout exprès pour lui, un verre qui n'avait d'autre poids que celui de sa lumière en cerceau et du son extrêmement pur et long par lequel il répondait sous l'ongle recourbé et noir de son possesseur, quand celui-ci, pour entendre la voix chère, lui donnait une chiquenaude. Les rapports entre Balmont et « son » verre étaient comme les rapports entre chien et chasseur.

L'ordre de préséance était rigoureusement observé, même dans la rue. Pour les âmes pures, la jalousie ne compte pas. Iliena Abràmovna, Doussia Kirilovna et Raja Alexandrovna étaient sœurs dans le culte de la même idole, et quand le poète faisait sa promenade l'après-midi au jardin du Luxembourg, nu-tête et les mains jointes sur les fesses, comme un Napoléon en civil, elles, très fidèles, hiératiques et ossues, le suivaient à trois pas de distance.

Le surnom de « d'Annunzio de la Russie », Balmont se l'était acquis par la qualité de sa poésie, plus riche de sonorité que de sens. Il continua à réciter l'*Infini* de Leopardi, accompagnant chaque endécasyllabe d'un pas en avant, si bien que lorsqu'il arriva à *e il naufragar m'e dolce in questo mare*, il avait relégué Animo dans un coin du salon.

— Et maintenant, dit-il, élargissant la bouche dans un sourire satanique, je vous réciterai *Kamychy*.

— Vous dites?

— Kamychy, *les Roseaux*, une de mes poésies les plus belles.

— L'avez-vous traduite vous-même? demanda Animo.

— Non, répondit le poète, je vous la réciterai dans l'original. La poésie est intraduisible.

— Mais je ne comprends pas le russe, objecta Animo d'une voix timide.

— Cela ne fait rien. La poésie est musique. Vous en apprécierez le son, l'harmonie.

Et il commença :

Polnotchnoï poroiou v bolotnoï gloustchi
Tchout slyschno, bezschoumno schourchiat Kamychy.

— Les Roseaux! s'exclama Animo, qui avait reconnu le mot du titre.

Balmont fit signe de se taire et poursuivit :

— *O tchom oni schepschiout? O tchom govoriot?*

Derrière ce fouillis de chuintantes, Animo entendit la voix de Gregory qui disait :

— Ma sœur est insupportable. Je vais voir ce qu'elle combine.

Et par-dessus le poète nain cambrant le buste, il vit le jeune maître de maison se diriger vers la porte de la salle à manger.

Il faut croire que cette porte commandait l'interrupteur de la lumière : toutes les lampes s'éteignirent soudain.

— Qu'y a-t-il? demanda la voix du poète.

— Les plombs auront sauté, répondit une autre voix.

— Peu importe, répliqua Balmont, la poésie n'a pas besoin de lumière.

Et il reprit :

Zatchiem ogonkimiejdou nimi goriat...

Une vague lueur apparut au fond du corridor, avança derrière la porte vitrée. Une femme vêtue en religieuse, le visage couvert d'un voile et portant une lumière à la main, entra lentement dans la salle, s'arrêta devant la table scintillante de cristaux et d'argenterie.

Plutôt que d'angoisse, l'ombre était pleine du doute si cette scène était à prendre au tragique ou à la blague.

— Hélène! cria la voix de Gregory, ne recommence pas tes frasques!

La religieuse leva la lumière, saisit un pan de la nappe.

— Finis donc! s'écria plus fort Gregory; et à la pâle lueur de la bougie, on vit le jeune homme courir vers sa sœur. Mais avant qu'il l'eût rejointe, un torrent scintillant passa rapidement entre lui et elle, et dans le fracas des couverts qui s'entrechoquaient, des cristaux et des porcelaines qui volaient en éclats, on entendit un rire aigre s'éloigner au fond du corridor et choir, enfin étouffé sous le bruit sourd d'une porte qu'on referme.

Une fois encore, Animo se retrouva seul dans sa chambre, chez dame Canon. Son esprit tournait à vide comme un cafard

tombé dans un pot émaillé dont il essaie en vain de remonter les bords. Quel fait plus précis avait apporté dans sa vie cette première apparition de la « baronne »? Une amertume inquiète, une angoisse en tire-bouchon, la fuite des espérances qui auparavant le réconfortaient et qui, à la visite de cette fausse religieuse, à l'éclat de ce rire strident, s'étaient dispersées comme des colombes au coup de canon de midi. Peut-être aurait-il mieux valu ne l'avoir jamais vue... Vue? Quelle ironie!

Gregory avait tenté de remédier à ce qu'il appelait un des scandales habituels « de sa sœur ». Il s'était donné bien du mal, avait circulé de son pas de canard entre les hôtes consternés, comme le capitaine entre les passagers dans l'imminence du naufrage. Sur les trois femmes du poète, murées dans leur douleur, le scandale était passé sans laisser de traces.

Les domestiques avaient ramassé les assiettes et les verres, ils avaient reconstitué la table et, finalement, au milieu d'un entrain un peu forcé, les *vareniki*, chefs-d'œuvre du folklore culinaire de la Russie, étaient arrivés sur la table dans un nuage de vapeur.

Les *vareniki* sont des petits pâtés arrondis à l'instar de l'oreille humaine et assaisonnés de crème fraîche. Tandis qu'il se délectait de ces auricules alimentaires et remplissait les silences de la salle à manger du vaste sifflement de ses opérations de pourléchage et s'emplâtrait la barbe du lait de la sauce, Constantin Dmitrievitch, grand admirateur des poètes italiens, parla avec les références appropriées de la religieuse de Monza.

Durant toute la soirée, Animo espéra que la « baronne » reviendrait, et non plus « travestie » mais naturelle et calme. Il imaginait les paroles qu'elle lui adresserait, celles que lui-même lui dirait. Il ne détachait pas son regard de la lourde tenture qui masquait l'entrée de « son » appartement. Plus d'une fois il lui sembla que cette tenture avait remué.

Les invités partirent vers minuit : le poète suivi de ses femmes, comme l'officiant de ses clercs. Animo resta seul en tête-à-tête avec Gregory qui bâillait sur un fauteuil et se caressait la cheville. Si du moins il avait parlé! Mais cet incident absurde et pénible était pour Gregory comme non advenu.

Animo réussit enfin à s'en aller. Dans la rue, il se tourna pour regarder les fenêtres. Elles étaient éteintes...

Ce qui l'angoissait par-dessus tout, c'était le caractère carnavalesque de cette apparition, sa triste folie. Quelles raisons pouvaient justifier un fait si péniblement démentiel?

Animo se coucha sur le lit. *La Vie secrète des Habsbourg* était posée sur la commode. Il prit le livre et commença à le feuilleter, comme s'il cherchait dans le vocabulaire un mot dont on ignore la signification.

« ...La mort de Rodolphe détermine une fracture dans la vie de l'impératrice. Elisabeth se sent toute changée, en proie à des remords et des pensées qui l'obsèdent, torturée par une idée fixe, hantée par le mot « folie ». C'est elle la responsable de l'épouvantable mort de son fils. Dans le sang contaminé des Wittelsbach, elle lui a transmis les germes d'une irrémédiable démence.

» Dominée par ces pensées et par un accès de mysticisme, elle finit par croire que la volonté du grand Jéhovah lui permettra de communiquer avec l'âme du disparu. Cette pensée ne la quitte plus. Elle essaiera d'entrer en relation avec Rodolphe, passé au royaume des ombres. Elle met en œuvre son dessein en grand secret.

» Le soir du 9 février, quatre jours après les funérailles, sous prétexte d'un grand besoin de repos, l'impératrice congédie avant l'heure habituelle les dames de sa suite, se renferme dans sa chambre. Aussitôt seule, elle se rhabille et, couverte d'un voile noir, sort par une porte dérobée, monte dans une voiture publique et se fait conduire à l'église des Capucins.

» La crypte est au bout d'une longue galerie. Quelques marches descendent à l'hypogée qui, depuis plusieurs siècles, est l'ossuaire des Habsbourg. On ne saurait imaginer lieu plus triste, plus laid que ce « pourrissoir », ce « putridero » comme disent les Espagnols dans leur langage énergique et pittoresque. L'ossuaire est dépouvu de noblesse, de grandeur. Trop de tombeaux dans cet espace restreint. Les monuments funèbres se serrent contre les autres comme sous l'effet du froid. A ces puissants de la terre, à ces princes, à ces souverains, l'espace est mesuré avec une avarice sordide.

» Ce cimetière souterrain a toujours inspiré à Elisabeth une

invincible répugnance. Pourtant, cette fois elle vient seule, dans le profond silence de la nuit, appelée par l'âme en peine de son fils, lancinée par le désir de voir encore une fois son visage, d'entendre sa voix.

» Elle soulève son voile, se fait reconnaître par le père gardien, demande que la grille lui soit ouverte. Le capucin s'empresse d'obéir. Grande et noire comme un cheval funèbre debout sur ses jambes postérieures, l'impératrice avance parmi les tombeaux faiblement éclairés par les flambeaux fixés dans les torchères.

» A peine la lourde porte s'est-elle refermée derrière, Elisabeth se jette sur le cercueil de son fils et appelle : « Rodolphe! Rodolphe! »

» Rien... L'écho seul de sa voix.

» Agrippée à son fol espoir, elle s'attarde dans l'hypogée, attend encore...

» Le grand Jéhovah n'a pas consenti à ce que je revoie mon fils », murmure Elisabeth. Et depuis ce jour alternent dans sa vie des sommets d'exaltation et des vallées de mélancolie. Elle touche aux confins de la folie.

» Quant au mystère de Mayerling... »

— Cochon! Charogne! Je te défends de me battre ou j'appelle la police.

La voix de dame Canon pénètre comme une scie dans la vie des Habsbourg. Aux invectives de sa femme font suite quelques paroles incompréhensibles du géant. Puis les deux voix s'enveloppent, composent une boule sonore sur laquelle tombent mollement d'autres bruits sourds dans lesquels Animo reconnaît le contact d'un poing avec la partie charnue d'un corps humain, mélangés à d'autres « tchiac » où fait écho le son bien connu de la giroflée à cinq feuilles.

— Ne me bats pas! Il m'assomme! Assassin!

Animo s'était habitué aux disputes de ses logeurs, il parvenait même à s'endormir sur ce fond d'insultes et de cris bestiaux, comme le bûcheron s'endort au bruit d'une cascade; mais ces disputes n'avaient encore jamais atteint pareille violence. A nouveau, sur les opaques vociférations du géant, s'éleva la voix de la martyrisée :

— Au secours! Il me tue!

Le déclic du donquichottisme joua. Animo se sentit Persée, se sentit Roland. Il sauta à bas du lit en caleçon et lunettes, et, serrant dans sa main droite la *Vie secrète des Habsbourg* comme une arme, il sortit dans le corridor et ouvrit toute grande la porte de la chambre contiguë.

La garniture du lavabo gisait en miettes sur le plancher, un fauteuil couché sur le dos montrait ses tirants lacérés et ses ressorts rouillés.

— Laissez cette femme! cria Animo de toute l'haleine que lui permettaient ses poumons, et le retentissement de sa voix fut tel que lui-même en prit peur.

Mais, dans sa flamme chevaleresque, Animo avait mal jugé de la situation. La victime n'était pas dame Canon, mais le géant auvergnat. Celui-ci était écrabouillé entre le mur et la table, les yeux hors des orbites, les mains agitées et impuissantes. En face de lui, debout et lui poussant la table contre la bedaine, la frêle créature lui éventait le visage de soufflets.

A l'intimidation d'Animo, dame Canon se tourna :

— Que venez-vous faire ici? Occupez-vous de ce qui vous regarde, vilain merle!

Animo jugea indigne de se montrer offensé par les propos de cette femme outrée en colère, il pensa d'autre part que nulle règle de chevalerie ne lui imposait de secourir ce morceau d'homme, fût-ce dans les conditions piteuses où il le voyait réduit. Il rentra dans sa chambre avec toute la lenteur qu'il réussit à imposer à ses jambes, tout en songeant que son habitation dans le logis de dame Canon ne se prolongerait pas au-delà de l'après-midi du lendemain.

Ayant regagné son lit, il entendit dame Canon qui disait :

— Ton complice ne croira tout de même pas me faire peur? Pour un rien je lui flanquerais une raclée comme à toi!

Sur cette parole de femme Animo s'endormit, et ce fut encore une voix de femme qui le réveilla, mais non point celle de la dame Canon.

Animo s'était levé de bonne heure; il était sorti de la maison avec des mouvements rapides et prudents, attentif à ne pas rencontrer dame Canon. Pour téléphoner à Gregory, il était entré au café de la Rotonde, abandonné à cette heure matinale aux soins de créatures amphibies, diurnes à la fois et nocturnes,

gantées de caoutchouc et armées d'énormes balais, qui, avec de l'eau et des substances corrosives, nettoyaient le pavement, les guéridons, les miroirs de la crasse laissée par les asiatiques et les nègres, par les métis et par les quarterons, habituels clients de cet établissement.

A l'autre bout du fil, la voix de Gregory résonna, empâtée de sommeil. A la demande de nouvelles sur la santé de la « baronne», l'interrogé répondit qu'Hélène « se sentait très bien », et l'étonnement qui colorait cette réponse voulait signifier que se travestir en religieuse et dévaster une table sont des actes on ne peut plus normaux.

Après cet exorde, Animo raconta à Gregory l'incident de la nuit, manifesta sa répugnance à retourner dans la maison de dame Canon, à quoi Gregory répondit :

— Prends tes frusques et viens chez nous.

— Comment dis-tu?

— Prends tes frusques et viens chez nous, répéta Gregory.

Et sur la nature du bruit qui mit fin à ces paroles, aucun doute n'était permis : Gregory bâillait.

Animo ne fit qu'un bond vers la sortie, après une embardée sur le pavé glissant, fit une chute sur son derrière, heurta une pile de chaises posées les unes sur les autres, et celles-ci croulèrent dessus et l'ensevelirent.

Les mains caoutchoutées des ménagères amphibies le tirèrent de dessous cet amoncellement de rotin.

Animo plaça en dernier lieu dans sa valise les trois bouquins qui constituaient sa bibliothèque portative. C'étaient la *Morale de Nicomaque* d'Aristote, la *Critique de la Raison pure* dont nous avons déjà parlé, et le premier volume de l'*Encyclopédie économique* appropriée à l'intelligence et aux besoins de toute catégorie de personnes par les soins de Francesco Predari. Il ne comprenait pas dans sa bibliothèque la *Vie secrète des Habsbourg*, la considérant comme un outil de son métier, un objet de première nécessité. Il porta sa valise au café de la Rotonde et pria qu'on la lui gardât à la caisse, craignant que l'arrivée avant midi chez Gregory pût être interprétée comme une ruse pour se faire inviter à déjeuner.

Avant de presser le bouton de la sonnette, il s'assura à sa montre qu'il était trois heures. Gregory était sorti, mais il

avait laissé les dispositions nécessaires. Le domestique dit que « la chambre de Monsieur était prête ».

Animo arriva au fond de l'antichambre, et là, comme s'il se ravisait :

— Et la baronne?

— Mme la baronne, répondit le domestique, est partie pour Biarritz.

Une fois encore Animo fut réveillé en sursaut par les voix de la dispute. « La maison de la dispute », pensa-t-il, avec cette extraordinaire lucidité de la demi-veille, qui participe encore de la logique des rêves. Il tira l'oreiller sur son visage, se blottit dans le sommeil comme le chien dans sa niche; mais en vain : la volupté fuyait. Il se promit bien de ne pas rester une heure de plus dans cette maison. Mais quand il ouvrit les yeux, il ne reconnut pas sa chambre. A la place de la Joconde, il y avait un tableau cubiste.

La dispute augmentait de violence. Quelles voix étranges! Animo ne retrouvait plus le « brute », le « charogne » et autres épithètes familières.

Brusquement la lumière se fit en lui : depuis trois jours il habitait chez Gregory.

Quelle autre voix alors?

Animo descendit tout doucement de son lit, traversa la chambre pieds nus, ouvrit la porte comme un cambrioleur.

Veinée de cris perçants, la voix reprenait tantôt avec douceur, tantôt avec autorité : « Gricha... Gricha?... »

Outre les salons et la salle à manger, il y avait dans la maison de Gregory un vaste atelier de peintre servant de « home », dans lequel une grande table ronde avait été disposée d'un côté pour le petit déjeuner du matin.

La chambre d'Animo était sur la galerie qui surmontait l'atelier; on y accédait par un escalier qui se voulait rustique, à l'instar de ceux des chalets suisses.

Avec précaution, Animo s'avança vers la balustrade, regarda en bas. On voyait une moitié de la table, couverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges, garnie de tasses et de coquilles d'argent, avec les jambes d'une personne assise, cachée par le restant de la galerie. Animo se rejeta en arrière, comme ébloui. Les jambes étaient vêtues de pantalons à ramages, les pieds

chaussés de babouches écarlates; celui qui était à cheval sur l'autre oscillait avec un mouvement de pendule, rapide et nerveux. Sur le damier de la nappe, une main, lumière intermittente, apparaissait par instants et disparaissait.

La voix de Gregory s'éleva brusquement par degrés, et quand elle atteignit le point culminant il répéta plusieurs fois une espèce de commandement militaire :

— *Neividischieio! neividischieio! neividischieio!*

Sa voix « à elle » rejoignit celle de Gregory, la surpassa. Dans le même temps, la jambe à cheval eut un déclic, comme si le petit marteau d'un psychiatre l'eût frappée à la jointure de la rotule pour mesurer le réflexe, la babouche vola au loin, tomba au milieu de l'atelier, telle une alouette qui a du plomb dans l'aile. Nu et très blanc, le pied vibrait en l'air comme une lame dégainée avec violence.

— *Neividischieio!* répéta Gregory.

La main réapparut sur la table, un objet prit son vol — tasse? théière? — s'écrasa sur le mur, dans une pluie de débris.

La dispute s'arrêta net, comme incapable de fureurs plus grandes. Un bruit pressé de pas se termina dans le heurt sourd d'une porte qui claque.

Animo s'attarda derrière la balustrade. En lui, deux sentiments se confondaient : le charme que lui inspirait la « baronne », le dégoût que lui inspirait dame Canon.

Et peut-être était-ce un seul sentiment.

Lorsqu'ils se rencontrèrent, Gregory était rose et souriant comme un poupard.

— C'est notre dispute qui t'a réveillé?

— Non...

— Mais rassure-toi. Elle a ramassé ses hardes et s'en est allée.

— Ta sœur? balbutia Animo.

— Ma sœur... Tu parles!

La figure de Gregory était devenue noire.

— Je n'ai pas de sœurs, moi!

A la description de la scène, Apollinaire était secoué par le fou rire comme le couvercle d'une marmite en ébullition.

— Mais pourquoi se faire passer pour frère et sœur?

— Ils prennent leurs conventions à la lettre... Quand Hélène et Gregory se sont échappés de Russie...

— De la Russie? Elle n'est donc pas fille de François-Joseph?

— Si, et d'une baronne polonaise. Elle est née à Venise. Elle a passé son enfance en Italie. Elle a épousé un général russe, le baron Kraus. A Pétersbourg, elle fit la connaissance de Gregory qui était à l'école des cadets. Gregory déserta et ils fuirent ensemble à Paris. Ils vécurent comme amants, jusqu'à ce qu'ils s'aperçurent que chacun voulait « vivre sa vie ». Ils continuèrent à être ensemble « comme frère et sœur ». Mais de temps en temps, Gregory a de violents réveils de jalousie.

— Et de qui est-il jaloux... actuellement?

— De qui? Je l'ignore. De toi, peut-être.

— De moi?

— Hélène sait que tu couches dans la chambre au-dessus de l'atelier, elle aura voulu monter te voir. La baronne est romantique comme la lune.

Animo fit le tour de Paris comme un toqué en fête. Il s'acheta une chemise de sport, des gants de peau, une petite canne de jonc. Il loua une chambre dans un hôtel du quartier de l'Observatoire, à l'enseigne du *Vieux-Pompier*. Pouvait-il habiter encore sous le toit de Gregory? Par un excès de scrupule, il remit un billet au concierge las et boiteux pour qu'il allât retirer ses affaires de la maison de sieur Gregory Naùmov, boulevard Raspail.

— Quel numéro? demanda le vieux.

— Je ne me rappelle plus le numéro. C'est la maison à gauche, après le boulevard Montparnasse, celle qui a par devant un acacia planté par Victor Hugo.

— Planté par qui?

— Par Victor Hugo.

Le vieux hocha la tête avec douceur.

— Je ne sais pas qui est Victor Hugo, mais cet acacia, c'est moi qui l'ai planté.

Apollinaire variait les occupations. Il corrigeait ses épreuves durant les repas. Quant à ceux-ci, il les prenait au restaurant de la veuve Baty, à moins qu'il ne fût invité chez des amis, ce qui advenait fréquemment, car ce poète gastronome s'était

créé un dense réseau de tables hospitalières. Le restaurant de la veuve Baty était situé au carrefour des boulevards Raspail et Montparnasse, et, outre les chauffeurs de la station voisine de taxis, il était fréquenté par plusieurs poètes balkaniques.

Du mur de la salle émergeait le culot d'un gros projectile entré dans le mur durant le bombardement de 1871 et gardé par la veuve comme une relique précieuse.

Apollinaire, le déjeuner fini, alla reporter les épreuves à l'imprimerie et Animo lui courut après.

L'imprimerie était rue Saint-Jacques, dans la cour d'une maison pauvre et vieille, dans un local construit avec des poutres de fer et couvert de vitres teintées en bleu.

Elle était tenue par des réfugiés russes et ses prix défiaient toute concurrence.

A leur entrée, Apollinaire et Animo furent assaillis par un tiqueti d'innombrables insectes métalliques qui broutaient sous la lumière des ampoules encapuchonnées de papier.

L'idéal de ces typos se manifestait sur leurs visages hirsutes, dans leurs yeux qui roulaient hagards.

Apollinaire devait donner quelques indications au prote, mais celui-ci parlait avec un homme chauve à barbiche en cul d'artichaut, à qui les yeux obliques et les pommettes saillantes donnaient un aspect mongol.

— Bonsoir, monsieur Apollinaire, je suis à vous dans un instant, dit le prote. Mais comme le discours tirait en longueur, le prote estima de son devoir de faire la présentation. Le poète et l'homme mongol se donnèrent une rapide poignée de mains.

— Qui est ce monsieur? demanda Apollinaire quand celui-ci s'en fut allé. Je n'ai pas bien entendu le nom.

— C'est M. Oulianov, répondit le prote. Mais ici tout le monde l'appelle Lénine.

Gregory avait loué une loge au cinéma Lutetia. On projetait un film de la série des *Fantômas*. Auprès des intellectuels de Paris, *Fantômas* a remplacé pendant quelque temps l'*Iliade*, la *Divine Comédie* et les autres monuments de la poésie universelle. Le gigantesque Derain occupait à peu près en entier le parapet de la loge. Max Jacob s'était niché sur lui, à la façon du petit oiseau qui élit domicile sur la croupe du rhinocéros.

La porte de la loge s'ouvrit, un profil apparut dans la lumière du couloir, de femme démesurément agrandie par la pelisse et par un bonnet de cosaque. Tous se levèrent. Une houle de parfums entra dans la loge, mélangée à une odeur de froid et de brouillard.

— Que donne-t-on?

C'était la voix un peu masculine et un peu criarde qui, ce matin-là, et parfois avec tant de douceur, avait répété : « Gricha... Gricha... »

Quelqu'un répondit : *L'armoire qui tue.*

— Quelle bêtise, chers! Comment peut-on voir ces bêtises?

Animo qui s'était retiré dans le fond de la loge, tout à coup se trouva devant la « baronne ». Il n'apercevait rien d'elle, sinon ses yeux qui brillaient faiblement.

— C'est vous, Animo? lui demanda-t-elle en italien; et dans la ronde vocalité de cette langue, sa voix se faisait encore plus sombre. Quel drôle de nom! Gregory m'a tant parlé de vous. Venez demain dîner à la maison. Nous serons en petit comité.

Animo sentit la chaleur de cette main, il en huma le parfum tout en la baisant, et le lendemain devant la cuvette émaillée, devant l'eau et le savon, il hésitait encore....

Le concierge lui remit une carte : « Le dîner n'aura pas lieu. Bob est trop malade. Hélène. »

Le renvoi *sine die* de l'invitation ne le surprit pas : il s'y attendait. Mais qui était Bob? Il pensa à un surnom de Gregory et courut téléphoner. On lui répondit que M. Gregory était allé ramer sur le lac du Bois de Boulogne.

Animo rencontra Gregory quelques jours plus tard. Bob était un bouledogue de race très pure auquel « sa sœur » était très affectionnée, un chien perpétuellement enrobé d'un nuage puant, car l'excessive camusité de son mufle le contraignait à expulser par voie rectale même les gaz qui auraient dû trouver leur issue naturelle à travers les narines.

— Mais il est malade?

— Il a une bronchite. Le vétérinaire a conseillé le climat de la Côte d'azur. Ma sœur l'a emmené hier à Cannes.

Vint l'août 1914.

Un jour, dans la rue, Gregory s'agrégea à une troupe de jeunes gens olivâtres et poilus qui marchaient au pas et chantaient

des chansons patriotiques. C'étaient les volontaires grecs de Paris qui allaient s'enrôler. Sur l'escalier du Grand Palais des Expositions, le consul de Grèce les harangua en faisant flotter le drapeau national. « Que manque-t-il, s'exclama le consul dans sa péroraison, pour qu'au bleu et au blanc de ce drapeau s'ajoute aussi le rouge du drapeau de la nation amie? »

« Notre sang! » s'écrièrent les volontaires d'une seule voix.

Gregory s'éloigna en silence, et une semaine plus tard il s'engagea comme infirmier dans un hôpital russe de Neuilly. On le voyait errer, vêtu d'un uniforme spectaculaire.

Puis ce fut mai 1915.

On était sans nouvelles de la « baronne ». La veille de son départ pour l'Italie, Animo monta dire bonjour à Gregory. Ce dernier était sorti « pour raisons de service ».

— Madame est chez elle, ajouta le domestique.

Animo s'entendit appeler de l'intérieur :

— Mon cher! Venez! Mais savez-vous bien que je ne vous ai encore jamais vu?

Sur la trace de cette voix aimée, Animo refit l'itinéraire parcouru le jour « du dentier ». Il traversa le boudoir, le cabinet de toilette; mais sur le seuil de la chambre à coucher la voix l'arrêta :

— Pas un pas de plus.

Et la perfide ajouta :

— Je suis nue.

Une tenture cachait le lit.

— Avancez un peu... là... devant le miroir... tournez-vous...

— *Basta!*

Et après un silence :

— Que vous êtes laid!

Le lendemain, tandis qu'Animo poussait sa valise dans le taxi qui devait le mener à la gare, survint le domestique de Gregory porteur d'une carte de visite et d'un petit paquet.

Sur la carte était écrit : « Souvenir d'Hélène. »

Animo ouvrit le paquet. Il trouva une paire de chaussettes.

Durant les années de guerre, un sort fidèle apporta de temps à autre à Animo des nouvelles de l'aimée « sans visage ».

Un matin de l'automne 1916, Animo lut dans le journal que François-Joseph était mort. Sa pensée courut à la « baronne ».

Son père... Comment se comporter en ces cas? Écrit-on? N'écrit-on point? Animo n'écrivit pas.

Un jour de 1917, sur la colline de Zeitenlik, au-dessus de Salonique, Animo tomba sur Jean Mollet, secrétaire d'Apollinaire, qui revenait de congé. Il sut par lui que la « baronne » était infirmière à Nice.

A la fin d'octobre 1918, Animo quittait la Macédoine, et le 4 novembre arrivait à Ferrare, dépôt de son régiment. De la fenêtre d'un entresol de la place aux Herbes, un jeune homme à lunettes et incapable de prononcer le z lisait le communiqué de la victoire à une foule en délire.

Quelques jours après, la guerre était finie. Dans le fond des dernières nouvelles, Animo lut qu'Apollinaire était mort.

Animo retourna à Paris en 1924. Il monta le gratte-ciel du boulevard Raspail. Une femme ceinte d'un tablier bleu vint lui ouvrir.

— Monsieur n'est pas chez lui.

— Et Madame?

— Madame ne peut recevoir.

Mais quand de « là-bas » on sut qui était le visiteur, Animo fut introduit dans l'atelier.

La table y était encore, mais les autres meubles, les gros fauteuils de cuir, les tapis moelleux et épais comme des prés alpestres n'y étaient plus, et sur les murs, les tableaux du « douanier » avaient laissé des rectangles vides, dans lesquels la tapisserie gardait encore sa couleur originale.

— Madame est sur le canapé, derrière ce paravent, dit la domestique.

Cette fois non plus, Animo ne la verrait-il pas?

— Non, mon ami, dit la voix chérie mais combien faible et lasse! Aujourd'hui je ne me sens pas bien, je suis laide.

— Et Gregory?

— Pauvre Gregory! Si bon! Si courageux! Si « innocent! »

Gregory était en voyage « pour affaires ». Quelles affaires pouvait bien avoir Gregory, lui qui n'avait jamais travaillé de sa vie?

Quand Animo se trouva seul sur le palier, il lui sembla entendre de l'autre côté de la porte un gémissement.

Animo retourna une dernière fois à Paris en 1937. Il n'y

trouva point de changements. Paris désormais ne change plus. Il a acquis un aspect immobile, définitif. Même la maison du boulevard Raspail, l'acacia planté par Victor Hugo étaient tels qu'Animo les avait laissés treize années auparavant : un peu plus noire la maison, un peu plus dénudé l'acacia.

Animo, devant cette porte qu'il connaissait si bien, banda ses muscles comme l'athlète avant la lutte.

Apparut un valet de chambre majestueux.

— La baronne était-elle chez elle?

— La baronne?

— La baronne Kraus.

— Monsieur fait erreur : ici habite Mme Constant...

ALBERTO SAVINIO (1).

(Traduit de l'italien par Jean Chuzeville).

(1) Le pianiste Savinio, le frère de Chirico, le peintre de la mauvaise conscience qui voulait intenter un procès au *White Horse* et au *Black and White* parce qu'il venait de découvrir à New-York que les célèbres marques de whisky exposaient dans tous les bars des statuettes de chevaux et de chiens blancs et noirs et qu'il était persuadé que cette publicité plastique était l'œuvre de Salvator Dali, dont il était mortellement jaloux, l'accusant de concurrence déloyale et les marques universellement connues du whisky de plagiat. Ceci en 1936! En 1914, Savinio se troussait les manches et s'ensanglantait les doigts sur les touches du grand Érard de la baronne, l'amie d'Apollinaire, celle qui avait accroché dans son studio *La Noce* du Douanier Rousseau, l'égérie des *Soirées de Paris*. J'ai la mémoire du ventre. La noble Polonaise m'a fait manger pour mon réveillon 1918 des oignons farcis, des gros, d'Espagne. Il n'y avait pas deux mois que ce pauvre Guillaume était enterré. Elle voulait refaire les *Soirées de Paris*. Elle signait Roch Grey...

Blaise Cendrars, *Bourlinguer* (p. 270).

CHRONIQUES

LECTURES

JOURNÉE DE LECTURE

A Mme Georges Bernanos, respectueusement.

On avait fondé sur lui de grands espoirs. On accueillait ce revenant avec des mines contrites. Tout, lui disaient-ils, même les injures : nous y sommes habitués. Et ils lui tendaient déjà le fauteuil de Renan. Mais *Les Enfants humiliés,* après les articles de *La Bataille,* sont la réponse de Bernanos. Le parti intellectuel, bien-pensant et libertaire — le front moral de l'hypocrisie — n'avait pas eu le vivant. Le mort vient aujourd'hui lui cracher son dégoût.

C'était en mil neuf cent trente-neuf. Résolument les démocraties faisaient face à Hitler en regardant vers l'Amérique : drôle de visage tourné vers l'ennemi. A la radio, Jean Giraudoux nous offrait une image idyllique de l'univers. D'un côté les bonnes républiques, petites filles modèles gouvernées par les bergers de l'Astrée, toutes deux attaquées dans la forêt alors qu'elles revenaient de promenade — et de l'autre, les dictatures, noires et honteuses du rôle qu'elles jouent dans le conte de fées. Bernanos éclate d'un rire large. La guerre mondiale n'est pas la lutte du bien et du mal, elle est un aveu d'impuissance. Le monde moderne ne s'y abandonne nullement en dernier recours, non, mille fois non, c'est la guerre qui est le premier recours du

monde moderne. D'abord, comprenez bien qu'elle est utile. Elle permet de tuer quelques millions de jeunes gens, dans un grand luxe de flammes et de vacarme. Alors tout est calme et s'apaise. *Ils se croyaient plus forts que l'enfance*, lisons-nous dans *Les Enfants humiliés* (1). *Hé bien l'enfance s'est relevée sous leurs pas. Mais elle n'était pas celle qu'on apaise avec des confitures, la gelée rouge qu'elle vomissait à pleine gorge, en riant, n'avait pas l'odeur des groseilles mûres, et elle marchait dedans, toujours riant — la monstrueuse enfance reniée, forte comme une bête, indomptable avec son cœur de taureau.*

Voici retrouvé l'accent des *Grands cimetières sous la lune*. Témoin ces pages extraordinaires sur Hitler, dix pages où tout est dit et la colère d'un fantôme de l'autre guerre au milieu du sommeil des peuples. Le conseil de famille de Nüremberg a jugé l'enfant maudit. L'ordre à nouveau s'annonce avec la douce imposture à son bras. Nous allons jouer le rôle heureux des vainqueurs. Le dernier visage de la justice est muni de perfectionnements inconnus jusqu'alors : prison à tous les étages, M. de Menthon fera visiter.

D'où vient la force de Bernanos? La liberté sans doute. Aucun prestige ne le domine. Aucun rassemblement politique ne lui ferme la bouche. Mais il n'est pas seul. Ce sont les autres qui sont seuls et perdus au milieu des ordres que lance l'actualité. En dix lignes, il fait chaque fois tout le voyage qui va du découragement à la décision. Il répète : « ces paroles sont faites pour déplaire, je ne dis pas cela pour vous choquer... », c'est le perpétuel « *A quoi bon?* » des *Grands cimetières*. Puis la certitude revient, avec la colère, elle submerge tout, les « braves vieux types », les lâches, les importants, la haute vague du mépris les écrase et ils roulent, affolés, sous nos yeux.

Pour ceux-là, le moindre inconvénient de Bernanos n'est pas son génie. Ah, si l'on avait affaire à un nouveau Ferdinand Fabre mâtiné de Léon Bloy, ce serait plus rassurant. Déjà, il n'était pas très progressiste... guère démocrate-chrétien... pas bien respectueux quand il parlait de Karl Marx et de Lénine, des Messieurs très bien pourtant, qu'un intellectuel digne de ce nom salue toujours dans la rue, même s'il ne les reçoit pas

(1) Gallimard, édit.

dans sa famille. Enfin, M. Robert Speaight (1) nous console. Bernanos, dit-il, était quelqu'un dans le genre de Churchill.

Mais il est juste, il est nécessaire peut-être que les imbéciles soient représentés dans le cortège funèbre. Ils ont leur place dans l'œuvre. Et il y aura encore les figures romanesques les plus puissantes du siècle : Cénabre, Mouchette, le curé de Campagne. Et les nuits passées avec ces descendants désespérés de Balzac nous aideront à croire que Bernanos n'est pas loin. Il a tant donné! Il est riche aujourd'hui de cet empire sur les cœurs, riche pour la première fois. Mais enfin, si les colériques sur la terre ont droit à leur saint, ce sera celui-là.

4 *mai* 1949.

ROGER NIMIER.

LES MAUVAIS COUPS.

Roman édifiant (d'obédience communiste) a écrit M. Nadeau dans *Combat*. C'est bien vite dit. M. Vailland aime Sade (Laclos encore plus), il est communiste (ou communisant) : donc ces deux veines (la sadique et la communiste) doivent constituer l'armature de son récit. Et d'écrire une critique où l'on prétend mettre cette armature à nu. Piège de la facilité et de la prévention d'esprit. Sur quoi M. Nadeau s'appuie-t-il pour qualifier *Les Mauvais Coups* (2) de roman édifiant dans le sens communiste. Sur cette phrase: « Mes camarades seront mes compagnons de travail et de combat... » Mais l'on est en droit d'exiger que le contexte confirme l'interprétation que M. Nadeau prête à ces mots. Or rien dans le récit, volontairement dépouillé, de M. Vailland, quasi abstrait, volontairement à l'écart de toutes préoccupations politiques ou sociales, ne permet à M. Nadeau d'étayer sa thèse. De grâce! Voici un auteur, on connaît ses sympathies pour le communisme, mais il se présente à nous comme un homme et un écrivain : rien de plus. Pourquoi ne pas

(1) Il faut lire ce numéro spécial des *Cahiers du Rhône*. Il contient des photographies émouvantes — le visage furieux de Bernanos tourné vers le texte de M. Mounier. Il contient même des pages passionnantes.

(2) Éditions du Sagittaire.

l'accepter ainsi et vouloir tirer de son livre une leçon qu'il n'entend pas nous donner? Pourquoi prêter à ce livre une résonance qui n'est pas la sienne? La leçon des *Mauvais coups*? C'est celle d'un moraliste qui, sans aucun souci d'édification, ajouterait volontiers un nouveau chapitre au *Traité des Passions*.

Le sujet du livre de M. Vailland est des plus simples, des plus banals. Milan et Roberte vivent ensemble depuis quinze ans. Après avoir connu « l'amour fou », ils mènent côte à côte une vie dangereuse : des intérêts communs, des plaisirs communs (l'alcool, le jeu), mais chacun conservant son entière liberté de vie, et son champ d'expérience sensuelle particulier. Ils s'aiment et se déchirent, naturellement. Quand le roman commence, ils se déchirent plus qu'ils ne s'aiment. Ils sont à la campagne (très « citadins à la campagne » : celle-ci n'est pour eux qu'un décor). Ils rencontrent Hélène, l'oie blanche du village (un peu trop oie blanche selon la convention) : elle est leur proie toute désignée. Leur proie, — aussi l'instrument choisi par le destin (et le romancier) pour précipiter la séparation de Milan et de Roberte. Celle-ci, très consciente, jette Hélène dans les bras de Milan : c'est un jeu facile. Mais qui déclenche les pires catastrophes. Hélène avoue son amour à Milan. Ce dernier ne peut que la rejeter : Hélène a été fascinée par l'amour-passion qu'elle prêtait à Milan et Roberte. Or, depuis quinze ans, il n'y a plus entre eux d'amour-passion : seulement une supercherie qui s'est peu à peu changée en haine. Et il ne pourra en être autrement entre deux êtres tant que le tabou de l'amour-passion, qui rend les amants esclaves l'un de l'autre, existera : « La passion qui enchaîne l'un à l'autre deux êtres libres ne peut se terminer que par la destruction de l'un ou de l'autre; c'est un duel à mort. »

Et de fait, Roberte périra : après avoir découvert une lettre de Milan à Hélène, elle se précipite, en état d'ivresse, avec son auto dans un bief. Milan demeurera seul « avec ses compagnons de travail ou de combat ».

En vérité, coulé dans le moule du récit classique, le livre de M. Vailland est une sorte de pamphlet contre l'amour-passion, contre l'amour considéré comme une fatalité. L'amour-passion n'est que supercherie, mystification, illusions : « Une autre version de l'amour de Dieu », et comme tel, il réduit à l'état

d'esclaves ceux qui se plient à son implacable loi. Les faibles, les solitaires, les impuissants, voilà ses proies et ses dupes. Le véritable amour, lui, n'est pas esclavage, mais liberté, liberté dans l'égalité réciproque des deux êtres qui s'aiment : leurs rapports ne sont pas — comme dans l'amour-passion — ceux du maître et de l'esclave. « Les vrais amants ne sont pas des possédés. L'amour est aussi un plaisir, l'amour est d'abord un plaisir. C'est le plaisir de deux êtres qui se caressent et qui se prennent lorsqu'ils le désirent. »

On voit bien ce qu'a de radical — et peut-être de sommaire — une telle conception de l'amour : elle fait bon marché du cœur, de ses problèmes et de ses complications, elle fait fi des sentiments auxquels elle refuse toute réalité, elle les relègue dans la vieille armoire de la métaphysique, « ce lieu de rencontre d'une foule d'intérêts, de prohibitions, de mystifications et de vilenies ». L'amour tel que le conçoit Milan — et à travers lui M. Vailland — n'est plus que l'amour-plaisir, qu'érotisme. Ici, M. Vailland rejoint cette tradition du roman français dont le chef-d'œuvre demeure *Les Liaisons dangereuses*.

Mais pour son héros, il ne s'agit pas de se replacer dans la tradition de l'érotisme. Parti de ce qu'il a cru être l'amour-fou, après quinze ans il reconnaît son erreur; et sa lettre à Hélène, dans laquelle il explique le chemin parcouru, et expose les raisons de son refus de l'amour qu'elle lui offre, cette lettre ardente et lucide, est un véritable acte de libération. Il n'y a là ni fuite, ni démission, mais au contraire l'exercice de « cette maîtrise et possession de soi-même que constitue le seul aspect de la vertu » qu'il puisse concevoir et pratiquer.

Ce goût de la vérité, cette hantise de la lucidité, ce sont eux qui donne au livre de M. Vailland sa vertu majeure. Comme son héros, il n'aime pas être dupe. Comme lui, il semble se libérer par ce livre, et sans doute y a-t-il porté son propre débat. L'accent de la lettre de Milan à Hélène, d'une sécheresse brûlante, ne trompe pas : c'est l'auteur même qui parle.

A-t-il trouvé la forme la plus apte à exprimer ce débat — de la façon la plus adéquate? Je n'en suis pas sûr. *Les Mauvais Coups* sont composés avec une grande rigueur et l'auteur fait preuve d'une volontaire économie de moyens. Rien n'est laissé au hasard, tout est mis en place dans un but très concerté :

atteindre le maximum d'efficacité par le plus grand dépouillement. Trois personnages, quelques comparses, unité de lieu, unité d'action, le récit est agencé avec le mécanisme strict de la tragédie classique. Comme elle, il est l'exposé d'une crise qui se termine dans la mort. De la tragédie encore, il a la rapidité. Mais cette rigueur, ce dépouillement, cette rapidité ne vont pas sans sécheresse, sans perte de vie, de la véritable vie romanesque. Le seul personnage réellement vivant, c'est Roberte dont le récit dégage un portrait cruel et fort. Mais tous les autres, y compris Milan, semblent placés là comme des pions sur l'échiquier pour une partie d'échecs. En vérité, M. Vailland se révèle avec ce livre plus moraliste que romancier. Les formules de moraliste, nettes et frappantes, abondent. Et le souci de communiquer son enseignement — souci de moraliste — le pousse trop souvent à *dire* cet enseignement plutôt qu'à l'incarner sous une forme romanesque : pour le lecteur, le signe et le sens sont trop souvent séparés. Il est significatif que les plus belles pages, celles aussi qui ont le plus d'accent, soient celles où Milan se libère — la lettre qu'il écrit à Roberte : or cette lettre est en réalité un bref essai sur l'amour. On a le sentiment, tout le long du livre que le moraliste et l'essayiste luttent avec le romancier : les éléments moralisateurs et dramatiques ne parviennent pas à se fondre harmonieusement. Ce récit est comme un commentaire à un roman qui n'a pas été écrit — ou qui se déroule dans les marges.

Tel quel, ce livre est l'un des plus excitants pour l'esprit qui aient paru ces derniers mois : il sonne net et franc, il force le lecteur à s'interroger, à réfléchir sur « cette possession de soi que Descartes appelle vertu et dont l'autre nom est liberté ». Dans l'œuvre de M. Vailland, il marque un progrès certain. Son premier livre, *Drôle de Jeu*, était plus foisonnant, plus véritablement romanesque, mais la texture en était plus lâche et l'écriture aussi. Le style de M. Vailland est devenu rapide, incisif, aéré, parfaitement adapté à son propos, un style du XVIIIe, tout comme son récit. Un roman d'édification communiste? M. Nadeau devra attendre le prochain livre de M. Vailland. Et ce n'est pas sûr.

HENRI HELL.

DES VAUTOURS ET DES HOMMES

Une ville coloniale anglaise, sur la côte ouest de l'Afrique. Ville de tôle et d'asphalte, surpeuplée, surchauffée, débilitante pour l'esprit et les nerfs. Les colons et leurs familles y ont transplanté les modes de vie de la métropole : préséances sociales, clubs, golf, exclusivisme, respectabilité. Nous sommes en période de guerre et l'espionnage ajoute une charge supplémentaire d'étouffement, installe partout la méfiance et la suspicion. Tous les services administratifs sont truffés d'agents secrets, chargés de surveiller tout le monde, y compris le résident général et le chef de la police. La présence de commerçants étrangers — syriens ou égyptiens pour la plupart — constitue un risque de compromission et de corruption : ils détiennent, en effet, la puissance financière et se livrent à une contrebande de diamants, pour laquelle ils sollicitent, à prix d'or, la complicité ou la complaisance de l'administration. Or cette contrebande peut recouvrir éventuellement une activité beaucoup plus redoutable et plus clandestine d'espionnage. L'autre tentation majeure est d'ordre charnel : d'autant plus redoutable qu'elle est frappée d'un interdit plus rigoureux, d'un tabou social et moral extrêmement efficace; et les fonctionnaires de tous grades, mariés à d'anguleuses femmes desséchées encore par le climat, osent à peine regarder, à travers les vitrages de leurs bureaux, les jeunes négresses peu vêtues qui déambulent paisiblement sur la place. Climat de frustration sexuelle, de monotonie, de préjugé étouffant, de crainte et de délation. Le fardeau de l'homme blanc est, ici, très lourd : chacun de ces coloniaux sait que la moindre défaillance, dans l'exécution de son travail ou de sa mission, peut être fatale dans ses conséquences et entraîner immédiatement la ruine matérielle, le déshonneur et la proscription. Il ne doit jamais perdre, fût-ce une seconde, le sentiment de sa responsabilité. Tel est le cadre où Graham Green a situé la passion et la mort de Scobie (*The Heart of the Matter*).

Le drame de Scobie, comme celui du prêtre dans *La Puissance et la Gloire*, celui du gamin dans *Rocher de Brighton*,

se déroule à la fois sur trois plans : anecdotique — c'est l'affabulation policière, mécanisme admirablement articulé, avec une rigueur et une précision minutieuses dans l'enchaînement; psychologique, — c'est l'histoire des rapports de Scobie avec sa femme Louise, avec Helen sa maîtresse, avec son rival Wilson; religieux enfin, — les rapports de Scobie avec Dieu. J'ai volontairement schématisé pour la clarté de l'analyse, mais il va sans dire qu'une telle dissociation est factice : dans le livre de Greene, au contraire, tous les aspects du drame sont étroitement soudés par une puissante cohésion interne et l'œuvre se présente comme un seul bloc, avec ce caractère de nécessité, de fatalité inéluctable et d'irréversibilité qui distingue les grandes réussites romanesques.

L'anecdote commence avec la première erreur professionnelle de Scobie : par pure bienveillance, il a soustrait à la censure une lettre, en soi parfaitement anodine, qu'un brave capitaine portugais envoyait à sa fille. Or les ordres sont formels, et Scobie occupe un poste éminent dans la police. Cet acte presque insignifiant et qui n'entraîne, pour le moment, aucune conséquence pratique, a creusé une petite fissure dans l'édifice d'incorruptibilité administrative qu'est Scobie. Mince lézarde qui pourra s'agrandir au moindre choc... Ici intervient l'extraordinaire figure de Yusef, le commerçant syrien. Yusef, trouble et visqueux mélange de crapulerie et de sentimentalité, porte à Scobie cette sorte d'affection dévotieuse et presque puérile que les âmes vraiment droites inspirent parfois à une certaine canaille. Yusef serait disposé, le cas échéant, à donner sa vie pour Scobie, mais il n'hésite pas une seconde à le duper, lorsqu'un intérêt sordide est en jeu. Un jour de lassitude, Scobie accepte de fermer les yeux sur une transaction un peu louche de Yusef. Il se rend compte, trop tard, qu'il s'agissait d'une contrebande de diamants probablement destinés à l'Allemagne. La lézarde s'agrandit. Scobie, qui n'a pas eu le moindre bénéfice dans l'affaire, repoussera les offres de gratification que lui fait Yusef, après coup. Il les repoussera... jusqu'au jour où, harcelé par sa femme, il les accepte, honteusement : il a besoin de ces deux cents livres pour payer le voyage de Louise en Afrique du Sud, où elle pourra se reposer et guérir. Désormais, le Major Scobie est pris dans un engrenage de compromissions d'où il

ne pourra plus se dégager. Il assiste, impuissant, à sa propre désintégration morale. Or la société, sous les traits de Wilson, l'agent secret, a déjà commencé de le suspecter ; elle le traquera sans merci, jusqu'à la fin.

Le pathétique du drame de Scobie réside en ceci que ses erreurs et ses fautes, — vénielles par leur contenu subjectif, quoique graves dans leurs conséquences pratiques, — procèdent, non d'une connivence secrète avec le mal, mais bien au contraire, d'une disposition hautement scrupuleuse, d'un déchirement perpétuel entre les impératifs de la conscience professionnelle et les exigences d'une vaste, douloureuse et corrosive pitié. Je crois que c'est en ce lieu que résident la signification essentielle du livre et aussi son intérêt le plus haut : la peinture de la pitié en tant que passion. En tant que passion, non en tant que vertu... le Major Scobie, qui n'aime personne mais se sent directement responsable de tous, que ses proches finissent par regarder comme un pécheur et qui se juge lui-même comme un réprouvé, nous apparaît tantôt sous un éclairage inhumain, tantôt sous l'éclairage même de la sainteté. Il a pitié de sa femme, qu'il n'aime plus, — à supposer qu'il l'ait jamais réellement aimée, et il souffre du mal qu'il lui fait, involontairement. Femme peu aimable, à vrai dire : Louise est le type même de ces tyrans domestiques, toujours éplorés, toujours geignards, toujours remâchant de mornes revendications ; — qui règnent sur les cœurs par un perpétuel chantage sentimental. Elle est niaise, dépourvue de grâce physique, farouchement imbue des préjugés les plus irritants de la classe moyenne britannique. Bref, Anglaise dans l'âme, et Anglaise de quarante ans... Je ne me souviens pas d'avoir lu un procès plus cruel et plus impitoyable de l'état matrimonial, — sans doute faudrait-il chercher des analogies du côté de Strindberg... (En passant, il est curieux de constater qu'un tel procès est chose assez courante dans la littérature anglaise moderne ; il est fait le plus souvent sur le mode humoristique — cf. *The History of Mr. Rolly* —, mais la goutte de fiel n'y manque presque jamais. Les ouvrages de Huxley, de E. Waugh contiennent plus d'un réquisitoire contre le mariage. Tout se passe comme si l'homme anglais souffrait d'un rude complexe du ressentiment à l'égard du bagne matrimonial, et que ce complexe trouvât une issue dans la fiction

littéraire.) La torture de la cohabitation, de la promiscuité diurne et nocturne, est décrite par Greene en des pages presque hallucinantes. Louise harcèle son époux, le déchiquète, comme ces vautours que l'on voit, dans les rues et les places de la ville tropicale, s'acharner sur une charogne. Scobie pense trouver quelque apaisement dans une liaison furtive et honteuse avec la jeune fille Helen; mais Helen, à son tour, se révèle comme une innocente petite rapace, exigeante, revendicatrice... Elle est une responsabilité de plus, une souffrance supplémentaire et gratuite. Elle est aussi, comme Louise, l' « enfant malade et douze fois impur... ». Tout s'acharne sur Scobie; il est traqué. Traqué par ses supérieurs hiérarchiques, qui le soupçonnent de concussion; traqué par Wilson, l'agent secret, et aussi son rival puérilement agressif; traqué par Yusef, l'adipeux Yusef qui essaie toujours, avec une pitoyable et un peu sinistre obstination, de lui extorquer tantôt un avantage matériel, tantôt un gage d'amitié. A bout de souffle, Scobie organise une mise en scène destinée à faire croire à une mort naturelle; et il avale une dose de poison, dans un moment de solitude absolue, abandonné même de Dieu et persuadé qu'il est damné. La vraie passion de Scobie est d'ailleurs dans le sentiment de cette déréliction; il a fait une communion sacrilège; la présence divine s'est retirée de son âme. Lui aussi pourrait s'écrier : « *Eli lamma sabacthani?...* » Cet aspect, religieux, du drame est peut-être celui qui convaincra le moins, touchera le moins les lecteurs français moyens. Le climat spirituel, très High Church, du livre, a quelque chose d'archaïque, de désuet, d'un peu forcé aussi, peut être, et nous amène à penser que les néo-catholiques anglais ont repris à leur compte une très ancienne tradition puritaine (impliquant un sens aigu, dévot et compassé, de l'intégrité morale, en même temps qu'une notion tragique du salut) qui était aussi l'apanage des protestants français. Je crains aussi que la sainteté de Scobie ne soit, en quelque sorte, donnée d'avance... Quoi qu'il en soit, l'œuvre se présente avec évidence comme apostolique. Dans les autres romans de Greene, *La Puissance et la Gloire* par exemple, et plus encore *Rocher de Brighton*, la thèse se trouvait, dans une certaine mesure, noyée dans l'affabulation romanesque, et Claude Elsen avait raison de déclarer, ici même, que « le postulat religieux

sur lequel se fonde l'œuvre de Greene n'est pas limitatif. » Avec *The Heart of the Matter*, il est impossible d'écarter ce postulat, parce qu'il est au centre même du roman, « au fond des choses ». Autour du cadavre de Scobie, les vautours (Louise, Wilson...) poursuivent leur sinistre besogne : il s'agit de fouiller dans les papiers du défunt, y découvrir une preuve manifeste de sa culpabilité, de sa noirceur... La controverse n'est pas finie; l'équivoque demeure entière pour les protagonistes du drame. Il faudra que Father Rank, le missionnaire, vienne disperser les rapaces, avec une belle fureur d'homme simple, et délivrer un verdict sur Scobie; mais ce verdict même n'est pas clair ni décisif. « Il aimait Dieu, dit le Père Rank. — Il n'aimait assurément personne d'autre, dit Louise. — Sur ce point, il se peut que vous ayez raison (1). »

Même si l'on aborde ce livre en décidant de ne pas tenir compte de son contenu métaphysique, on ne pourra rester insensible à sa résonance purement humaine, à sa qualité d'émotion. *The Heart of the Matter*, haut exemple de puissance romanesque, constitue probablement l'ouvrage le plus étrange et le plus profond de Graham Greene.

JEAN-LOUIS CURTIS.

LA MACHINE A BROYER LES AMES

« La machine, dit Filatov, doit fonctionner irréprochablement. »

VICTOR SERGE *(L'affaire Toulaev)*.

Je ne sais pas si *L'affaire Toulaev* (Édit. du Seuil) est un grand livre. Je ne sais pas si, en tant que roman, il mérite qu'on lui fasse une place exceptionnelle. Mais je sais qu'il a, dès à présent, la sienne parmi les livres qui comptent, ceux où les chroniqueurs futurs (s'il en reste) iront chercher les clefs de notre temps, à côté du *Zéro et l'Infini* de Kœstler (auquel il fait penser, leur point de départ étant sensiblement le même),

(1) Je m'excuse de citer de mémoire, n'ayant pas le texte sous les yeux.

du *Délire logique* de Julien Segnaire, et peut-être de *L'Homme aux poules* d'Yves Malartic.

Par leur essence même, ces livres échappent aux catégories purement esthétiques. La voilà, la littérature « engagée », la vraie, celle qui n'est pas littérature de circonstance ou de parti (pris) — mais de témoignage. Et, s'agissant de l'U.R.S.S., si l'on pouvait, en toute mauvaise foi, récuser celui d'Alfred Kœstler, il faudra bien de l'astuce « dialectique » pour mettre en doute celui de Victor Serge. (Né à Bruxelles, au début de ce siècle, de parents russes, Victor Serge Kilbatchiche, après avoir été mêlé à l'affaire Bonnot, milita en Espagne, en Russie, en Allemagne, où il dirigea *l'Internationale Communiste.* Trop lié à Trotsky, il fut déporté en Sibérie en 1933, puis libéré sur l'intervention de nombreux comités d'intellectuels de tous les pays. Venu vivre en France, il gagna le Mexique en 1940, et y mourut en 1947, à cinquante-sept ans.)

Bref, j'ose dire que *L'affaire Toulaev* est d'une lecture indispensable à quiconque souhaite franchir en esprit certain « rideau de fer », beaucoup plus ancien que le nom qu'on lui a donné. Plus précisément, il nous propose une description et une explication singulièrement vivantes et complètes de l'une des pièces maîtresses du communisme stalinien : cette machine à broyer les âmes que Kœstler avait déjà décrite et dont, après lui, Maurice Merleau-Ponty *(Humanisme et Terreur)* et Roger Grenier *(Le rôle d'accusé)* ont analysé le fonctionnement. On me dira que c'est essentiellement de l'appareil policier et judiciaire soviétique que traitent ces livres. C'est qu'il est, justement, à la base du système et du régime. Il est fatal que le Monde de la Terreur — d'une Terreur beaucoup plus complexe que la dure violence fasciste — trouve là son creuset et son aboutissement.

★

Nous sommes à Moscou, entre 1935 et 1940. Le très dostoïevskien bureaucrate Romachkine rêve de tuer celui que Kœstler appelle le Numéro 1. Il acquiert, à cette fin, un revolver dont sa lâcheté l'empêche de se servir. Il en fait cadeau au jeune ouvrier Kostia, lequel ne songe pas à mal jusqu'au jour où, ulcéré par une injustice dont il a été témoin,

et se trouvant par hasard en présence du camarade Toulaev, du Comité central du Parti, il l'abat, presque sans réfléchir. Crime involontairement « parfait », mais qui va déclencher une de ces vastes opérations à la fois politiques, policières et judiciaires par lesquelles le Monde de la Terreur raffermit périodiquement ses assises. On commence par s'en prendre à de vagues suspects sans importance, mais l'opération, ainsi menée, risque de ne pas « rendre ». On se tourne alors vers de plus hauts personnages, coupables d'opposition, de tiédeur ou de « déviation », et qu'il va s'agir d'impliquer dans un complot imaginaire. C'est ainsi qu'on arrête successivement Erchov, Haut-Commissaire de la Sûreté, Kyril Roublev, vieil intellectuel, compagnon de Lénine (l'un des derniers qui aient survécu aux « purges » du Parti), Makéev, activiste trop zélé. Aucun ne comprend ce qui lui arrive, ne sait au juste ce dont on l'accuse — tel le héros du *Procès* de Kafka. Chacun se prépare à nier, à se défendre. Mais la machine à broyer les âmes se met en branle...

A Erchov, un de ses compagnons de captivité explique ce qu'on attend de lui : « On a besoin de ça (les « aveux » des accusés), c'est commandé comme on commande la destruction d'une turbine. Ni les ingénieurs ni les ouvriers ne discutent les ordres, et personne ne s'inquiète des vies qu'elle coûtera... Si on t'envoyait à la tête d'une division contre les tanks japonais, tu ne discuterais pas, tu marcherais en sachant que personne ne reviendrait. Toulaev n'est qu'un accident ou un prétexte... » Erchov avouera.

L'une des éminences grises du Parti, Popov, montre à Roublev ce que signifieraient ses dénégations : « Vous n'avez pas le choix : obéir ou trahir... Ou nous vous mettrons en demeure, devant ce même micro (le micro du tribunal), devant une salle bondée de gens, diplomates, espions officiels, correspondants étrangers, de déshonorer le Tribunal Suprême, le Parti, le Chef, l'U.R.S.S., tout à la fois, pour proclamer ce que vous appelez votre innocence. Elle sera jolie, votre innocence, à ce moment-là... » Roublev avouera. Roublev, au nom de sa foi dans le Parti, ne peut pas ne pas avouer.

Makéev, l'ancien moujik, qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, ni pourquoi on l'accuse d'avoir participé à un crime

dont il ne sait rien, se contente d'avoir peur : il sait quel sort attend celui qui ne joue pas le jeu du Parti. Makéev avouera.

« Chacun se noie à sa façon... » — c'est le titre que donne Victor Serge à cette partie de son livre.

Reste un dernier « suspect » : Ivan Kondratiev, haut fonctionnaire du Régime, ami du Numéro 1. Lui seul se révolte : « Il y a quelque part sur la terre des jeunes gens inconnus dont il faut tenter de sauver la conscience naissantes », dit-il. Et, dans un discours qu'il est chargé de faire à de jeunes pionniers du Régime, il « mange le morceau ». Le Chef suprême le convoque au Kremlin. Et Kondratiev ose tenir là, en tête-à-tête, les propos qui le condamnent, ose dire au Maître qu'il connaît son secret : « Si tu te mettais à avouer, toi, tout s'écroulerait, n'est-ce pas? C'est ta façon à toi de tenir un monde dans tes mains : te taire... »

Le Chef demanda tranquillement : « Alors, tu trahis, toi aussi? »

Tranquillement, Kondratiev répondit : « Je ne trahis pas, moi non plus... »

Kondratiev — parce qu'il ferait sans doute un « mauvais » accusé, un de ceux qui n'« avouent » pas — sera déporté.

Enfin, après que le Prócureur, coupable de n'avoir pas mis la Machine au point assez adroitement, aura été relevé de ses fonctions, après qu'on aura enlevé à Paris et arrêté Xénia, la fille de Popov, qui avait demandé à son père d'intervenir en faveur du vieux Roublev, après que Popov lui-même, qui en sait trop long et *pourrait* fléchir, aura été arrêté à son tour, le Procès, j'allais dire le spectacle, peut commencer — puisque, en fin de compte, assassin, victime, faux suspects, faux coupables, juges et inquisiteurs, tout le monde est d'accord : « Il faut que la Machine fonctionne irréprochablement. » Il le faut, parce que, Roublev lui-même le dit : « Notre parti ne peut pas avoir d'opposition : il est monolithique, parce que nous réconcilions la pensée et l'action pour une efficacité supérieure. C'était une vieille erreur de l'individualisme bourgeois que de rechercher la vérité pour une conscience, ma conscience à moi. MOI! Nous nous foutons du moi, je me fous de moi, je me fous de la vérité pourvu que le Parti soit fort. » Il le faut, parce que, comme l'a dit un jour le procureur

Vichinsky : « La justice soviétique est un organe effectif de la politique soviétique. Ses buts sont les mêmes. Le juge soviétique (on pourrait ajouter : et l'accusé) ne doit pas toujours suivre la logique juridique : entre la loi et la discipline du Parti, il doit sans hésiter choisir la seconde, car la loi n'est qu'une forme de la discipline du Parti. » Et cela, les accusés le savent — qu'ils se nomment Boukharine, Ivanov, Roubachof ou Roublev : « Ils croient encore servir le socialisme, écrit Victor Serge. Ils ne comprennent pas qu'ils empoisonnent l'âme du prolétariat, les sources de l'avenir. Ils se disent qu'il vaut mieux mourir en se déshonorant, assassinés par le Parti, qu'en le dénonçant à la bourgeoisie internationale. »

Tel est le mécanisme du « délire logique » sur quoi se fonde partout, en toutes circonstances, le comportement des hommes pour qui la Vérité du Parti (communiste) *n'est pas une vérité comme les autres.*

★

Bien sûr, aux imaginations « réalistes », cette évocation du Monde de la Terreur parle moins que les témoignages vécus d'un Kravchenko ou d'un Joseph Czapski *(Terre inhumaine,* édit. Self). Pourtant, par-delà le côté « choses vues », on peut trouver dans ceux-ci l'équivalent concret des thèses de Kœstler ou de Serge.

Il ne me reste guère de place pour parler comme il le mériterait du livre de Joseph Czapski. Son auteur, officier polonais en 1939, fait prisonnier par les Russes (alors alliés aux Allemands), passa deux ans dans les camps soviétiques. Rescapé des massacres de Katyn, il prit part à l'organisation de la nouvelle armée polonaise en U.R.S.S., où il fut mêlé de près aux hommes et aux événements pendant toute la durée de la guerre. Chargé de mission par le général Anders, Czapski allait faire de nombreux voyages à Moscou, au Turkestan, dans l'U.R.S.S. tout entière, où il avait ordre de rechercher les officiers et les soldats polonais disparus, morts ou vivants. Son livre, à cet égard, constitue un témoignage d'autant plus valable qu'il est sans passion. Il complète et illustre, de saisissante manière, celui des hommes qui, comme Victor Serge, ont

entrepris de dévoiler les angoissants secrets du Monde de la Terreur.

Qu'on y prenne, par exemple, l'épisode relatant l'odyssée des deux leaders du Parti social-démocrate juif polonais, Ehrlich et Alter, réfugiés en U.R.S.S., en 1939, lors de l'invasion de la Pologne par les Allemands, arrêtés, condamnés à mort sans jugement dans l'espoir de leur arracher de faux « aveux », graciés, condamnés à nouveau, relâchés en 1941 à la demande du gouvernement polonais de Londres (devenu l'allié de l'U.R.S.S.), « disparus » finalement, à Moscou même. Il fallut plus d'un an pour que les instances politiques polonaises et américaines fussent informées par M. Molotov qu'Ehrlich et Alter avaient été exécutés « pour agitation en faveur d'une paix séparée avec l'Allemagne »...

Une fois encore avait fonctionné « irréprochablement » la Machine à broyer les âmes — et les corps.

CLAUDE ELSEN.

LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ SELON JEAN GRENIER

Jean Grenier est un écrivain, un philosophe méditerranéen. C'est dire qu'il ne peut accepter les yeux fermés l'attitude philosophique dans laquelle les Occidentaux sont enfermés depuis le Moyen Age. Rationalisme français, métaphysique allemande, idéalisme ou pragmatisme anglo-saxon, rien de tout cela n'apporte à ce Breton émigré vers le Sud la réponse que l'homme cherche en lui-même et au-delà de lui-même. Il s'efforce de faire éclater les cadres étroits dans lesquels les sytèmes les mieux coordonnés risquent de nous enfermer, en apportant à la philosophie une dimension nouvelle, faite de contemplation et de vie.

De récentes rééditions, un nouvel essai (1) sont venus fort à propos nous rappeler l'existence de son *Choix* et de *l'Esprit d'orthodoxie* et nous y retrouvons cette même pensée à la fois

(1) *Les Iles* suivi de *Inspirations Méditerranéennes* et *Entretiens sur le bon usage de la liberté* (Éd. Gallimard).

ambiguë et précise qui travaille au dénouement des situations les plus inextricables de l'esprit humain et de la vie.

Entre l'indifférence absolue, le « non-agir » vers lesquels tend la liberté conçue comme liberté pure et les orthodoxies dans lesquelles s'engage la liberté conçue comme « devoir accepté », entre les possibilités de l'entendement et de la volonté, un compromis est-il possible, souhaitable? Et mieux qu'un compromis : un équilibre? Jean Grenier porte ces problèmes à leur maximum d'intensité, de pathétique en confrontant les morales et les métaphysiques antiques aux philosophies modernes, sans que ce rapprochement soit en rien, chez lui, artificiel, en engageant sa pensée dans les voies de la contemplation ou de l'action. Rejetant les orthodoxies, séduit sans y consentir tout à fait par les solutions radicales qui apportent au sage Oriental le maximum de liberté, il essaie de concevoir un univers intérieur où l'homme consentirait à sa misère et à sa grandeur, car, dit-il : « *L'homme est un arc tendu vers le surhumain.* »

Dans une des notes qu'il publiait jadis dans la « Nouvelle Revue Française », j'ai retrouvé cette phrase à laquelle sa vie et son œuvre sont restées fidèles : « *La vie d'un homme n'est pas, quand il se dit philosophe, extérieure à sa pensée. Les sentiments qui animent cette vie sont révélateurs* »... Il s'agissait, je crois, de Spinoza et la référence à ce philosophe n'est pas inutile si l'on veut comprendre l'ultime souci de la pensée de Jean Grenier. Mais Spinoza — ou tout autre penseur ancien ou moderne, oriental ou occidental qu'il citerait — n'est pour lui qu'un exemple révélateur. Sa pensée, hantée comme toute pensée contemporaine par le passage réciproque de l'objectivité à la subjectivité, demeure personnelle, adaptée à ses propres besoins; loin de revêtir un aspect scientifique, elle est une méditation constante sur des problèmes mis en forme par d'autres que lui. Il faut placer Jean Grenier auprès de ceux qui ne séparent pas la vérité qu'ils cherchent de leur expérience vécue dans la lucidité. Leur pensée est acte; leur réfléxion riche de conséquence. André Gide, s'il n'avait pas si souvent et pour des raisons plus esthétiques que morales ou métaphysiques renoncé à ses engagements successifs serait de ceux-là (1). Albert Camus,

(1) Jean Grenier examine à plusieurs reprises cette peur du « choix » chez Gide.

lui, dont la lente progression est preuve d'inquiétude réelle et de fidélité, est un exemple très convaincant de cette morale existentielle qui, se passant des révélations de la foi et d'un attachement aux dogmes, authentifie l'exercice de la liberté.

« *L'homme est-il libre? S'il est libre, quel usage peut-il et doit-il faire de sa liberté?* » Les *Entretiens* répondent seulement à la seconde question, mais comme ce livre n'est que la continuation d'une œuvre entreprise depuis de longues années, il ne me paraît pas inutile de citer en son entier ce passage des *Inspirations Méditerranéennes* qui marque assez la crainte de son auteur d'enfermer l'homme dans une définition :

« *Le vertige métaphysique prend l'homme et lui fait douter de sa condition d'homme. Rien ne compte plus que ce qu'il est. Il faut passer par un état de suprême dénuement pour savoir ce que c'est que le néant. Ensuite, les uns parient pour l'absurde et se lancent dans la frénésie d'une action à laquelle ils ne croient pas; ils rêvent d'une transformation impossible de l'homme. Au moins oublient-ils la mort pendant qu'ils essaient de changer de vie; mais dans les moments de lucidité ils savent qu'ils n'ont échangé un néant que contre un autre, comme le joueur qui change les règles du jeu de hasard sans pouvoir s'arrêter de perdre.*

» *Les autres veulent tout de suite remplir leur vide, la plaie béante qu'ils portent à leur côté. Rien de ce qui fait l'homme ne leur paraît digne d'un moment d'attention. Ils admirent que dans les maisons marocaines, une pierre manque volontairement sur le toit pour marquer que toute œuvre humaine est toujours limitée.*

» *Il vaut mieux le reconnaître que le nier : l'homme ne se suffit pas à lui-même. Il vaut mieux le reconnaître pour aller plus loin et chercher ailleurs le plein qui répond à ce vide.* »

C'est le langage même de saint Augustin. Personne — Albert Camus excepté, qui, lui aussi, participe du génie méditerranéen — ne me paraît capable de mieux formuler l'angoisse qui caractérise l'homme de nos jours. Et à travers l'expression de cette angoisse, surgie en un siècle où l'on a tout tenté pour arracher l'homme à ses problèmes d'homme, c'est l'éternité de la pensée humaine retrouvée. Héraclite et Socrate, Jésus et Lao-Tzeu accompagnent Jean Grenier dans sa tâche lucide.

Dans la première partie de son essai où il examine les contingences de la nature humaine et des possibilités qu'elles créent,

Jean Grenier précise son souci de ne pas être arrêté par l'obstacle des valeurs (1). « *Car nous pouvons être amenés par des considérations pratiques à restreindre ou à augmenter le champ des possibilités qui, après tout, ne sont peut-être pas définissables à priori.* » Aussi s'efforcera-t-il de chercher « *si la liberté ne peut pas s'émanciper totalement de la valeur et même de la situation* ».

On croira que la tâche de Jean Grenier est celle d'un moraliste à rebours. Mais c'est que la morale pour laquelle il œuvre doit être toujours susceptible de dépassement : c'est une morale véritablement ontologique. C'est d'aillleurs une des tendances de la philosophie moderne que de confondre en un même mouvement ses différentes disciplines. Et que serait en effet une psychologie qui ne serait pas tentative métaphysique, une morale qui ne rendrait pas compte de l'être en son entier ou ne le servirait qu'à demi?

Pour cela, Jean Grenier ne veut pas se laisser enfermer dans le dilemme : bien — mal, car il sait que l'un et l'autre pôles de l'action humaine sont fonction de valeurs que la liberté est toujours capable de détruire. Est-il utile, à l'appui de ce qu'il affirme, de citer Sade, Baudelaire, Quincey, Blake, Dostoïewski, Nietzsche et tant d'autres qui précèdent Jean Grenier dans cette voie où la révolte contrarie ou imite la plasticité, le mouvement de l'univers, l'éternel devenir de l'homme? Jean Grenier voit une preuve de ce dépassement dans l'acte créateur qui, aux yeux des croyants, engendra le monde : « *La Bible ne nous présente-t-elle pas le monde comme un acte manqué de Dieu, la chute de l'homme étant prévisible sans être fatale — acte manqué qui a l'heureuse conséquence (félix culpa) de nécessiter une seconde intervention de Dieu* [....] *Cet acte divergent ou manqué peut être plus ou moins conscient. Par exemple, Dieu (dans la Bible) est un joueur qui laisse les chances égales à ses créatures, tout en se disant qu'en cas de perte, il aura le plaisir ou la peine de jouer à nouveau.* »

Mais Jean Grenier conclut : « *L'Homme ne peut pas toujours compter sur la possibilité infinie de jouer.* »

En effet, la révolte ni le libre devenir que le pur hasard encourage ou condamne à la stérilité ne peuvent entretenir

(1) Ces deux mots sont d'ailleurs associés par René Le Senne dans le titre même de son livre *Obstacle et Valeur*.

l'homme dans l'illusion d'une liberté virtuelle. A l'origine de toutes les tragédies — et, nous venons de le voir, de la plus grande de toutes —, le choix nous force à la discrimination. On lira avec profit les exemples que Jean Grenier propose à nos méditations. D'un côté : la liberté qui est vertige, ivresse, révolte, que l'homme utilise « contre sa raison ». De l'autre côté : le choix, les valeurs, la foi. Mais on peut remonter la pente. C'est pourquoi Jean Grenier, avec de grandes précautions, nous oriente, en partant du choix et de l'intolérance des valeurs, vers la sagesse. Car « *être libre n'est-ce pas créer son être, ce qui est bien mieux que choisir son mode d'être?* » Pour le sage, la liberté est l'accomplissement de la loi. De la loi la plus naturelle, bien entendu. L'on parviendra ainsi à l'argumentation qui résume, à la fin de la première partie du livre de Jean Grenier, sa pensée :

« 1° *Annulation des valeurs;* 2° *Pour des nécessités morales même puisque les valeurs sont divergentes;* 3° *La situation n'est plus un moyen utopique, mais une fin en soi;* 4° *La question de choix ne se pose plus;* 5° *Le Refus de la liberté est la suprême liberté;* 6° *Résultat : Maîtrise de la nature et domination de Soi.* »

D'où cette ultime et désespérante affirmation : « *Le meilleur usage que l'homme puisse faire de la liberté, c'est de n'en faire aucun.* »

Conclusion toute provisoire, car de nouvelles questions aussitôt surgissent. N'avait-il pas, quelques années auparavant, déjà écrit : « *L'homme doit chercher une vie à sa mesure et une fois qu'il l'a trouvée, la rejeter, car il n'y a pas de vie à sa mesure.* »

Sagesse et révolte se côtoient ici dangereusement. Ce n'est pourtant pas à propos de Jean Grenier que l'on songerait à employer le mot « dialectique » qui rappellerait fâcheusement un rationalisme ici dépassé. Ses contradictions, ses repentirs servent davantage la réalité qu'il exprime qu'un conceptualisme séduisant pour la logique, mais appauvrissant la vérité qu'il veut atteindre. L'arbre cartésien s'est enrichi de feuilles, de lumière; il bouge sous le vent, donne des fruits, bourgeonne, meurt... A un certain endroit des *Entretiens*, Jean Grenier termine une prière par ces mots qui nous livrent un peu de sa nostalgie « *Donne-moi la liberté du vent.* » Et ailleurs : « *La liberté d'être ce que nous sommes ne nous suffit pas, nous voulons encore*

celle d'être ce que nous ne sommes pas. » Si l'on songe au mot de Sartre : « *L'Homme est une passion inutile* », la liberté fait surgir mieux que toute autre question métaphysique cette inutilité : elle dépouille l'homme de la comédie qu'il se force ou qu'on le force à jouer.

Cependant être homme suppose la nécessité de se révolter non seulement contre le destin, mais contre cette part plus intime du fatum universel : notre propre destinée. Là encore, Jean Grenier hésite entre les deux modes de la conduite humaine : « *Se refuser à la comédie qu'une volonté incompréhensible nous fait jouer, ou encore s'émerveiller du spectacle qu'elle nous donne, voilà deux attitudes acceptables en face d'une réalité qui n'a pas grand'chose à voir avec nos aspirations en tant qu'hommes et en tant qu'individus.* » Ne voyons là pourtant qu'un jugement intellectuel. Si la vie peut être saisie par la pensée, elle n'en demeure pas moins liée au temps, fonction du passé et de l'avenir, de telle sorte que « *chaque jour de notre vie ratifie un choix antérieur qui finit par constituer notre nature* ». La liberté est d'autre part inséparable du projet ou de l'absence de projet qui, à chaque moment de notre présent, fait de nous une puissance à venir, quelle que soit notre attitude à l'égard du futur. C'est ce que marque fort bien Jean Grenier, lorsqu'il décrit le moment où « *écrivant sous la pression d'une nécessité intérieure* [*il*] *transforme... la transcendance de* [*son*] *projet en immanence de* [*sa*] *décision,* [*il*] *étreint l'être dans sa nudité* [...]. *Cet instant, négation du temps est la porte de l'éternité. C'est cet instant qu'ont connu les poètes de l'instantané et les mystiques de la quiétude. Mais je ne puis pas m'y arrêter, car mon existence est plongée dans le temps et que si je continue de vivre, je me ressouviens d'être homme* ».

Le mouvement à sens unique : passé — (présent) — avenir se transforme ici en mouvement vertical : ce que Jean Grenier appelle immanence demeure inséparable de la tentation d'oubli ou de renoncement à laquelle nous incitent les valeurs absolues, mais son œuvre antérieure est là pour nous rassurer : toujours ce Méditerranéen se souviendra qu'il est homme et si le chemin qu'il parcourt de la Voie Appienne aux Grandes Pyramides est bordé de tombeaux, sa méditation sur la mort (telle qu'elle apparaît dans les *Inspirations Méditerranéennes*) n'aboutit

pas à ce camouflage esthétique dont d'autres voyageurs méditerranéens avaient paré leurs craintes. Jean Grenier n'est à aucun égard l'héritier des formes romantiques de l'inquiétude ou du désespoir. Sa méthode est plus rigoureuse. Ce sont des philosophies qui le protègent du vide dont il s'approche ou l'accompagnent jusqu'à l'absolu qui le hante, comme si ce qui fut exprimé de meilleur pour les hommes le maintenait à un niveau expérimental assez haut pour que cette « liberté du vent » réclamée par lui le fasse vaciller sans doute, mais le vivifie et le porte jusqu'aux rivages qu'il quittera après les avoir abordés : « *Quelle beauté dans un regard qui sait ne pas se détourner de l'inévitable et qui sait n'y pas trop insister.* »

Cette haute sagesse vers laquelle tendent toutes ses conclusions ne serait pas complète si l'on n'évoque pas les paysages qui l'inspirent. Paysages spirituels aussi bien que terrestres. Les grands textes auxquels il se réfère sont pour lui inséparables des paysages où ils ont vu le jour. C'est une totalité qui détermine son rapport avec le monde : la mer (le temps), la terre (les hommes) et le ciel (l'absolu) fondent sa liberté à l'image d'un littoral, d'une courbe, d'une ruine, d'une clarté... Alors que les commentateurs de l'homme cherchent dans les sciences ce qui fait sa généralité et que les poètes exaltent sa particularité sensible, l'œuvre de Jean Grenier se situe au-delà de cette science et de cette subjectivité dont les résultats, connus d'avance, ne sauraient épuiser la question. Ce serait presque avouer que la réponse qu'il doit forcément apporter un jour est trouvée et si sa pensée souffre de ces impossibilités qui marquaient l'éclatement de la pensée de Nietzsche, son humilité l'empêche de s'y arrêter.

C'est d'abord une croyance fondamentale au pouvoir et à la nécessité pour l'homme de créer son être en affirmant ainsi sa liberté qui lui donne le courage et la lucidité nécessaire à la recherche qu'il a entreprise. La possibilité de nier les valeurs ou de les choisir oblige, d'autre part, l'homme à s'affirmer comme individu. Quelle que soit alors la définition que Jean Grenier donne de la liberté, il reste que l'homme « n'ayant rien à perdre » (selon Pascal), est fait pour se donner. Chose évidente, dit Jean Grenier, « *à un homme de ma race pour qui les possibilités se confondent avec les devoirs* ».

Nous savons pourtant ces devoirs nuls. Mais Jean Grenier nous dit que c'est le caractère relatif des valeurs qui nous « *instruit de l'absolu* ». C'est à cause même de cette instabilité que l'homme est tenté de franchir le seuil des devoirs humains pour répondre à l'appel de la totalité. Il n'y a aucune justification finale de cet effort, « *mais l'existence de l'absolu se cache et bouge derrière la tapisserie du monde. On ne la voit pas, elle se manifeste par une absence qui est plus active que la présence, comme à une soirée à laquelle manque le maître de maison.* »

Les Chrétiens songeront ici aux Évangiles où les devoirs humains sont unis contradictoirement aux devoirs que le croyant rend à Dieu. Mais si l'on voit chez Jean Grenier se dessiner un acquiescement aux valeurs chrétiennes lorsqu'il s'agit de défendre une morale de l'engagement, il est remarquable de voir que les passages de l'Écriture qu'il cite dans les *Entretiens* ont trait à l'incommunicabilité du Christ lorsque celui-ci prononce le « Noli me Tangere » ou bien « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ». En voulant imiter cette attitude, l'homme use de sa liberté contre sa raison. Et il semble, pour Jean Grenier, que la tâche de l'homme soit ailleurs. Car, que l'optimiste considère que « *le problème de la destination ne le concerne pas* », soit que le pessimiste désespère de trouver jamais aucun sens à la vie, il demeure certain que l'homme doit travailler à sa métamorphose au cours de cette vie, qu'il doit « *non seulement se forger sa destinée en tant qu'individu, mais encore, en tant qu'appartenant à une espèce, en tant qu'homme en général s'assigner une destination universelle* ». C'est alors : « *la création des valeurs qui devient la valeur suprême.* »

Au-delà, la rupture est radicale. Ne restent que les attitudes extrêmes de l'esprit humain : la folie ou la sagesse. Parmi ces attitudes, Jean Grenier choisit la plus extrême de toutes : la sagesse qui ne veut plus d'aucun support actif pour se manifester. La dernière partie de son livre est en effet consacrée à l'étude du Tao, de Lao-Tzeu et de ses disciples. Ces doctrines l'intéressent « *pour la lumière qu'elles projettent sur une possibilité extrême de l'esprit humain* ». La liberté qui est « *d'abord acquisition de la puissance* » devient « *plus précisément* [*celle*] *d'une puissance qui ne s'exerce pas* ».

Pour le sage, alors « *la grande perfection doit laisser l'impres-*

sion d'un vase fêlé qui laisse échapper son contenu... La grande plénitude de nos facultés doit donner l'impression du vide et de quelque chose qui est en train de s'élaborer ».

Il ne faut pas oublier cependant que Jean Grenier, loin de nous entraîner sur cette voie qu'il juge inaccessible aux hommes de notre temps et de nos latitudes, ne fait ici que se placer en observateur d'une doctrine. N'oublions pas que les *Entretiens sur le bon usage de la liberté* sont conçus comme une étude extrêmement large où Jean Grenier s'efforce de soumettre son propre esprit à tous les éclairages qui peuvent dégager son universalité.

Il faut remonter loin pour retrouver ce ton d'engagement personnel devenu nécessaire à une époque où le formalisme philosophique, à l'image de l'ancienne scolastique, risque d'emprisonner l'homme dans sa facticité. Les objections que l'on peut faire ne peuvent avoir d'efficacité, car la critique ampute la pensée ou la vie de leur caractère réciproque lorsqu'elle n'est pas enrichie par une affectivité plus valable dans sa noblesse et son courage que la pensée désincarnée des juges.

Chez Jean Grenier, la pensée est retour à la vie; la liberté, prétexte lucide à l'action. « *Alors, la vie humaine devient grave malgré son caractère éphémère, l'homme peut travailler au dedans du monde comme si ce dernier avait de l'importance et penser qu'il n'en a pas : une action sereine dont il n'escompte pas le fruit. Mais tout cela demande une fidélité...* »

GUY DUMUR.

UN ESSAI D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

Parler avec quelque retard de ce livre (dont la publication date, en effet, de plusieurs mois) se justifie de soi-même. Il est le fruit d'une élaboration patiente, le résultat de toute une existence vouée à la connaissance et à l'amour de la Musique (l'on sait que Boris de Schlœzer a été, des années durant, le chroniqueur musical de la *Nouvelle Revue Française*). Par ailleurs, bien loin de répondre à un problème ou à un engouement passager, ce livre s'attaque aux questions les plus générales, les plus permanentes, son but n'étant rien d'autre que la

découverte de « l'essence même de la Musique », du « secret de sa structure » (encore que, bien entendu, l'auteur tire de ses principes maintes applications aux problèmes de l'actualité musicale). Et, affrontant ces problèmes fondamentaux, il est visible qu'il recherche moins une position brillante et personnelle qu'une solution objectivement justifiée. Rien de surprenant, donc, si un tel livre, qui relève de la science plus que de la littérature et déborde à tel point le momentané, impose au jugement un certain recul, et s'il a jusqu'ici moins attiré l'attention de la critique que tel ou tel manifeste d'actualité. Mais, à l'avenir, peu d'auteurs écrivant sur l'esthétique musicale, et même sur l'esthétique tout court, pourront éviter de s'y référer. Dans une récente étude de la revue *Critique* (nº 30), René Leibowitz, qui est pourtant aussi éloigné que possible des positions de Boris de Schlœzer, le déclare nettement : il s'agit d'un essai, écrit-il, « sans l'étude et la connaissance duquel l'on ne pourra guère, dorénavant, poursuivre des travaux musicographiques sérieux ». Avec cette *Introduction à J.-S. Bach* (1), nous tenons, en effet, l'un des meilleurs ouvrages de la littérature esthétique, et sans doute le plus important essai d'esthétique musicale paru jusqu'à ce jour.

L'ouvrage relève de la science, ai-je dit, plus que de la littérature. C'est-à-dire qu'il recherche la vérité du jugement, plus que la personnalité de l'affirmation. Faisant la psychologie de l'audition musicale, définissant les concepts de rythme, d'harmonie, de mélodie de façon à les délivrer de leur confusion ordinaire, précisant la nature de l'expressivité musicale, l'auteur aboutit fréquemment à des conclusions que l'on peut qualifier de *scientifiques*, en ce sens qu'elles ne pourront ultérieurement être dépassées (ou révisées) qu'après avoir été assimilées : le propre de l'observation scientifique n'étant évidemment pas d'être définitive (d'interdire toute recherche future), mais d'être *transmissible* (d'intervenir et de survivre dans toute recherche future). Cependant, le livre n'est pas seulement l'œuvre d'un savant ou d'un philosophe : il est l'œuvre d'un artiste, d'un homme qui, s'il n'a pas été un créateur dans l'ordre dont il traite (ce que lui reproche René

(1) Boris de Schlœzer : *Introduction à J.-S. Bach* (Gallimard, édit., 1947).

Leibowitz, dans l'étude précitée; mais l'esthétique des créateurs, à quelques exceptions près, est-elle exemplaire?), a puisé dans une longue et étroite familiarité avec l'art musical — et avec l'art en train de se faire autant qu'avec l'art déjà fait — une expérience sans doute moins intime, mais peut-être plus lucide et complète que celle du créateur; il est aussi l'œuvre d'un homme qui confronte sans cesse son expérience musicale à une expérience littéraire non moins vaste et non moins sûre, et en qui l'on devine, enfin, une pensée personnelle et une authentique expérience de la vie. Unissant finesse et géométrie, persuasive sans être didactique, la forme est rationnelle et discrètement chaleureuse : sa clarté vient du cœur autant que du raisonnement. Certains confondent une pensée avec l'étalage de quelques idées billantes; et d'autres ne voient pas la différence qui sépare un raisonnement d'une méditation, une enquête d'une expérience. On mesure l'exceptionnelle qualité de l'ouvrage à ce fait que, dans sa pensée comme dans sa forme, il accorde les qualités les plus opposées.

★

En dépit du titre, il ne s'agit nullement d'une introduction à l'œuvre de Bach — et l'auteur s'en explique dans sa préface. Souhaitons qu'il nous donne un jour ce *Bach* qu'il avait résolu d'écrire et qu'il a dû abandonner, nous dit-il, pour résoudre quelques difficultés préliminaires à tout travail musicographique, et pour « repenser le fait musical ». Le vrai titre, c'est dans le sous-titre qu'il convient de le chercher *(Essai d'une esthétique musicale)*, et il n'est même pas sûr qu'*Introduction à J.-S. Bach* eût été un sous-titre bien choisi. C'est presque toujours à Bach que B. de Schlœzer se réfère; il voit en lui le musicien par excellence. Mais les conclusions induites des exemples particuliers ont une portée générale, s'appliquent à toute musique valable, et pas seulement à celle de Bach. Il ne s'agit ni d'une monographie, ni d'un traité s'efforçant de prouver que l'essence de la musique est contenue dans l'œuvre de Bach d'une façon exclusive et définitive. Sans doute Schlœzer a-t-il trop sacrifié dans son titre à la genèse même de son livre, alors qu'il nous dit excellemment par ailleurs que ce n'est pas

dans l'origine anecdotique d'une œuvre qu'il faut rechercher sa signification.

Peu importe, d'ailleurs. Le lecteur a vite fait de comprendre quelle est l'intention de l'ouvrage. Toute réflexion sur la musique exige que soient « définis aussi strictement que possible les termes du vocabulaire musical ». A ce prix seulement il sera permis de saisir « l'essence même de la musique, le secret de sa structure » (p. 12). Ici, une fois de plus, l'on voit que les questions de mots sont des questions de fond, et que toute tentative de langage clair est par là même tentative de pensée claire. Ce n'est pas un vocabulaire, c'est bien une esthétique que nous donne Schlœzer.

Le point de départ, c'est la critique du subjectivisme. Si l'œuvre musicale n'est rien d'autre que l'ensemble des images auxquelles elle donne lieu (images de l'interprétation et de l'audition : variables, subjectives), l'œuvre n'existe pas au sens objectif de ce mot — et il n'est plus possible de parler d'elle. Si l'œuvre existe, si donc notre parole sur elle a un sens, c'est qu'il y a une réalité objective de l'œuvre, c'est qu'elle a une *structure* (p. 22). Par là, Schlœzer rejoint le point de vue fondamental de l'esthétique contemporaine, qui refusant de réduire l'art à un contenu subjectif, le définit comme structure spécifique. Restait à appliquer ce point de vue structurel à la musique — ce qui n'avait pas été fait avant Schlœzer.

Mais structure, ici, c'est signification. Dire que l'œuvre musicale existe, c'est dire qu'elle est une structure, et c'est dire aussi qu'elle a, qu'elle *est* un sens. Sens immanent à la structure et non point transcendant, comme dans le cas du langage rationnel : l'œuvre musicale est un système fermé. Ainsi, plutôt qu'œuvre d'art parmi d'autres, la musique est l'archétype de l'œuvre d'art. Seule, elle offre une signification pleinement immanente : dans son effort de libération du langage prosaïque, la poésie tend vers cette immanence, mais n'y parvient jamais.

La psychologie de l'audition musicale vérifie ces principes. Écouter, c'est comprendre. « Je ne comprends cette série sonore, autrement dit je n'en découvre le sens qu'à partir du moment où je parviens à la saisir dans son unité, à en effectuer la synthèse.» (P. 26.) Écouter sans comprendre, c'est, à propos

de l'œuvre musicale, s'ouvrir sur soi-même, sur le flux des associations subjectives. Écouter en comprenant, c'est opérer une synthèse intellectuelle, se refermer sur l'unité de l'œuvre — structure et sens à la fois. C'est à cette condition que l'œuvre d'art est *connue* en tant qu'*idée concrète*, c'est-à-dire en tant que réalité singulière, unique, comme est unique cet individu, Pierre ou Paul.

Tels sont (évidemment très schématisés, mais je l'espère non trahis) les principaux développements de la première partie : *L'Idée concrète* (*I. La compréhension de l'œuvre. II. La connaissance de l'œuvre*). Dans la seconde partie de l'ouvrage, intitulée *La Forme*, et surtout dans le premier chapitre (*Prolégomènes*), Schlœzer précise sa conception de la structure musicale. Il n'y a unité esthétique, œuvre véritable (valable) que dans la mesure où il y a système organique, et non pas seulement ensemble additif ou système composé. La forme élémentaire, c'est l'ensemble mécanique, l'assemblage fortuit : à ce niveau, bien entendu, il ne saurait être question de l'œuvre. Mais l'œuvre véritable ne se réduit pas non plus à l'œuvre composée, c'est-à-dire gouvernée par un plan, par des règles générales de composition. La composition fait l'œuvre correcte, non l'œuvre valable. Celle-ci n'existe qu'au niveau de l'organique, et il n'y a système organique que dans la mesure où chaque partie reçoit de la fonction formelle du Tout, avec laquelle elle est dans une relation nécessaire et indestructible, une identité nouvelle qui la transfigure, l'individualise complètement, l'arrache à la réalité générale qui est par ailleurs la sienne en dehors de ce Tout.

Dans les chapitres suivants, l'auteur établit que le Rythme, l'Harmonie et la Mélodie ne sont pas, comme le croit l'analyse traditionnelle, trois éléments distincts et séparables de la Musique, mais bien trois aspects de la même réalité musicale, en tant qu'unité concrète. Quant à la troisième et dernière partie intitulée *Le Mythe*, elle aborde successivement le problème de l'expressivité musicale et celui du rapport entre l'œuvre et l'artiste. Sur le premier point, Schlœzer montre en quel sens la Musique peut être dite expressive, affirmant qu'il n'y a pas de musique pure, a-psychologique, dénuée de signes expressifs, mais précisant qu'il n'est légitime de parler de signes expres-

sifs qu'à la condition de ne pas désigner par là « une combinaison sonore ayant un sens psychologique plus ou moins défini et le maintenant à travers les avatars qu'elle subit du fait de son contexte en passant d'un système à un autre » (p. 250). Sur le second point, il établit péremptoirement que l'œuvre musicale n'est ni traduction directe ni traduction différée et détachée du vécu, mais création d'un vécu inédit, d'une personnalité nouvelle et *mythique*, l'œuvre étant l'histoire de *l'homo faber*, non de l'homme existant. (« C'est l'évolution du style pianistique de Beethoven, c'est donc l'histoire de *l'homo faber* qui nous donne la clé des sonates et explique la différence entre le climat spirituel de l'*Appassionata* et celui de l'*Op. III* » — p. 301). Sans doute y aurait-il, sur tout cela, beaucoup à dire, mais il me semble que ce sont les thèses exposées dans la première partie et dans le chapitre intitulé *Prolégomènes* qui présentent le plus d'intérêt et offrent les meilleurs prétextes de discussion. Je me limiterai donc à leur examen.

★

Que l'audition musicale soit action, et non passion, effort pour reconstituer l'œuvre et non pas abandon aux échos qu'elle suscite, B. de Schlœzer le prouve de façon décisive et l'on n'a jamais rien écrit de plus fin ni de plus juste sur la question. La constatation est capitale, car elle vaut pour tous les autres arts : l'on voit à quel point l'esthétique classique a joué de malheur en opposant la contemplation à la création, l'attitude passive du spectateur à l'attitude active de l'artiste. C'est d'une façon générale qu'il faut dire qu'*il n'y a pas de contemplation esthétique* : devant l'œuvre d'art, il n'y a pas de spectateur — il y a un *recréateur* et un *critique*. Et il va de soi que cette recréation ne saurait être sensorielle : la critique que B. de Schlœzer fait de la *Gestalttheorie* me semble péremptoire. Et non moins péremptoire sa réfutation de Bergson que, pour ma part, j'eusse souhaitée plus sévère encore.

Mais l'affirmation de la nature synthétique et active de la compréhension n'est pas seulement une constatation psychologique : elle est grosse, pour Schlœzer, de conséquences esthé-

tiques — et j'entends par esthétique tout ce qui concerne l'appréciation de l'œuvre et sa valeur. En effet, la compréhension n'est possible que dans la mesure où il y a œuvre véritable, c'est-à-dire système organique. En conséquence : seules les œuvres valables supportent une opération de synthèse, parce qu'elles seules possèdent, *sont* une unité. Ainsi donc, comprendre une œuvre, c'est la connaître au sens érotique du mot — l'aimer : compréhension, c'est connaissance, et connaissance, ici, c'est « connaissance par participation ou communion », c'est amour (p. 56-59). La définition de l'œuvre comme structure, on le voit, recèle une « portée pratique » : elle est capable d'orienter notre jugement. En effet, si le caractère composé d'une œuvre garantit sa correction, seul son caractère organique garantit sa valeur. Seulement, comme connaître, ici, est une seule et même chose avec aimer, comme la compréhension est, en fait, un acte de connaissance par le cœur, il n'existe aucun moyen de prouver objectivement la valeur d'une œuvre : alors que la correction se prouve, par référence aux règles générales de la composition, la valeur, elle, ne relève que d'un « critère subjectif », elle ne peut pas se démontrer. Elle est vue ou elle est invisible : aucun argument ne peut détruire cette présence ou combler cette absence. « Impossible de prouver (le contraire) à qui prétendrait que le *Jupiter* de Mozart n'est qu'un composé dont la formule est si large que l'on pourrait sans aucun dommage remplacer le final fugué par celui, transposé, de la *Symphonie en sol mineur* » (p. 103). C'est pourquoi la critique ne peut être que « partiale » (p. 59).

C'est ici que j'éprouve quelques scrupules à suivre B. de Schlœzer. Tout le problème est de savoir si la compréhension d'une œuvre ne fait qu'un avec son appréciation. Est-il vrai que l'alternative soit comprendre et aimer, d'une part, ne pas comprendre et ne pas aimer, de l'autre? Le jugement, le goût, l'amour, peu importe le mot, n'est-il pas autre chose que la compréhension, la connaissance? Certes, on ne peut pas aimer si l'on ignore totalement : cependant le goût peut aller plus loin que la compréhension. Et si toute compréhension implique une certaine appréciation, il y a loin de cette appréciation à l'adhésion véritable, à l'amour, à la *préférence*. Si Schlœzer rapproche à l'excès la compréhension et le jugement, c'est

peut-être qu'il a trop séparé connaissance technique et compréhension esthétique. Lorsque j'écoute cette *Cantate* de Bach, mon manque de culture technique me rend inévitablement mauvais auditeur sur le plan de la compréhension. Cependant, je peux aimer cette *Cantate* plus que ne l'aime tel ami wagnérien qui, lui, possède une culture musicale véritable. Il la comprend mieux que moi, mais l'aime moins. C'est dire que le moment essentiel de la connaissance et de la compréhension est bien la reconstitution synthétique de l'œuvre : et cette reconstitution, si elle ne se réduit pas à l'analyse technique, en est beaucoup plus solidaire que ne le pense Schlœzer. Mais que l'élément essentiel du jugement, c'est le rapport de cette œuvre (plus ou moins bien reconstituée) avec ma sensibilité et mon exigence, son rapport à mon *intention* (1). Dissociant analyse technique et compréhension esthétique, Schlœzer avance que Berlioz, par exemple, était capable d'analyser *Tristan* (c'est-à-dire de nommer les figures de la composition), mais non pas de le comprendre, c'est-à-dire d'en effectuer la synthèse (p. 38). Il me semble difficile de l'admettre. Non seulement Berlioz pouvait analyser la composition de *Tristan*, mais j'imagine qu'il en percevait mieux la structure que ne le faisait Baudelaire : seulement, cette structure, pour lui, n'avait pas de sens, alors qu'elle en avait un pour Baudelaire. Voir une structure et lui conférer un sens, c'est-à-dire l'aimer, me semblent être deux opérations fort différentes. C'est ce qui explique l'injustice bien connue de l'artiste à l'égard des œuvres qui, pour grandes qu'elles soient, ne s'accordent pas à son sentiment de l'art. Dira-t-on que l'artiste est moins lucide que le critique vis-à-vis de la structure formelle? Certes pas. Son champ de vision est plus étendu que celui du critique, mais le champ de sa sensibilité est beaucoup plus restreint : son *intention* le ferme aux intentions d'autrui. Aussi bien ne suis-je nullement porté à admettre, selon le mot

(1) René Leibowitz, dans l'étude précitée, oppose lui aussi, à Boris de Schlœzer la notion d'*intentionalité*. Mais il s'agit pour lui de de l'intentionalité du créateur; pour nous, de l'intentionalité de l'auditeur. Je ne crois pas que la référence à l'intention du créateur puisse fonder, en fait ou en droit, notre jugement de valeur. Peu importe ce qu'il a voulu faire : et d'ailleurs, le sait-on? Compte seul ce qu'il a fait.

fameux de Baudelaire repris par Schlœzer, que la critique doive être « partiale ».

Autrement dit : voir n'est pas nécessairement aimer, ne pas aimer n'est pas inévitablement être aveugle, mais plutôt ne pas apprécier ce que l'on voit. Si j'aime Pierre ou Paul, est-ce parce que je les vois, alors que les autres ne les voient pas, — ou est-ce parce que je prête un sens à ce que je vois? Et l'on dit justement que l'amour est aveugle. Au fond, la thèse de B. de Schlœzer revient à transposer sur le plan de la connaissance irrationnelle la fameuse thèse socratique selon laquelle nul n'est méchant volontairement. Mais, de même que le mal n'est pas l'ignorance du bien, de même qu'il existe une vocation du mal, l'adhésion à une œuvre ou son refus, n'est pas sa connaissance ou son ignorance, mais une attitude de la volonté (ou de la sensibilité) à son égard.

Ce qui nous amène à poser un peu autrement le problème des garanties objectives de la valeur. Si la valeur d'une œuvre se réduit au caractère organique de sa forme, on voit mal pourquoi il n'y aurait que des critères subjectifs d'appréciation. Certes, il n'est pas possible de démontrer logiquement que telle œuvre musicale forme un système organique rigoureusement fermé : mais cela s'éprouve, et en dehors même des préférences de la subjectivité. Même si je préfère Wagner à Bach (Baudelaire à Mallarmé, Renoir à Cézanne) je vois, je sais que Bach est plus « structuré » que Wagner. En distinguant art pur et art magique, en déclarant que l'art magique est celui « où les parties sont imparfaitement intégrées au Tout » — et acquièrent par là un potentiel psychologique supérieur —, Schlœzer fait une constatation objective : la subjectivité n'intervient qu'au moment où il voit dans la complète intégration au Tout (ce qu'il appelle « loi de la forme parfaite ») l'unique fondement de la valeur — la subjectivité n'intervient qu'avec la préférence. Et, bien entendu, cette subjectivité ne comporte aucune démonstration : je crois pourtant qu'elle comporte des *justifications*, qu'elle tolère le dialogue. Je ne peux pas prouver que Bach soit supérieur à Wagner, ni Wagner à Bach, mais je peux motiver et préciser ma préférence, en faisant, comme Schlœzer, l'apologie de la « forme parfaite » ou bien, à l'inverse, en glorifiant l'art magique, la tentative wagné-

rienne d'un art musical complet, la recherche debussyste d'une musique qui ressemblerait à une improvisation, etc.

La *loi de la forme parfaite*, précisons-le, appartient bien à l'esthétique, au domaine de l'appréciation : le caractère organique d'une œuvre garantit sa valeur, et non pas seulement son existence. Si une œuvre n'est qu'un agrégat, ou une composition, elle est, bien entendu, sans valeur aucune : Massenet n'existe ni devant Bach ni devant Wagner (Gérôme ni devant Ingres ni devant Delacroix). Cependant, comme cette loi n'est pas la seule à jouer, elle ne peut gouverner nos jugements (et nos préférences) ni d'une façon exclusive, ni d'une façon décisive. La structure est une sorte de fait absolu auquel il faut donner une signification relative, et je peux préférer une moindre cohésion structurelle et une plus grande valeur de choc. Ou encore une plus grande valeur de *nouveauté.*

Car il y aurait beaucoup à dire sur la valeur de la nouveauté comme fait esthétique, et l'on peut trouver surprenant que le livre de B. de Schlœzer soit muet là-dessus. Non certes que la nouveauté soit un critère constant et décisif, comme le professe une certaine *esthétique du dépassement* actuellement fort répandue dans la critique, au moins d'une façon implicite : mais il me semble impossible de n'en pas tenir compte. On peut préférer Bach à Beethoven, on ne peut pas souhaiter à la place de Beethoven, dans l'histoire de la Musique, le simple prolongement de la musique de Bach. Tout art est une *histoire* : nos jugements sur l'art ne peuvent l'ignorer. Un jugement de valeur est toujours un jugement de comparaison : et, ici, la matière de la comparaison, c'est la suite historique des œuvres. Juger une œuvre, ce n'est pas seulement la mesurer à l'impératif de la « forme parfaite » : c'est aussi la confronter à nos propres exigences, c'est enfin la confronter aux autres œuvres, s'assurer qu'elle tient en face d'elles, la considérer comme histoire, comme *événement.*



C'est à regret que je quitte ce livre. Il appellerait bien d'autres discussions. Notamment, en ce qui concerne la critique de certaines tentatives actuelles : musique athématique (p. 216), atonalité (p. 255). Mais cela dépasserait grandement nos com-

pétences. Quant à la hiérarchie des arts qui est ici impliquée — (la Musique l'emportant sur la Poésie : cf. notamment p. 265), la discuter excéderait notre sujet. J'ai surtout voulu montrer l'importance du livre sur le plan de l'esthétique générale. Que d'ouvrages, en effet, qui, prétendant relever de l'esthétique, se contentent d'usurper cette désignation : ils concernent l'œuvre d'art en général et non l'œuvre d'art valable, le problème de la valeur. Ainsi, c'est autant en raison de son orientation théorique que de ses qualités propres, que le livre de Boris de Schloezer mérite d'être qualifié d'*exemplaire*.

GAETAN PICON.

SPECTACLES

LE ROI PÊCHEUR

La publication du *Roi pêcheur* il y a quelques mois (chez José Corti) était passée à peu près inaperçue. La représentation de la pièce de M. Julien Gracq (au théâtre Montparnasse) a été froidement accueillie, par la critique plus encore que par le public. Il y a sans doute une sorte de plaisir symbolique à constater qu'une telle œuvre reste une œuvre solitaire, comme elle est solitaire d'inspiration. Mais si la solitude du quêteur est un des thèmes du Graal, il serait exagéré de le respecter jusqu'à méconnaître une des rares belles œuvres de notre théâtre.

La religion, et spécialement la chrétienne, nous propose une figuration de la destinée, une image de l'homme : Pascal fondait toute son apologétique sur l'exactitude de cette image, l'adéquation de cette figure avec notre cœur. Mais il reste dans le capital de notre civilisation quelques autres figures de l'homme, images religieuses dégradées ou créations purement esthétiques : ce sont les mythes des poètes. On pourrait écrire un curieux chapitre de l'histoire des idées morales rien qu'en étudiant les rapports de quelques-uns de ces mythes avec la religion. Celle-ci a presque constamment essayé de tirer à

elle les autres images, qui, de leur côté, ont eu plus ou moins de bonheur dans leur effort pour préserver leur caractère irréductible.

L'histoire de la queste du Graal serait particulièrement significative. Dès le Moyen Age, il semble bien qu'elle soit laïque chez Chrétien de Troyes, expression de la société courtoise et de la chevalerie héroïque; mais la voici religieuse chez Robert de Boron, et même de stricte obédience cistercienne chez l'auteur de la *Queste*. Elle résiste cependant : le vieux fond païen se montre en Allemagne dès le temps de Wolfram von Eschenbach. Wagner tentera un compromis dans lequel une partie de l'imagerie chrétienne subsiste, mais en résistant bien mal à une poussée intérieure qui n'a plus rien de chrétien. La tentative de M. Julien Gracq, qui se réfère lui-même au précédent wagnérien, est une tentative pour délivrer le Graal d'une part de l'enchantement chrétien, d'autre part de l'enchantement musical. Reprendre le bien de l'homme à la religion et à la musique semble le dessein à la fois réfléchi et audacieux de ce *Roi Pêcheur*.

La transposition pourrait se faire d'une manière grossière, en ramenant en quelque sorte Perceval à la conception médiévale première : au lieu de renchérir sur la pureté et l'imitation du Christ, ce qui a conduit à la création de Galaad, revenir au courageux et brillant chevalier, rétrograder Perceval du rang de saint à celui de héros. Mais cette opération n'aurait pas aujourd'hui grande signification. Au contraire, c'est en dépouillant le saint comme le vieil homme occidental que M. Gracq veut nous préparer à revêtir l'homme nouveau. Le combat de Perceval, ce n'est pas un combat contre des dragons ou des tours de magie : chez les auteurs anciens déjà l'enjeu de sa lutte était la grâce. C'est un combat intérieur contre la tentation, ne disons pas du « surhumain » (le vieil adversaire de Wagner écoute aussi à la porte de Corbenic), mais du « transhumain ». Les obstacles que Perceval rencontre sont donc des tentations et des propositions. La vertu qui est mise à l'épreuve, ce n'est pas le courage physique, mais en somme la fidélité dans l'ambition, la constance dans la soif du Graal à mesure que l'idée et la nature du Graal se découvrent à lui. En un sens la pièce de M. Julien Gracq retrace les phases d'une initiation. Mais il

faut ajouter que cette initiation, comme la conception même qui nous est proposée du Graal, est non pas religieuse, mais métaphysique, à peu près au sens où l'on distingue ces deux catégories dans le vocabulaire de M. René Guénon. L'analogie qu'indique la préface entre la recherche des chevaliers et celle du point suprême, du point central chez les surréalistes peut également éclairer cette distinction. Le vocabulaire du *Roi Pêcheur* est volontairement le plus général : il est question de la Promesse, du Très Pur, non du Christ ou de la Croix; et la colombe d'Amfortas est la colombe de l'Esprit. Ainsi le Graal s'établit dans sa plus grande généralité, et la quête prend son sens de quête humaine. On se tromperait en mettant l'accent sur l'échec de Perceval, ou sur son refus (dès le Moyen Age, il y a un épisode de la visite manquée de Perceval). Et l'on se tromperait sans doute autant en le mettant sur la victoire d'Amfortas, le roi blessé. La position suggérée par M. Gracq est plus subtile (« c'est Kundry qui porte mes couleurs »); elle est aussi davantage dans l'esprit de ces histoires ouvertes que sont pour lui les mythes du Moyen Age, par opposition aux mythes fermés de l'antiquité grecque.

L'ambition de la pièce est, on le voit, exceptionnelle. Du seul fait qu'il tente de transcrire sur son plan et dans son langage un mythe qui est un mythe de tradition chrétienne dans l'esprit de ses spectateurs, M. Julien Gracq crée un malaise. Que le Graal reste un mystère, le spectateur moyen l'accepte : mais il en perd toute notion, il ne pourrait plus arriver à se faire une idée qu'en acceptant de suivre Perceval lui-même, de passer avec lui par les étapes de l'initiation. D'autre part, M. Gracq n'a voulu faire aucune concession aux funestes prestiges de l'opéra wagnérien : ce n'est pas d'un dépouillement des moyens dramatiques, mais d'un véritable ascétisme qu'il faut parler.

Le seul charme, mais très puissant, c'est la poésie : une poésie qui n'est jamais là pour elle-même, qui ne fait pas des effets de mots ou des effets d'images comme on fait des ronds de jambe, mais une poésie intérieure et nécessaire, si l'on peut redonner un sens à ces épithètes galvaudées. A celui qui entend ce chant dans le texte, le reste devient facile. S'il n'y a pas d'action dramatique, pas d'effets spéciaux, il y a une sorte de tension constante de la lutte spirituelle, un dialogue sans rien

de trop, un mouvement qui ne s'arrête pas : nous gardons les yeux sur le ressort de quelque machine infernale montée non pour l'anéantissement mais pour la libération de l'homme. On pouvait être déçu par la représentation du théâtre Montparnasse, par des détails de la mise en scène, par l'évidente inexpérience professionnelle du jeune Perceval, etc. Mais dans l'ensemble, la mise en scène de Marcel Herrand, les décors de Léonor Fini, l'interprétation de Maria Casarès et même de Jean-Pierre Mocky servaient une œuvre qu'il était presque impossible de servir et contribuaient à l'éclat de la soirée.

On peut discuter de l'avenir du théâtre, et trouver qu'il n'est pas très heureux de faire de la représentation une sorte de « néo-mystère » pour un petit nombre; on peut discuter aussi l'interprétation que M. Gracq propose de la légende même du Graal, et se demander si la signification chrétienne peut être éliminée ou dépassée comme il le suggère. Mais, ces débats suspendus, il faut dire que la représentation du *Roi Pêcheur* était une des très rares soirées, la seule peut-être de la saison, où l'on se sentît au contact de la beauté.

ROBERT KANTERS.

LES JEUNES COMPAGNIES PERDENT LEUR TEMPS.

Ayant fait parvenir à tous ceux qui vivent du théâtre et pour le théâtre (animateurs, auteurs et critiques) un long et subtil questionnaire, Marc Beigbeder tente (1) de faire le point des expériences dramatiques de ces années passées. Cette « quête » ressemble pour finir à une assemblée de médecins moliéresques qui, ayant découvert qu'une jeune fille est muette, se disputent quant aux remèdes. Chacun prétend posséder le plus efficace et le tient pour indispensable. Peu importe que la fille y risque d'autres infirmités. Toute l'habileté de Marc Beigbeder est nécessaire pour que la cohérence et la lucidité président à cette assemblée. Il y parvient, par miracle.

(1) *Esprit*, mai 1949.

Mais une chose est d'exposer un programme, une autre de le mettre en pratique. Nos députés le savent. Nos metteurs en scène semblent l'oublier. A confronter leurs déclarations et leurs affiches on éprouve une certaine impatience. Si Georges Vitanly par exemple, qui propose un théâtre national d'essai, dont il serait directeur, bien entendu, a découvert Henri Pichette (grâce à Gérard Philippe) il en est aujourd'hui à « découvrir » Alexandre Arnoux et Jean Wiener. Si Clément Harrari apparaît dans ses discours comme un novateur téméraire, son accent poldève ne parvient pas à donner à la *Place de l'Etoile* ou aux *Mamelles de Tirésias* une nouvelle jeunesse. Et l'on s'inquiète un peu de voir Pierre Valde suivre les traces de Raymond Rouleau, et monter Priestley après Sartre. Du moins a-t-il une défense valable; ces auteurs sont de bons auteurs, et monter une bonne pièce, même métaphysico-policière, n'est jamais perdre son temps. *Un Inspecteur vous demande* méritait d'être joué. Nous méritions d'y assister. Mais cette excuse très valable, aucun autre parmi ces jeunes animateurs ne peut l'invoquer. *Les Taureaux* soit loin d'être une bonne pièce, ainsi que *les Indifférents*, *L'Enchantement des Images*, *Le Roi Candaule* (ceci dit sans froisser Gide, qui a d'autres titres à notre admiration), *Les Essais* (adaptés de Michel de Montaigne), *La Vengeance d'une orpheline russe*, et toutes ces œuvres mineures, écrites à la hâte, un soir, pour amuser quelques intimes, que l'on joue dans son salon pour un anniversaire ou pour le mariage d'une amie, et qui n'ajoutent rien à la gloire de l'auteur ni à l'art dramatique. Il eût été sans dommage pour Guillaume Apollinaire que l'on ait égaré le manuscrit des *Nouvelles*. Et le *Désir attrapé par la queue* n'empêche pas Picasso d'être un grand peintre. Ces plaisanteries d'un soir n'auraient aucune importance si des jeunes gens et des jeunes filles qui prétendent aimer le théâtre ne perdaient leur temps, leurs forces, leur talent et l'argent de leurs amis à les jouer dans des théâtres confidentiels, d'autant plus sélects qu'ils sont plus étroits, affirmant qu'ils aident à la vie de l'art théâtral.

Je sais bien qu'il n'y a jamais eu tant de jeunes comédiens, qu'il *faut* aujourd'hui faire du théâtre, comme il *fallait* après l'autre guerre faire de la peinture; je sais bien qu'à cette pléthore d'acteurs correspond une disparition complète des auteurs

dramatiques, du moins sur le plan qui intéresse les jeunes comédiens, à savoir l'avant-garde — et qu'il faut bien jouer de temps en temps une pièce n'importe laquelle pour justifier aux yeux de papa et maman qu'on œuvre dans la profession choisie. Mais je sais aussi que le rôle des compagnies qui se veulent d'avant-garde est de percer la ligne de défense des spectateurs, de vaincre leur résistance, de les habituer malgré eux à un langage, à une forme dramatique, à un univers nouveau, et que si Claudel est aujourd'hui l'auteur le plus joué, c'est qu'en 1941, la compagnie « Prétextes » ne perdait pas son temps en montant *L'Annonce faite à Marie* à l'Œuvre. Il n'y a sans doute pas beaucoup de Claudel à faire sortir de la clandestinité (1), mais il est évident que c'est perdre son temps que d'habituer nos yeux et nos oreilles à des textes qui n'ont rien apporté au théâtre à l'époque où ils furent écrits, et qui sont définitivement démodés. Il y a déjà longtemps que le baromètre de la mode avait donné l'alarme, en quittant *Les Chevaliers de la Table Ronde* pour *Les Parents terribles*. Et le faire-part définitif de cette mort, nous l'avons reçu le mois dernier, en voyant danser *Tristan fou* : avec Yseult, Salvator Dali s'enterrait lui-même et toute son époque avec lui, tous ces symboles usés, ces murs garnis de bras, ces femmes à visages de fleurs, qui servent aujourd'hui aux fabricants de parfums et aux couturiers à présenter leurs dernières créations.

Finalement, de tous les correspondants de Marc Beigbeder, trois seulement ont mérité du théâtre d'aujourd'hui, lui ont montré des chemins nouveaux à explorer : Jean Vilar, Grenier-Hussenot (inséparables) et Jacquemont. Tous trois ont cherché à rendre à la représentation théâtrale son visage de fête et de cérémonie. C'est un lieu commun de constater que le ciel d'Avignon, ses rues et le sourire de ses habitants sont un atout capital dans le succès des spectacles que Vilar monte au Palais des Papes, — que la musique et la danse donnaient au texte de *Yerma* une dimension et une force que connaissaient seules jusqu'ici les tragédies grecques (c'est d'ailleurs à Jacquemont que nous devons les admirables représentations des *Perses* et

(1(Toutes proportions gardées, il est pourtant assez significatif que Jean Genêt ait été révélé par deux « anciens » : Jouvet et Marchat.

d'*Agamemnon*) — et que Courteline n'est pour presque rien dans le succès des *Gaîtés de l'escadron*, opérette et ballet poétique, que l'on devrait attribuer à Grenier-Hussenot et Maldès, comme on attribue *Le Cid* à Corneille, et *Don Juan* à Molière.

A cette forme de théâtre qui semble bien être la seule féconde, on voit tout de suite que les théâtres de poche et autres cabinets secrets sont inutiles, et que les textes indéchiffrables aux non-initiés n'y trouveront aucune place. Il faut noter pour finir que ces trois hommes de théâtre ne se sont pas découvert du jour au lendemain une vocation d'animateur, qu'ils n'ont pas formé leur compagnie pour suivre la mode — mais qu'ils ont appris leur métier lentement, profondément, amoureusement, qu'ils savent ce qu'est le théâtre, et qu'ils affirment ainsi d'une façon catégorique, que l'avant-garde ne naît pas un beau matin d'une expérience gratuite, mais qu'elle se doit d'être la transposition et l'élargissement d'une longue tradition théâtrale parfaitement assimilée.

JACQUES TOURNIER.

CINÉMA ET RÉALITÉ.

The Naked city (La Cité sans voiles) marquera peut-être une date de l'histoire du cinéma : à la pointe extrême du réalisme cinématographique (un pas de plus et nous débouchons dans le documentaire à l'état pur), il en est aussi la réussite la moins contestable — en même temps qu'il en précise définitivement les limites.

Mais rappelons de quoi il s'agit. Le producteur de *The Naked city*, Mark Hellinger (mort l'an dernier), est un ancien journaliste, venu au cinéma en 1937. Il a pris une part active et importante à la conception et à la réalisation de ses principaux films : *The Killers* (Les Tueurs), *Brute Force* (Les Démons de la Liberté) et celui dont nous allons parler, bien qu'il n'en fût ni le scénariste ni le metteur en scène (Robert Siodmak a réalisé le premier, Jules Dassin les deux autres). Mais tous trois portent la marque de son inspiration, principalement *The Naked city*, — comme

c'était aussi le cas pour *Boomerang*, dont la paternité pouvait être attribuée autant à son producteur, Louis de Rochemont (ex-journaliste lui aussi) qu'à son réalisateur, Elia Kazan. Le rapprochement s'impose ici doublement : il y a plus d'un point commun entre *Boomerang* et *The Naked city*. Tous deux sont des films « policiers », ou, plus exactement, « criminels » (je veux dire que l'accent y est mis, plus que sur l'intrigue elle-même, sur le côté technique de l'enquête qu'elle met en scène). Tous deux aussi — et là est le point essentiel — ont été conçus sans tenir compte des lois esthétiques ou dramatiques habituelles du genre, sans recourir aux « ficelles », aux conventions ni aux ressources de la dramaturgie et du style cinématographiques. En ce qui concerne *The Naked city* plus spécialement, aucune scène n'en a été tournée au studio, tous ses décors sont réels (et peu de gens doivent se rendre compte du tour de force que constitue le tournage de séquences entières se situant dans les rues d'une ville comme New-York), aucun acteur n'est maquillé et trois ou quatre seulement sont des professionnels, d'ailleurs à peine connus (sauf Barry Fitzgerald, remarquable de simplicité et de vérité).

Le but de Mark Hellinger — que nous l'entendons d'ailleurs préciser dans le commentaire « alla » Orson Welles dont sa propre voix accompagne certaines séquences — était de nous faire participer au remue-ménage provoqué, trois jours durant, par un crime banal, dans un étroit microcosme (parents, amis de la victime, policiers) perdu au sein du macrocosme d'une grande ville, remue-ménage qui, finalement, aboutit, sans plus, à quelques lignes dans les journaux. Nous sommes loin de l'ambition éthique et lyrique du Rossellini d'*Allemagne année zéro* qui, par des voies assez semblables, entendait nous faire éprouver la tragédie de tout un peuple. Or, si le réalisme poétique de Rossellini exigeait du spectateur une participation active, une *sympathie* (au sens propre : *sun-pathein* = sentir avec) dont ledit spectateur n'est pas toujours capable, la froide objectivité de Mark Hellinger réussit, assez paradoxalement, à nous faire prendre à cœur les aventures et mésaventures de ses personnages, pourtant beaucoup moins émouvantes en soi, parce qu'elles sont sans prolongement humain. Il est remarquable que si le caractère poignant, parfois atroce d'*Allemagne année*

zéro échappait à beaucoup de gens (dont on se refuse tout de même à imputer l'indifférence à quelque médiocre hostilité pour un peuple vaincu), aucun spectateur de *The Naked city* ne laisse d'être captivé par l'intrigue, l'action et les personnages de ce curieux film. Mais c'est, justement, dans la mesure où cette intrigue, cette action, ces personnages *paraissent* ressortir à l'habituelle mythologie du cinéma. Et c'est si vrai que si l'épisode final de la poursuite dans les rues et sur le pont de Brooklyn, qui est pourtant celui où l'action dramatique colle le plus étroitement à la réalité du décor est celui qui « empoigne » le plus le spectateur en question, c'est que celui-ci *croit* s'y retrouver au cœur même de la convention cinématographique la plus banale (« Ça, c'est du cinéma ! » disait mon voisin de fauteuil).

Qu'est-ce à dire, sinon que le réalisme en soi, et pris comme *fin, manque presque inévitablement son but*? Que la réalité, au cinéma, ne devient émouvante et exaltante que dans la mesure où elle tend à ou semble rejoindre la convention, la mythologie, — bref : le *style* propre du septième art? Voilà qui confirme singulièrement ce qu'écrivait Alexandre Astruc : « Tout instant de cinéma est un passage de l'abstrait. Décors, figures, paroles sont ici les intermédiaires choisis par une passion, ou une idée, pour révéler sa marche. » Voilà, aussi, qui est de nature à enlever beaucoup d'illusions aux fanatiques du réalisme-pour-le-réalisme, aussi absurde que l'art-pour-l'art.

Le cinéma peut se vouloir moyen de reproduction de la réalité. Mais il n'est vraiment lui-même que dès l'instant où il se veut moyen d'expression, de suggestion, de révélation. C'est-à-dire langage. C'est-à-dire aussi art — et art spécifique s'il en fut.

C. E.

PROMENADES

IMPRESSIONS DE PARIS

Le 11 novembre 1948 je pris à Toulouse le train pour Paris. Ayant toujours vécu dans une ville de province espagnole, descendre à la gare d'Austerlitz m'émouvait comme doit émouvoir un Chrétien l'entrée à Jérusalem. J'avais sur moi cinq cents francs, un exemplaire tapé de mon deuxième roman et les dispositions affectives d'un homme de trente ans qui croit en l'Europe.

Dans le train, je rencontrai d'Oriola, jeune escrimeur français, champion du monde de fleuret. Je lui demandai : « Que pensez-vous de Paris? » Il réfléchit et répondit : « Il faut se défendre... » Il ne dit pas contre quoi. Mais je pensai qu'un champion du monde est un compagnon de route qui peut vous apprendre quelque chose.

Une heure avant l'arrivée, de l'autre côté de la plaine, le soleil se leva. Un soleil grandiose, orangé. Un soleil orangé comme je n'en n'avais jamais vu en Espagne. Paradoxal que la première chose de Paris à frapper un Espagnol soit le soleil.

Je sortis de la gare et pris le métro. Serré contre la barre d'appui d'une voiture de seconde je me trouvai entouré de feuilles déployées débordant de nouvelles charmantes : mères qui empoisonnent leur fils, maris qui coupent leur femme en morceaux. Les ouvriers regardaient avec plus d'attention les photographies des assassins que celles des victimes.

Aux places assises, j'aperçus des chapeaux extravagants, et, sous les chapeaux, des corps de femme rachitiques. Certains chapeaux semblaient justifier les crimes des journaux.

Je remarquai aussi que les portes des voitures ferment automatiquement au point que, pour les ouvrir, le citoyen a besoin de ses deux mains et d'un effort considérable. Détail

qui ne me parut pas convenir à un pays libre comme la France.

Je débarquai place de la République et me mis en quête d'un hôtel. La patronne vit sur ma fiche que j'étais un Espagnol fraîchement débarqué, et prit une attitude méfiante. « Vous ne seriez pas fasciste? » « Madame, lui dis-je avec embarras, je suis Espagnol, pas Italien. » Elle fronça le sourcil et m'inspecta des pieds à la tête. Ma chaussure bâillante, mon petit paquet de pain sec et les feuilles souillées de mon roman, modifièrent la direction de ses soupçons. « Alors, communiste? » s'enquit-elle. Je pensai au : « Il faut se défendre » de d'Oriola. Nous finîmes par devenir amis. Elle me dit qu'elle redoutait les uns et les autres, qu'elle vivait bien seule et elle m'obligea à lui promettre que, puisque j'étais Espagnol, je lui exécuterais une danse et irais de ma chanson.

Je payai deux cent cinquante francs et sortis. J'étais porteur d'une lettre de présentation et de deux adresses vagues, qui pouvaient m'être utiles. Je montai et redescendis des escaliers. Les trois destinataires avaient disparu, deux en Amérique, le dernier sous la terre. « Bien, me dis-je, à neuf heures du soir appuyé contre un réverbère, ce qu'il y a de mauvais avec Paris, c'est qu'une fois arrivé, plus moyen de caresser le projet de s'y rendre. »

Au bout de deux jours, je trouvai du travail. Cela consistait à aménager un jardin de la rue Singer, le niveler à la pelle, charger de sable une charrette, descendre le boulevart Delessert, suivre le cours de la Seine, et vider la charrette à la décharge publique du pont des Invalides. Je me sentais très orgueilleux de déplacer dans une certaine mesure le centre de gravité de Paris. A l'aller, j'avais à me défendre des voitures, particulièrement de celles conduites par des Américains qui se rendaient à l'ONU pour prendre la parole sur des cas analogues au mien. Au retour, ma charrette vidée, j'avais à me défendre contre l'imagination et l'amour-propre.

Un jour, j'abandonnai la charrette le long du trottoir, et je montai à la tour Eiffel. De là-haut Paris me parut imprenable, et la charrette un insecte. Toutefois, cet insecte me permettait de vivre. Ragaillardi par cette pensée, je commandai une photographie de profil, cigarette à la bouche. J'envoyai trois

tirages au pays; on m'a rapporté qu'ils allèrent de main en main jusqu'à Noël, après quoi ils furent accaparés exclusivement par les miens.

Avec le produit de l'insecte, je mangeai dans les restaurants de la Cité universitaire, et, la nuit, je me promenai au hasard. Le café ordinaire, partout, était détestable, et, si l'on demandait un filtre, l'appareil ne fonctionnait jamais. En revanche, je pouvais enfin renifler dans les kiosques des revues provenant du monde entier, et converser à la Cité universitaire avec des étudiants chinois, suédois, sénégalais et canadiens. J'appris une infinité de choses, inédites pour moi, sur la guerre passée, et concrétisai mes impressions sur la prochaine. En outre, en me rendant compte que toutes ces personnes, y compris les races de couleur, avaient des préoccupations identiques à celles de ceux que j'avais laissés dans ma province, j'éprouvai un respect immense pour ce que renferme partout d'identique le cœur humain.

Un fait m'atteignait au point sensible. Ces étudiants, de même que les Français dont je faisais la connaissance et que les affiches des agences de tourisme des Champs-Émysées et de l'avenue de l'Opéra, se formaient de mon pays une idée médiévale, sommaire et folklorique. Je recevais en plein visage des questions qui me donnaient la chair de poule, et dont ne suffisait pas à me consoler mon ami équatorien, compagnon de charroyage, auquel la police avait demandé de préciser de quelle partie de l'Équateur il était, compte tenu de ce que l'Équateur fait le tour de la terre.

Un Italien qui travaillait à la décharge publique me dit que je ne devais m'étonner de rien et que les Parisiens n'ont que des idées peu précises non seulement sur l'Espagne, mais sur le reste de la planète. Beaucoup ignorent non seulement l'Équateur, mais la France elle-même. La majorité parlent du Midi comme d'une étendue où l'on commence à saisir un air de tam-tam africain, et de la Haute-Savoie comme d'un pays simplement « épatant » ou « curieux » (au sens ambigu où Marcel Aymé a découvert que l'homme moderne emploie ces adjectifs).

Je lui dis que cette ignorance est caractéristique de toutes les grandes capitales. Il me répondit qu'à Paris la chose atteint une limite incroyable. Qu'y faire? Évidemment, il ne suffit

pas qu'un homme passe l'été à Cannes pour savoir ce qu'est la mer, ou à Fontainebleau pour savoir ce qu'est un arbre.

Déjà les époux Mandement, chargés des fouilles de la grotte de Mas d'Azil, en Ariège, m'avaient mis en garde contre la centralisation. Dix années durant, et en exécution d'ordres supérieurs, ils durent expédier à Paris, caisse après caisse, toutes leurs trouvailles préhistoriques, fruit de leur travail personnel. « J'en ai marre, c'est fini », me dit le mari lors de ma dernière visite à la grotte, en me montrant la sensationnelle galerie de mammouths qui venaient d'être exhumés. « Les silex, d'accord, mais les mammouths, non! Ils nous fossiliseront avant, ma femme et moi. »

Il est difficile de ne pas donner raison en théorie aux époux Mandement. Dans le coin où l'on y pensait le moins, peuvent surgir un mammouth, naître Goya ou se trouver une famille d'honnêtes gens qui accomplissent parfaitement leur destin.

L'Italien, homme d'esprit, me dit aussi le dernier jour de charrette, — une famille d'origine niçoise venait de m'offrir très cordialement l'hospitalité — qu'à son opinion le Parisien était un homme perdu. La cause en était selon lui, l'alcool, les Folies-Bergère, la « viande » dans toutes les revues, l'abus du ménage à trois, et la « viande » jusque dans la philosophie.

« Mais, lui objectai-je, le public des Folies-Bergère est en grande majorité étranger ». — « D'accord, mais les femmes qui s'exhibent nues sont Françaises, répondit-il.» Vraiment? « Et sur les ombres chinoises qu'on vend dans le vestibule — poursuivit-il — vous verrez se profiler ces femmes, poursuivies par des sergents de ville priapiques. »

Mon Dieu, c'était pourtant bien vrai. Je sortis des Folies-Bergère abasourdi. J'apportai l'une de ces ombres chinoises à une famille parisienne, dont les membres me confessèrent en riant, l'allumette brûlant encore, que ni le prestige des filles ni celui des gendarmes n'en était diminué. Alors, je ris à mon tour.

Mais voici un incident sans importance : on m'a demandé lors d'une réunion artistique : « Êtes-vous pédéraste? » Je regardai autour de moi et répondis que non, sur un ton d'humilité. « C'est rare », ajouta mon interlocuteur surpris.

Il est sûr que ces choses-là ne diminuent le prestige de per-

sonne. En outre, je me sentais heureux : j'avais table et couvert. Et l'une des filles de la maison, experte en vieilles pierres, me faisait découvrir à ses moments de liberté l'urbanisme de Paris, ses grandes perspectives, ses monuments, l'histoire de chaque fenêtre. Ah oui, chapeau bas, la place de la Concorde, la petite place où Delacroix eut son atelier, le Parc Monceau, l'Arc de Triomphe. A chaque coin de rue, un impact de culture. Et Renoir à l'Orangerie, et le Palais de Chaillot, que l'on ne sait si on doit l'aimer ou le haïr.

Mais à quoi bon parler du sentiment de l'espace, du sentiment du silence, de la couleur enfumée des pierres, inédites pour moi. L'important est que je m'enivrais de Paris, que je m'en saoulais.

Puis je ressentis un soudain vertige. Je me pris à comparer le Louvre, le Petit Palais, au « matériel » humain actuel. Ah! Dieux secourables, dans un pays où dominent les coups de trompe et les postes d'essence, dire des bêtises ne tire peut-être pas trop à conséquence; mais les penser et les dire entre des murs si gros de signification, entraîne une grande responsabilité.

Le cas est que mon vertige augmenta à un point indicible, quand, le deuxième dimanche de février, je passai devant Notre-Dame au bras d'une gamine de seize ans, produit précoce du boulevard Saint-Michel. La gamine — cheveux jusqu'aux mollets, sac à l'épaule et talons verts — qui jusque-là n'avait pas desserré les dents, jeta soudain un regard défavorable à la cathédrale, et s'exclama : « Merde, Dieu a été inventé un jour par un pauvre type en délire. »

Je ne voulus pas faire l'esprit fort et qu'elle me prît pour un athée, mais, vrai, elle m'avait coupé la respiration. « Car, de deux choses l'une, me dis-je, ou cette fille a raison et, dans ce cas, la présence émouvante de Notre-Dame est une farce grotesque que nous ont jouée les siècles, ou c'est Notre-Dame qui a raison, et, dans ce cas, la fille aux cheveux jusqu'aux mollets est un pauvre être digne de commisération. »

Elle remarqua mon abasourdissement et reprit : « Vous savez, en France, on aime la liberté. » « Enfin, m'écriais-je en me reprenant, voilà le maître mot, la formule de l'esprit fort. » « Que voulez-vous dire? »

Je me tus et continuai à réfléchir. Je lui racontai pour finir que, peu après mon arrivée à Paris, un groupe de communistes avaient reçu à coups de pavés sur les Champs-Élysées les agents qui s'avançaient pour dissoudre la manifestation, en blessant soixante; ce qui n'empêcha pas qu'au bout d'un quart d'heure tout Paris et moi-même nous nous promenions librement sur le champ de bataille.

« Eh bien, commenta la gamine, cela ne vous paraît pas magnifique? » Je lui dis qu'en effet me promener librement me paraissait magnifique, mais que cela ne me le semblait pas autant d'être un sergent de ville et de recevoir un pavé à travers la figure.

Elle parut ne pas me comprendre. Elle m'assura qu'ici le mot Liberté garde son sens même au-dessus de l'entrée des prisons. Puis elle me parla de sa famille. Elle me dit que son père appartenait à une secte qui recommandait à ses adeptes le jeûne et le repos, et que sa mère versait dans le bouddhisme, à la suite des amères expériences qu'elle avait souffertes du côté du clergé catholique et protestant. Je lui répondis que je jugeais la secte de son père d'une logique parfaite, car non seulement qui jeûne doit se reposer, mais qu'à trop se reposer on est forcé de jeûner. Mais qu'en revanche je me refusais à prendre au sérieux le bouddhisme de sa mère, tant qu'elle ne m'aurait pas fourni l'assurrance qu'elle avait subi des expériences réglementaires et de même ordre avec les prêtres de cette religion.

A l'expression de la fille, je compris que je l'avais choquée. Nous nous séparâmes peu après. Demeuré seul, je me dis : entre la secte du père, le bouddhisme de la mère et les longs cheveux de la fille, quelle force est en jeu? J'allumai une cigarette et à travers la fumée je vis une quantité de gens qui, conscients de leur liberté de marcher la tête en bas et de proclamer à haute voix que le nez du Président de la République ne s'ajuste pas aux canons classiques, se croient pour autant libres de ne pas trouver de signification transcendantale à l'existence humaine et d'être pleins de complexes. D'où : je me fais mahométan, toi épiphaniste, tous ensemble citoyens du monde. A chaque jour sa formule pour apaiser la soif. De temps en temps, un fœtus à la Seine et un pavé à travers la figure.

Ma situation changea inopinément alors du tout au tout.

L'exemplaire crasseux de mon deuxième roman fut accepté par Flammarion. Il a pour titre : *La Marée,* ce qui me semble représenter le flux et le reflux de mes impressions en France. Contrat et chèque en poche, je me découvris des impulsions généreuses unies à des sentiments de vanité inqualifiable. D'un côté, j'étais désireux de me rendre à la décharge publique pour tirer mon ami italien de son dur travail; de l'autre, je voulais me présenter au Musée Grévin pour qu'on prît mes mesures. Pour finir, passant sous la statue de Bàlzac, je compris qu'une injection de sérénité me serait utile et je fis venir ma femme.

Ma femme débarqua à Austerlitz, en provenance de la même ville de province espagnole. Naturellement, à peine étions-nous sortis du métro qu'elle se collait aux devantures; elle me demanda de l'accompagner au faubourg Saint-Honoré, et elle se mit à inspecter des pieds à la tête les Parisiennes. Trois détails, semble-t-il, la subjuguèrent : la fantaisie de leur vestiaire, le titre des livres lus dans l'autobus et leur volonté indomptable de rester sous le harnais bien après l'arrivée des rides.

Nous nous ouvrîmes à des amis de la nécessité de trouver un appartement. Ils sourirent et nous citèrent des cas de ménages en souffrance depuis la guerre de 1914. Nous nous installâmes dans un hôtel de la rue de la Harpe, près de l'Odéon. Nous fîmes la connaissance de nègres des colonies françaises, qui, entre des bouquins et Descartes, ont laissé le meilleur de leur âme africaine. Parmi eux un poète inconsolable que ses vers aient pris pour toujours l'accent de l'Occident. Et d'autres échantillons rongés par l'idée étrange de remplacer l'artisanat vénérable de leurs frères de tribu par un travail à la chaîne, comme dans les usines Ford.

Nous fréquentions Dupont, le café de Flore. Nous découvrîmes des gens à longue barbe blonde qui avaient passé dix ans chez les lamas du Thibet, d'autres qui assuraient être les héritiers de Paderewski. « Voilà un personnage de roman », me répétait-on fréquemment. Sans soupçonner que l'anecdote est en proportion inverse du type, et que dans le Paris de 1949 il y a suffisamment de drames vivants pour qu'une barbe blonde puisse inspirer un roman.

A une table de « La Pergola » on nous présenta à six intellectuels fugitifs du rideau de fer. Pas de carte de travail, pas de courage à vivre, sans rien à manger. Comme les êtres humains sont migrateurs. Ils se déplacent en bancs, comme les poissons, dans l'attente du grand naufrage comme unique possibilité de manger à nouveau de la chair fraîche.

Comme à l'hôtel nous jouissions d'une chambre tranquille, je pensai que le moment était venu de tourner le dos au dehors et de me mettre à lire. Des auteurs français naturellement, qui me donneraient la mesure exacte du tréfonds du peuple français. Il se trouva que la majorité des auteurs dont parlaient la presse et le public m'étaient inconnus, à cause de ces dix années de divorce entre la France et mon pays. D'autres, à la réputation bien établie en Espagne, semblaient incompréhensiblement oubliés par la nouvelle génération des critiques et des lecteurs parisiens.

La lecture commença. Je suis encore en pleine expérience. Cependant, je désirerais indiquer ceci : il est difficile pour un homme né dans ma petite ville de Darnius — Ampurdan, mille habitants — de concéder une valeur absolue à la raison humaine.

Chez moi — à dix-huit kilomètres du village de Salvador Dali — il y a la montagne, la plaine, et, tout près, la mer. Les femmes sont passionnées et fidèles. Les hommes ont de l'imagination, mais aussi l'esprit d'épargne. Il y a des athées qui croient en Dieu et des croyants qui brûlent les églises. Tout le monde, d'une façon ou d'une autre, se défend de l'angoisse par le moyen de la foi. Le climat est bénin, mais il arrive que le vent arrache les cheminées.

Chez moi, on vit ainsi depuis des centaines d'années. Le voudrais-je — et je n'en ai garde — que je ne pourrais concéder à la raison une valeur absolue, ni trouver parfaitement belle une œuvre qui transforme en dialectique les grands battements du cœur. Tout ce que j'ai lu jusqu'ici — à l'exception de quelques-uns — part du même point de vue que Malraux dans *L'Espoir*. Malraux a écrit sur la guerre civile espagnole une œuvre intelligente de dialectique, sans prendre garde que la guerre civile espagnole ne fut ni intelligente ni dialectique, mais une guerre entre deux grands battements affolés du cœur.

Mais il ne faut pas exagérer. La dialectique porte parfois

ses fruits. Dans notre cas elle servit à convaincre une dame russe de nous céder une partie de son appartement. Nous abandonnâmes immédiatement la rue de la Harpe pour nous transporter dans le XVIe. Nous vivons depuis lors dans ce quartier bourgeois, où il y a moins de maisons d'édition qu'au quartier latin et plus de charcuteries de luxe. C'est un autre aspect de Paris, à une grande distance spirituelle de Montmartre et de Montparnasse.

Nous avons longuement parlé avec la dame russe de Paris, de la Russie et de l'Espagne. Tombant d'accord tous trois qu'il y a plus de points de contact entre la Russie et l'Espagne, qu'entre l'un ou l'autre de ces deux pays et Paris : la musique, la violence, la capacité de fanatisme, et, soudain, l'âme toute simple. Aussi Dostoïevsky a-t-il exercé beaucoup plus d'influence en Espagne que Stendhal. Et d'où mon émotion indescriptible à entendre le jour de la saint Nicolas le *Credo* chanté par les Russes blancs dans l'église orthodoxe de la rue Daru.

Malgré tout, Paris nous a touché l'âme. Un jeune intellectuel, un artiste jeune, que peut-il demander davantage? De l'information érudite, il y en a. De l'information humaine, il y en a. Présence physique des maîtres vivants, présence spirituelle des maîtres morts. Gens paralysés, gens qui courent. « L'odeur d'idées géniales » qui émane de la Seine, des pierres et des herbes. Le stimulant de centaines de cerveaux optimistes qui recherchent la formule définitive de l'art; l'avertissement de centaines de cerveaux vaincus qui ne l'ont pas trouvée. Lions au cirque Médrano, oiseaux au bois de Boulogne.

Il existe le danger de la dissolution, du renoncement à soi-même. Paris est à l'intellectuel ce que la forêt est au sauvage. Les premiers mois, il faut écouter les « rumeurs » et garder le silence; puis il faut se lancer dans le concert des voix sans faire attention aux rumeurs. Je suis très content de connaître Paris, mais à condition de ne pas renoncer à mon âme de Darnius. Nous travaillerons, ma femme et moi, dans le seizième arrondissement, jusqu'à ce qu'un coup de vent brusque, semblable à celui de mon pays, nous emporte à travers le monde créé par Dieu.

JOSÉ-MARIA GIRONELLA.

(Traduit par Philippe Verdier.)

DIMANCHE A ROUFFIGNAC

Le drame, c'est de ne pouvoir assez dormir le dimanche. Précisément parce que c'est le jour du Seigneur, le Seigneur (ou le diable, qui sait?) veut que je me trouve éveillé plus tôt que d'habitude, et alors pas moyen de m'affaisser dans les délices noires de ce sommeil qui m'entraînerait jusqu'à devenir un autre, ailleurs. Il faut être ici, allongé, les yeux ouverts et l'esprit déjà remuant des images et retrouvant les mots et leurs odeurs comme leurs relents.

Bientôt je sortirai, une casserole à la main. (Casserole à queue, émail granit supérieur, c'est l'expression technique, demandez plutôt à votre quincaillier si je sais ce que j'écris. En toutes choses la technique doit être une base, croyez-moi encore, aussi bien pour la science de l'ustensile de ménage que pour la musique ou l'architecture ou la rédaction d'un essai ou le tracé d'un roman ou la mise en œuvre d'une peinture qui soit ce qu'elle doit être, c'est à dire un univers assis, solide, distant et différent de tout ce qui l'entoure plus loin que le cadre.) Donc, une casserole à la main, je vais faire cent mètres dans le matin qui sent le fumier et l'air cru pour aller à la ferme voisine chercher le lait quotidien.

C'est une sorte de technique — encore elle — de l'appétit qui me permet d'apprécier, le dimanche, le café au lait de huit heures. Je déjeune toujours debout, les autres jours comme celui-là, mais j'attache pourtant aujourd'hui l'importance d'un salut plus différent à ce premier repas qui m'est nécessaire pour que je me sente ensuite mieux à l'aise devant une table encombrée de papiers.

Satisfaction d'avoir le temps de soulever une pile de journaux pour retrouver une feuille d'hebdomadaire pliée en quatre qui laisse remarquer la reproduction de cette *Nature morte à la caisse*, de Braque ; chaque fois que je reviens à elle deux minutes, elle m'apparaît avec la rigueur d'une discipline où la méthode et l'invention vont de pair et pour une satisfaction si belle qu'elle est à proprement parler indicible.

Quand je prends cette route de calcaire qui bientôt me mène au bourg, j'en suis à un kilomètre, je me trouve de plain-pied avec un paysage où je revois avec quel plaisir au dernier plan, une maison basse, un peu lourde, dont la toiture a été patinée par le soleil, l'eau, le gel, le vent et qui, devant elle, m'offre la belle matière chaude à l'œil d'une terre hier labourée par un jeune gars; il chantait à tue-tête, ce paysan paysannant, et ne prenait le temps de respirer entre deux roulades que pour héler l'attelage de bœufs pesamment agrippés au sol meuble.

Et voici que le printemps a neigé des corolles ouvertes sur les pruniers. A présent, ce sont les corolles blanches des pruniers qui inquiètent l'esprit de mes compatriotes, de même que le rose habillant depuis plus de huit jours, ô merveille, les volumes clairs des pêchers.

S'il ne pleut pas... Si la gelée de mai... Si la saison d'été peut se faire normalement... Avec des *si*, sur la place du bourg, dressés pour le marché du dimanche, les paysans gauches et roides édifient leurs espoirs d'une récolte et d'un gain. L'an dernier, en Périgord, la prune et la pêche, nos fruits-rois, ont suscité des catastrophes : après le feu de paille des premières ventes sur l'arbre, à haut prix, plus de demandes, plus de cotations de cours, tout pourrissant sur place. Mais cette année peut-être, si et si...

Voilà Rouffignac, c'est à dire le bourg au cœur de la commune, c'est-à-dire un pays de maçons et de pierres neuves.

Rouffignac relève ses ruines peu à peu. Il y a eu cinq ans, le 31 mars 1944, les troupes allemandes l'incendiaient. Pour l'anniversaire, un général à quatre étoiles est venu, donc le 31 mars de cette année, lui remettre la croix de guerre. Cérémonie, discours, Marseillaise, ouvrez le ban, fermez le ban, repas où les rescapés du groupe d'otages de la journée fatale des représailles apprécièrent un menu de choix. En Périgord, dira-t-on, tout finit par des banquets. J'y vois la preuve d'une sagesse qui me rappelle ce dogme trop oublié de l'importance de vivre que le Dr Lin Yutang, Chinois de marque, doit sans doute affirmer dans les assemblées de l'Unesco autant que dans ses méditations souriantes et imprimées. Savoir vivre, ce n'est vraiment pas à la portée de quiconque.

Le marché n'est ni bruyant ni multicolore. Un revendeur soupèse une paire de poulets; c'est un grand diable dont le visage est d'un cuir tanné autant par la roublardise que par l'âge. Si c'est le prix, c'est le prix, lui consent enfin la femme de la campagne qui regrette tant de grain et tant d'attentions pour en fin de compte de si minces billets de banque. Mais tout autour des groupes se forment. On parle, on parlicote. Le facteur qui se mue chaque dimanche en appariteur passe, tambour au ventre et, sans pédanterie mais avec un peu de passion, va siffler un verre de rouge sur le pouce. Tiens, intraduisible, cette expression : siffler un verre sur le pouce, avis aux amateurs, je veux dire aux traducteurs. Deshabiller les mots pour les habiller, drôle de métier, tout de même. Et si je rendais un hommage discret à ce vin rouge des coteaux de Rouffignac? Il est clair, léger, levez un peu votre verre, c'est du 7 à 8° avec un fond aigrelet qui marque le palais, la dernière goutte achevée, et devient presque une saveur. Apparition du terroir.

Je lève la tête. Tout ce dimanche matin est traversé par le vol des premières hirondelles et par les cloches.

L'après-midi, travail en chambre, pour lequel je retrouve, épars sur mon bureau, en une surface de deux mètres carrés, mes livres, mes journaux et revues, mes pages grignotées par l'encre, des feuillets vierges, des dossiers, des notes, des manuscrits en cours, des projets d'articles et de lettres à envoyer, des lettres reçues. Pendant que sous ma fenêtre, au rez-de-chaussée de la cour, mon fils joue les poètes de sept ans.

Printemps dehors, printemps ici, parce que chaque mot sous ma plume est une naissance.

Je me suis fixé d'abord la tâche de rédiger dix lignes sur un roman de femme qui pour une fois n'est pas bavard : imitons cet exemple, me dis-je, et qu'il n'y ait longueurs ni digressions dans mes dix lignes.

En cherchant le buvard qui a pris la fuite pour marquer je ne sais où la page d'un bouquin et que je ne retrouverai qu'avec peine, comme s'il avait fait corps avec ce livre et que je doive aller l'en extraire, voici, surgie par hasard, une certaine écriture. Je m'arrête, heureux : c'est un signe d'amitié.

D'autres lettres. L'une, d'un ami mort l'an dernier et qui avait

tout pour devenir un grand écrivain. Pourquoi cette écriture fine, qui parle la simple honnêteté, est-elle à jamais figée dans le passé?

J'écarte les paperasses, mais d'un mouvement j'ai poussé à terre une liasse de papiers tassés dans une chemise rose fatiguée. Je ramasse les débris de mon roman, ou plutôt de cela qui le deviendra quand j'aurai assez cherché sa vérité entre les coups de couteau de ma plume.

Des voix très familières me ramènent à l'heure arrivée, paraît-il, du dîner. On lit par-dessus mon épaule. On me questionne. On m'entraîne à travers le roman : que va faire Thomas? Et Luce?

Mon fils insiste pour avoir le droit de s'asseoir à mon bureau et d'écrire après moi. Il parle de faire un livre. Je pense qu'il est inutile de gâcher une feuille; à la réflexion, est-ce vraiment avoir encore du respect pour le papier blanc? — Laisse-le donc, ce petit, dit sa mère.

Nous sommes trois à rire.

Un peu plus tard, toute la journée du dimanche derrière mon dos ne vaudra pas ce gosse qui cabriole, en pyjama, les yeux déjà englués de sommeil, et raconte des histoires sans queue ni tête (il n'a pas su en écrire autant, tout à l'heure, et il a déchiré son papier). Ce qu'il dit maintenant, c'est plus vrai et plus beau que ce que j'aurais jamais pu découvrir, assurément.

LOUIS PERCHE.

JOURNAL D'UN CAMIONNEUR

Dimanche 12. — La belote terminée, il y eut un silence. Un long silence, plein de réminiscences du jeu, des phases de la partie. Il faisait doux. Sur le trottoir, des gens endimanchés passaient près de nous en poussant devant eux leur progéniture. Sur le seuil, bedaine au vent, le patron du bistro prenait le frais en nous contemplant de son œil terne. C'était pour nous comme une détente, une sorte de suspension d'hostilités. Nos têtes

résonnaient encore des « belotes et re », du sifflement des cartes tombant sur la table de marbre, des interjections de Julien toujours mécontent : de son partenaire, de ses adversaires, de sa chance, de la vie. Je pensais aux matches d'autrefois, à la détente après l'effort. Je retrouvais le même sentiment de repos. Pourquoi l'un de nous s'est-il mis à parler de travail? On a donné des nouvelles des copains. Jean a dit :

— Toto n'est plus à la préfecture de police. Il travaille dans une perception.

J'ai vu les mains de Julien pétrir son béret comme une pâte. Il a grogné :

— C'est aussi dégueulasse!

Jean qui ne comprenait pas a demandé :

— Dégueulasse?

Julien a jeté son béret à terre en criant :

— J'aime pas les flics!

Sans bouger, de sa voix placide, le patron a suggéré :

— Vous fâchez pas, M. Blanc.

Julien a répété : « J'aime pas les flics. » Il a ramassé son béret, l'a frotté contre son pantalon pour le débarrasser de la sciure qui le maculait. Puis il s'est levé, très digne. Il est parti.

Lundi 13. — Titine rouspète. En un sens, elle a raison. Mais je n'y peux rien : on ne choisit pas sa marchandise; on camionne ce qui se présente, même si ça pue. Les insecticides, c'est un fait, ça sent fort, ça prend à la gorge, ça imprègne les vêtements. Mais, après tout, ce n'est pas malsain puisque ça extermine la vermine. Et puis, allez donc trouver à transporter autre chose. Titine veut s'en occuper : qu'elle cherche donc!

Mercredi 15. — Quand les femmes s'en mêlent quand même! Mon nouveau travail est doré sur tranches, c'est le cas de le dire. Titine est formidable. Je commence demain. Quand je raconterai ça dimanche aux copains!...

Jeudi 16. — Le patron m'avait dit : « Deux heures. Devant la grande porte. » J'y étais. J'ai la prétention de connaître Paris.

Eh bien, j'ignorais cet endroit-là. C'est pourtant en plein centre : à deux pas de la place des Victoires. A cinquante mètres de Louis XIV. Une vraie citadelle : toutes les portes gardées militairement; des guérites dans les murs; les murs plus hauts que ceux de la Santé. La pensée que j'allais pénétrer dans ce bâtiment m'était plutôt désagréable. Je n'aime pas beaucoup les châteaux forts : j'ai toujours peur de tomber dans une oubliette. J'ai fait le tour une seconde fois, ma camionnette au ralenti. La grande porte devait être celle-là. J'ai braqué; je me suis présenté pour entrer, le moteur contre les ferrures. J'ai klaxonné. J'ai attendu. Dans sa guérite, le gendarme n'a pas bougé. Il me regardait faire, indifférent, d'un œil identique à celui de M. Desprès, le patron du bistro. L'oisiveté, l'attente prolongée, le va-et-vient des gens doivent leur conférer cet air de famille, cet air bovin. Jean les appelle des bovidés. Mais je n'avais pas le temps de philosopher. J'ai demandé :

— Vous ne m'ouvrez pas?

Le gendarme, impassible, a répondu :

— Pas d'ordre. Je n'ai d'ailleurs pas la clef.

Puis, avec un rien d'involontaire amabilité, il s'est enquis :

— Que venez-vous faire?

J'ai hésité. Les conseils du patron : « Ce genre de transport demande avant tout de la discrétion », me bourdonnaient dans la tête. Pourtant, à un gendarme, je pouvais le dire :

— Je viens chercher trois cents kilos d'or.

Il a souri. Spirituellement, il m'a conseillé :

— Oh! C'est vous le gang des tractions avant. Eh bien, sonnez!

Un invalide est venu ouvrir les deux battants. Son uniforme bleu d'encaisseur portait trois lettres au revers du veston : BdF. Je suis entré dans une grande cour. Le temps de tourner, les deux battants étaient refermés. J'en ai calé mon moteur. Vus de l'intérieur, les hauts murs m'avaient l'air encore plus hostiles. Dans un side-car, une mitraillette pointait sa gueule vers moi tandis que, bardés de cuir, casque sur la tête, deux agents faisaient les cent pas. Tout près, une voiture de police, immobile comme ses quatre occupants : à l'avant, un chauffeur et un officier de police, à l'arrière, assis, deux agents, une mitrail-

lette sur les genoux comme un chat endormi. L'officier m'a crié :

— On vous attendait.

— Moi? Pourquoi?

— Vous ne vous figurez pas que vous allez vous promener avec deux cents millions, comme ça, sans qu'on prenne soin de votre santé.

Ils ont sauté hors de la voiture, m'ont entouré. Ils me posaient des questions. Aimablement, en somme. Je pensais à Julien. Je me disais qu'après tout, c'étaient des gars comme d'autres. Un huissier en bleu (BdF au revers) est venu me chercher. Il m'a emmené dans une chambre forte, a refermé, à clefs, la lourde porte sur moi. J'avais l'impression d'être enfermé dans un coffre-fort. Mais je n'étais pas seul : des ouvriers à tabliers de cuir manipulaient des caisses. Leur chef m'annonça :

— Vous en emportez sept. Vérifiez bien les poids.

Des petites caisses, propres, nettes, avec un feuillard dans chaque sens qui se croise sur le dessus avec élégance. Du bois vierge et bien façonné. Les dimensions d'une caisse de figues. Ça, des millions! J'ai songé à la déception de Titine, si elle les voyait. Je dis, ordre du patron :

— Il faut les marquer.

— Dans la cour, répliqua le chef.

On rouvrit la porte. Les caisses furent déposées près de la camionnette. J'ai préparé mes vignettes, ma brosse, ma pierre noire sur laquelle j'ai craché : c'est comme le rimmel pour les femmes. Puis j'ai commencé mon travail. Au bout d'un moment, j'ai deviné des regards accrochés à mes mains; un cercle de curieux s'était formé derrière moi. Ils commentaient mon travail. à voix basses en connaisseurs ou en novices, comme ceux qui attendent, place d'Anvers, que la Boulange se décide à soulever ses poids. Je m'efforçais de ne pas écouter, tout à mon travail, pour gagner du temps. Rien n'est long comme d'écrire sept fois, noir sur blanc, avec des vignettes, sur du bois : « In transit for Petaouchnock. » Un premier agent s'est baissé, a pris une vignette sans rien dire, a placé le noir entre nous deux, et s'est attaqué à une caisse. Un second l'a imité. Puis un troisième. Ils faisaient ça avec ardeur, le sourire aux

lèvres, en chics types. J'ai eu envie de les remercier. Mais j'ai vu Julien, ses mains pétrir son béret basque. Je me suis tu. J'avais terminé le marquage de ma caisse. Mon voisin aussi. On a attaqué les autres aussitôt. En un rien de temps, c'était fini. Les agents m'ont aidé à charger la voiture. L'huissier nous a ouvert les deux battants de la grande porte. Le side-car devant, moi au milieu, la voiture de police derrière, nous sommes partis.

La traversée de Paris fut magnifique. J'avais l'impression de foncer sur une route de campagne, large et tranquille : aux carrefours, j'arrivais toujours sur des feux verts. L'agent du sidecar, sifflet à la bouche, faisait ranger les voitures pour que je ne sois pas gêné. Sur les trottoirs, les badauds s'arrêtaient pour me regarder passer, comme un officiel. L'espace devant moi grand ouvert, j'appuyais sur le champignon sans craindre, pour une fois, les contraventions. Place de la Bastille, d'un seul coup, j'ai vu la circulation arrêtée pour me livrer passage. Tout restait figé, comme une image de film en panne : voitures, vélos, piétons. J'éprouvais un plaisir inconnu. Je me sentais payé de toutes mes attentes aux feux rouges, de mes impatiences aux carrefours.

Dès la sortie de Paris, sur la grande route, le sidecar coinçait les voitures contre les talus. En les doublant, je tournais légèrement la tête pour leur jeter un regard narquois. Je me sentais en sécurité. Et puis, j'avais pris de l'importance : je valais plus de deux cents millions.

A l'aérodrome, quand je me suis présenté, entouré des agents, pour livrer la marchandise, un magasinier a crié :

— Voilà un lot de quincaillerie.

Je me sentais trop heureux pour me vexer. De ma poche, j'ai sorti la clef pour ouvrir la fourgonnette. En même temps, machinalement, j'ai tourné la poignée et la porte s'est ouverte : j'avais oublié, au départ, de la fermer à clef. Je me suis retourné. Un des agents m'a souri d'un air paternel. Tous m'ont aidé à décharger les caisses. Puis on s'est retrouvé là, les bras ballants, dans le soleil qui faisait miroiter les avions, dans le vent qui soufflait sur l'aérodrome. Ils avaient l'air de braves gars. Ils m'avaient aidé. Malgré l'image de Julien, je me disais :

« Tu ne peux pas être ingrat. » Du doigt, j'ai indiqué la buvette.

En sirotant la limonade, on a causé. C'est pas des brutes. Ils ont parlé de leurs misères, de leurs jardins, de leurs enfants. Peut-être n'avaient-ils pas trouvé d'autre travail, le jour où on les a embauchés dans la police. Peut-être en avaient-ils assez de manipuler des choses puantes. Peut-être leur Titine à eux leur avait-elle trouvé ce travail-là. En tout cas, moi...

FERNAND LEMOINE.

LES LIGNES DU MOIS

LE PACTE ATLANTIQUE ET LA PAIX. PREMIÈRES CONSÉQUENCES DU PACTE. — ÉCLAIRCIE DANS LA SITUATION INTERNATIONALE. — ENTENTE EN VUE? — LE PROBLÈME ALLEMAND, PROBLÈME N° I. — NOUVELLE SITUATION DE L'ALLEMAGNE DANS LE MONDE. — IL FAUT LA CONSIDÉRER DANS LA RIVALITÉ DES PUISSANCES. — TROIS SOLUTIONS : MAINTIEN DU STATU QUO, PARTAGE, RECONSTITUTION DE L'ALLEMAGNE. — DANGERS.

1. Le pacte Atlantique, création continue, telle était l'idée à laquelle nous parvenions dans une précédente chronique. Parce que, sans doute, son contenu juridique est assez inconsistant, et que son véritable caractère est d'affirmer et d'engager une collaboration appelée à devenir de plus en plus effective. Mais aussi parce que, dans un monde en pleine évolution, le pacte ne peut et ne doit pas stabiliser des situations acquises, mais permettre d'aborder avec confiance les problèmes sans cesse renouvelés qui se posent et se poseront aux nations et de leur donner des solutions pacifiques, même si elles ne peuvent être que provisoires.

Aussi, alors qu'il n'est pas encore ratifié, que la Commission sénatoriale américaine en poursuit l'examen, que le programme d'aide militaire à l'Europe n'a pas été soumis au Congrès, ses conséquences se développent déjà. Et, notons-le, conformément aux vues des optimistes. Loin d'aggraver la tension internationale, de pousser l'U.R.S.S. à des démarches violentes, il contribue à une détente sensible des relations entre l'Est et l'Ouest. Confirmation, une fois encore, que si des compétitions matérielles, des oppositions idéologiques suscitent des luttes, la cause déterminante qui les fait passer de la rivalité pacifique au conflit armé, c'est le déséquilibre, réel ou imaginaire, des forces en présence. C'est à l'égard des faibles que la violence paie. Avec les forts, il vaut mieux s'entendre. La guerre

n'est, d'ailleurs, pas toujours le fait seul des plus forts. L'inquiétude, la rancune et l'humiliation sorties des capitulations imposées nourrissent chez le plus faible des sentiments peu propices au maintien de la paix. La force qui résulte de l'union permet, le cas échéant, de consentir avec confiance et avec profit des compromis nécessaires ou opportuns. Le social, comme le physique, a besoin d'équilibre. Facteur d'équilibre, le pacte Atlantique doit être un facteur de paix.

2. Nous ne croyons pas, cependant, que Moscou soit assez objectif pour pesser à sa juste valeur l'avantage qu'il y a à causer, et à s'entendre, avec des interlocuteurs sûrs d'eux, conscients de leurs intérêts, sachant bien ce qu'ils doivent garder, ce qu'ils peuvent céder, plutôt qu'à se laisser entraîner aux tentations dangereuses que ne manqueraient pas de donner des antagonistes faibles et divisés. Tentations devant lesquelles bien peu de gouvernements sont restés sages. Et Moscou escompte sans doute que dans un monde rassuré la crainte en s'atténuant laissera se réveiller les germes de division; et que, insidieuse et tenace, l'expansion communiste pourra y reprendre son avance sans trop de risques. Il est de l'intérêt de tous et des Russes eux-mêmes, que cette illusion se dissipe; et pour cela, que tout ce qui touche à l'union occidentale ou à l'union européenne, soit placé hors de discussion. C'est entre de grandes unions de puissance équivalente que la paix peut durer. Non pas entre un bloc de 200 millions d'habitants et des nations isolées et rivales.

3. Le problème numéro un qu'alliés occidentaux et Russes doivent aujourd'hui aborder est le problème allemand. Il est mûr, et en différer désormais un règlement acceptable ne peut que rendre ce règlement de plus en plus difficile et entretenir au point de rencontre des forces antagonistes le plus dangereux des foyers de troubles. Ne regrettons pas trop toutefois qu'il ne soit pas déjà résolu. Le temps écoulé depuis l'effondrement du Reich a permis de mieux dégager les éléments de la situation générale du monde, de reconnaître la place qu'y tient aujourd'hui l'Allemagne et d'écarter une considération que le sens commun et l'équité paraissent imposer, mais que la politique condamne, l'idée de punition.

Que l'on ne nous taxe pas d'amoralisme. Si les règles des obligations internationales sont plus difficiles à définir que celles des obligations privées, il est cependant incontestable qu'il y a des crimes de nation à nation dont il est légitime de demander compte et de tirer vengeance. Il est certain aussi que les circonstances ont révélé ce qu'il y avait de profondément vrai dans les vieilles idées, méconnues par les excès de l'individualisme, de la solidarité et de la culpabilité collective. Enfin l'intérêt même de la paix demande que, toutes les fois que cela est possible, les perturbateurs du repos des peuples soient châ-

tiés. En 1945 l'Allemagne était doublement criminelle en face de l'Europe : elle s'était donnée à des chefs qui avaient délibérément eu recours à la guerre dont l'Europe sortait terriblement appauvrie, meurtrie, affaiblie ; elle avait utilisé les méthodes scientifiques pour mettre au point des procédés atroces d'extermination contre les ennemis de sa puissance. Il était naturel, juste, et bon qu'elle en fût punie. Si nous pouvons dire aujourd'hui avec le général Clay, ce que l'on ne pouvait ni ne devait dire en 1945, que l'idée punitive doit être écartée, c'est d'abord que l'Allemagne a été punie, mais c'est surtout, car on peut estimer le châtiment insuffisant, que la paix du monde exige aujourd'hui le pardon.

4. Disons mieux, en exagérant à peine notre pensée pour la rendre plus frappante : la paix du monde exige que l'Allemagne soit heureuse. Pourtant, disons aussi qu'en écartant aujourd'hui l'idée punitive, nous entendons qu'il faut l'écarter comme objectif principal ou même secondaire, mais que si un résultat de ce genre sortait pour l'Allemagne du traitement que l'intérêt commun lui imposerait, il n'y aurait pas lieu de le déplorer. Et l'on pouvait il y a un an encore, proposer fort politiquement le partage définitif de l'Allemagne en deux morceaux ce qui pour l'entité politique « Allemagne » eût été le châtiment suprême. Mais encore, pour que ce châtiment fût définitif et que les bafouillements du cadavre ne vinssent pas troubler l'Europe, eût-il fallu assurer aux hommes allemands la possibilité de vivre normalement. C'est cette même considération qui doit déterminer une politique d'apaisement.

Ce qui commande en 1949 les solutions à proposer au problème allemand c'est la situation nouvelle que l'évolution des forces a créée dans le monde, c'est-à-dire la formation de deux groupements de puissances antagonistes entre lesquelles se trouve placée l'Allemagne, Voilà la situation nouvelle dont il est nécessaire de se convaincre. Cela demande un effort pour le Français qui, par le penchant naturel que les souvenirs, l'expérience donnent à son imagination, serait tenté de voir le péril allemand sous la forme d'une répétition des événements de 1914 et de 1939, contre lesquels la meilleure parade serait une solide alliance à l'Est. C'est bien entendu un sentiment que la propagande communiste a tout intérêt à entretenir, se faisant ainsi, d'une façon amusante et apparemment paradoxale, mais parfaitement logique à son point de vue, le dernier soutien d'une tradition diplomatique devenue sans substance. En effet pareille imagination est devenue radicalement fausse. Si le bloc soviétique et le bloc des démocraties occidentales avaient pu rester unis il n'y aurait pas de problème de politique internationale allemand. On pourrait faire de l'Allemagne ce que l'on voudrait, la traiter avec dureté ou avec douceur, la soumettre à une occupation militaire indéfinie,

la diviser en tronçons multiples, l'annexer, ou au contraire lui rendre sa pleine indépendance, lui laisser développer sa richesse et son industrie, cela n'aurait politiquement pas d'importance; ce serait alors en effet une question de justice ou encore une question d'intérêts économiques, mais sauf dans l'hypothèse absurde où les grands alliés se laisseraient aller à l'euphorie de la paix perpétuelle tandis que l'Allemagne seule armerait, les moyens militaires mis en œuvre par celle-ci seraient, en face des ressources qu'exige la technique actuelle et dont de très grands empires peuvent seuls disposer librement et durablement, si ridiculement insuffisants qu'une tentative guerrière ne serait qu'un suicide. En fait, s'ils étaient restés d'accord, alliés occidentaux et orientaux auraient facilement placé l'Allemagne en tutelle. Le drame est qu'ils ne sont pas restés d'accord et la raison de cette division est précisément pour partie que le danger allemand qui les avait unis a cessé d'être un danger par lui-même.

5. Mais, dans l'état de rivalité où les circonstances ont amené d'une part la Russie escortée de ses satellites, d'autre part les États-Unis auxquels la crainte du communisme agrège les démocraties occidentales, le nouveau péril allemand vient de ce que l'adhésion de l'Allemagne à un ou à l'autre bloc a toute chance de provoquer une rupture d'équilibre fatale à la paix du monde; ou au contraire de ce qu'elle excite leur rivalité pour en profiter, au risque de déchaîner une guerre, qu'elle irait peut-être jusqu'à espérer si les conditions de vie qui lui étaient faites lui paraissaient insupportables. On peut malheureusement craindre que l'Allemagne ne participe à un prochain conflit, on peut craindre qu'elle ne contribue à l'allumer; mais elle y participerait aux côtés de la Russie ou des États-Unis, non pas contre l'un et l'autre; nous verrions en elle ou l'avant-garde d'une invasion venue de l'Est, ou notre propre avant-garde dans cette direction. Tel est le véritable et prochain danger que l'Allemagne représente pour la paix du monde et par conséquent pour notre existence nationale et notre civilisation qui aujourd'hui en dépendent. L'hypothèse où la puissance américaine comme la puissance russe se trouveraient simultanément paralysées par des événements intérieurs exceptionnellement graves et devraient laisser la vieille Europe à ses vieilles querelles, serait la seule où pour la France le danger allemand retrouverait sa face traditionnelle. Elle est actuellement purement spéculative.

L'Allemagne, amorce d'une éventuelle explosion mondiale, c'est à cela qu'il faut parer tout d'abord. N'oublions pas cependant, nous Français, un autre danger; oublions-le d'autant moins que ce danger n'existe que pour nous, qu'il n'intéresse ni les Russes, ni les Anglais, ni les Américains, qu'il peut seulement inquiéter nos voisins de l'Europe continentale, Belges,

Hollandais, Italiens; que par conséquent c'est sur nous que nous devons compter pour l'éviter. Si l'Allemagne entre, intégralement, dans un système européen quelconque, elle a bien des moyens, position géographique, population surtout, d'y prendre plus ou moins vite l'influence prépondérante à notre détriment. Pensons-y, mais confions-nous moins à des mesures de surveillance ou de coercition qu'à l'entretien et au développement de nos propres virtualités, et notamment de nos possessions d'outre-mer.

Nous en tenant aujourd'hui au danger que l'Allemagne représente pour la paix du monde, d'abord parce que pour l'un et l'autre des empires rivaux son potentiel militaire constitue une valeur d'appoint considérable, ensuite parce que sa situation l'incite à entretenir la rivalité de ses deux grands vainqueurs pour en profiter, il apparaît sans doute que la véritable sauvegarde contre ce péril est l'accord de la Russie et des démocrates occidentales, mais que si un accord complet, sincère et définitif est malheureusement peu probable dans un avenir rapproché une entente sur l'Allemagne serait déjà une étape sérieuse dans la voie de la pacification.

6. Cette entente pourrait se faire selon l'une ou l'autre des trois modalités principales :

1° Le traité de paix avec l'Allemagne est toujours différé. L'Allemagne reste occupée et administrée par les alliés chacun dans leur zone. Des conventions règlent les litiges particuliers les plus brûlants, régime de Berlin, système monétaire, relations commerciales entre les deux zones. Solution si manifestement provisoire que la situation resterait essentiellement instable, que chacun entretiendrait l'espoir de faire bientôt prévaloir ses vues, manœuvrerait à cette fin, chercherait à s'assurer le concours des Allemands, que ceux-ci intrigueraient à leur tour dans un climat d'inquiétudes et d'illusions, le moins propice à l'apaisement. Bref les difficultés urgentes réglées, de nouvelles aussi graves ne tarderaient pas à surgir. Si la conférence des Quatre Grands n'aboutissait qu'à un résultat de ce genre il faudrait la tenir presque pour un échec.

2° Partage définitif de l'Allemagne. Une Allemagne orientale destinée à s'agréger de plus en plus étroitement à l'Empire soviétique, une Allemagne occidentale destinée à s'agréger à la Fédération européenne et à entrer dans le pacte Atlantique. Hypothèse théorique, car elle est aujourd'hui dépassée par les événements. Elle s'inscrivait dans l'idée générale d'un partage pacifique du monde en zones d'influence. La crise de Berlin l'a définitivement rejetée dans le passé. Par l'importance qu'ils ont donnée à Berlin les alliés occidentaux ont manifesté clairement que pour eux cette ville était la capitale de l'Allemagne; ils en ont réveillé l'idée avec plus de force chez les Allemands si cela était nécessaire et ils ne pourraient aujour-

d'hui sacrifier Berlin sans une perte de prestige ineffaçable. D'autre part, dans le souci de s'assurer l'audience favorable des Allemands, les déclarations de tous les porte-paroles alliés ont affirmé que l'Allemagne serait reconstituée aussitôt que cela deviendrait possible, et la constitution de l'Allemagne occidentale, élaborée à Bonn, n'est donnée que comme provisoire.

Il semble bien d'ailleurs que jamais ni du côté russe, ni du côté américain on n'ait accepté comme définitive la formation du groupement antagoniste. Et les craquements qui se font entendre depuis dix mois de l'autre côté du rideau de fer ne sont pas pour encourager Washington et les démocraties occidentales à se désintéresser totalement et définitivement de ce qui peut se passer chez les États satellites.

3° Il ne reste donc qu'une solution, susceptible il est vrai de bien des modalités secondaires. C'est de préparer à échéance plus ou moins prochaine, un traité de paix avec une Allemagne une et indépendante. La conséquence serait l'évacuation par les différentes armées alliées. Théoriquement cette Allemagne serait sans doute désarmée et neutralisée. Enfin on élaborerait à Berlin une Constitution, et nous demanderions comme garantie suprême que cette Constitution fût fédéraliste.

Arrivera-t-on à cela? Les difficultés sont énormes. Nous ne parlons pas de la question du fédéralisme, des droits respectifs du Bund et des Länder. Les journaux ont été remplis des marchandages et des interventions qui ont eu lieu à Bonn à cet égard pendant la discussion de la Constitution provisoire de l'Allemagne occidentale. Or c'est là un faux problème qui détourne des vrais (serait-ce parce que les vrais sont trop difficiles?) La centralisation de l'Allemagne a été pour nous une catastrophe et l'on comprend que nous jetions un regard nostalgique vers les vieilles libertés germaniques. Mais on ne remonte pas le cours de l'histoire. La centralisation est une nécessité de l'État moderne, de plus en plus forte à mesure que celui-ci assume des responsabilités économiques et que l'économie se coordonne sur de grands espaces. Là même où la forme de l'État est fédérale, aux États-Unis comme en U.R.S.S. il n'apparaît pas que leur puissance d'expansion à l'extérieur et leurs moyens militaires en soient affaiblis. Ne nous faisons donc pas d'illusions sur la portée pratique que pourraient avoir quelques dispositions insérées, en noir sur blanc, dans la Constitution, sous la pression des vainqueurs, par là même impopulaires. et qui seraient vite tournées du jour où l'occupation aurait pris fin. Une nation démocratique et socialiste sera par la force des choses unitaire. En Allemagne où il n'y a pas de minorités ethniques, c'étaient les intérêts traditionnels, les aristocraties qui étaient fédéralistes; c'étaient surtout les princes; le patriotisme local allemand était fait avant tout du loya-

lisme aux dynasties. Comme force autonome, résistant à la centralisation il ne reste que le catholicisme puissant surtout en Bavière. Est-ce une force que nous nous sentions la possibilité d'encourager effectivement sans la compromettre?

En fait, un rapprochement avec l'Autriche le renforcerait naturellement, et comme nous ne pouvons pas prendre l'initiative d'un nouvel Anschluss, c'est dans une Union européenne seulement que nous trouverions une garantie contre la centralisation nationale, puisque, en la dépassant, elle satisferait les mêmes besoins.

7• Aussi la question d'un peu plus, d'un peu moins d'autonomie financière aux Länder, sans être tout à fait indifférente, est-elle secondaire. Admettons même que nous parvenions par des moyens de ce genre à limiter la puissance allemande : ce n'est pas la puissance de l'Allemagne isolée qui est le véritable danger. Si elle est vraiment libre et fermement gouvernée le danger sera dans le jeu qu'elle jouera entre les systèmes opposés ; si elle est impuissante et anarchique il sera dans la rivalité des forces étrangères qui s'y heurteront.

Enfin dans l'avenir immédiat l'évacuation par les alliés entraînerait une conséquence à laquelle il faut bien réfléchir : il n'y aurait plus de divisions américaines en Europe. Désormais une pénétration militaire des Russes ne se heurterait plus *ipso facto* aux forces des États-Unis. Certes, le pacte de l'Atlantique jouerait . Mais nous savons qu'il est susceptible d'interprétation, que la réaction américaine pourrait se produire après un certain temps et sur un autre théâtre. En fait ce serait là un affaiblissement de la solidarité occidentale à moins que des garanties nouvelles n'y suppléent.

Ainsi toute solution du problème allemand paraît pleine de périls. Cependant il faudra le résoudre, mais cette solution n'apportera pas la paix, de nouvelles menaces s'élèveront contre elle et elles ne seront écartées que si l'union de l'Occident se montre toujours plus étroite et plus constructive.

FRANÇOIS NICARD.

TEXTES DE LA NOUE

Paradoxale destinée que celle de François de La Noue. Son nom est lié à tous les remous des guerres civiles du XVIe siècle français :

champion de la cause protestante, La Noue apparaît dans l'Histoire dès la première des grandes guerres de religion, celle de 1562, et lorsqu'il tombera en Bretagne, en 1591, après trente ans d'une lutte sans cesse renouvelée, ce sera encore les armes à la main et toujours contre ses compatriotes. Sa voix pourtant ne s'est guère élevée que pour solliciter l'apaisement et l'acceptation réciproque, pour prêcher « la loi d'oubliance », pour implorer ses contemporains de cesser de « s'entrepoursuivre à feu et à sang comme bêtes sauvages », de renoncer enfin « à ces cruelles vengeances et destructions qui ont ravi et emporté ce qu'il y avait de plus excellent dans le royaume ». Totalement engagé dans un combat qu'il n'a jamais songé à abandonner, il semble que La Noue ait mis une égale ferveur à le soutenir et à en dénoncer l'inutilité et l'horreur.

De l'épais volume qu'il nous a laissé, ces « Discours politiques et militaires », rédigés au cours d'une longue captivité dans les prisons espagnoles et dont il a voulu faire une espèce de somme de sa vie et de son expérience, on ne connaît plus guère aujourd'hui que le titre. À la fois recueil d'exercices spirituels, traité de philosophie sociale et manuel d'art militaire, l'œuvre risque fort d'ailleurs, dans son ensemble disparate, de déconcerter le lecteur contemporain. Pourtant, si les « Discours politiques et militaires » ne nous laissent jamais oublier que c'est à un homme du XVIe siècle que nous avons affaire, ils contiennent encore plus d'une page dont les accents sont loin d'avoir perdu pour nous leur puissance d'émotion.

Cette plainte, qui monte parfois jusqu'à la colère, mais qui reste toujours grave et mesurée, devant le spectacle d'un pays divisé et ruiné, abandonné au flux et reflux des factions, « dévasté par l'injustice publique et particulière »... ce parti pris de sympathie et de compréhension à l'égard de l'adversaire, ce goût des libres confrontations où les hommes se rencontrent et où les idées s'échangent, cette vision d'une patrie vaste et

fraternelle où seuls les « furieux », ceux qui se montrent « trop âpres au sang », ne trouveront pas leur place... Ce sens surtout d'un humble bonheur humain à protéger et à défendre. Car La Noue ne croit pas aux vertus « du rasoir et du cautère ». La moindre vie humaine, si médiocre, si misérable fût-elle, présente à ses yeux une valeur trop unique pour qu'on n'en dispose qu'avec d'infinies précautions. Ménager autour de chacun une zone de calme, de sécurité, de tranquille disposition de soi-même, lui paraît même l'un des objets essentiels de toute politique. Et il est bon sans doute que ce soit précisément d'un vieux routier de guerre civile, inébranlable dans l'affirmation de ses propres fidélités (un rude homme qui porte un crochet de fer à la place du bras droit et qui mourra devant la tranchée), que vienne jusqu'à nous l'avertissement solennel « qu'il ne faut pas tailler à torts et à travers comme si les sociétés civiles étaient des troupeaux et les cités des boucheries ».

Pieuses rêveries d'un militaire bien intentionné, d'un libéral chimérique et naïf, sur lesquelles il est vain et puéril, et un peu ridicule de s'attarder en cette année où semblent se préparer les grands règlements de compte et où s'enchevêtre le réseau de plus en plus serré de nos rancunes et de nos haines? On ne saurait pourtant oublier que les « Discours politiques et militaires », publiés en 1587, sont dédiés à celui qui devait être, deux ans plus tard, le roi Henri IV et que le long appel dont ils retentissent, l'appel au prince pacificateur et unificateur, contre toute attente et pour faire mentir l'absurdité de l'Histoire, n'est pas cette fois resté sans réponse.

RAOUL GIRARDET.

Ceci doit être ferme et arrêté en l'esprit de chacun, que Dieu est auteur des gouvernements politiques, les ayant établis afin que par un bon ordre la société humaine soit conservée et entretenue en piété et justice; et que c'est lui qui les maintient en splendeur, force et dignité, jusqu'à tant que les hommes ayant méprisé les lois et corrompu leurs mœurs, il vient à déployer son ire sur eux, dont s'ensuivent les changements et ruines des monarchies et républiques. Ceux-là donc se trompent grandement qui croient, sous l'ombre de quelque grandeur et puissance qui aura accompagné un État, ou pour la considération de sa longue durée, que cela le doive rendre comme perpétuel. Car cela ne suffit point, ni ne peut engendrer de

prescription contre la justice du Tout-Puissant, qui plante les bornes aux États publics, lesquels ils ne peuvent outrepasser, quand le temps de châtiment est venu : comme les histoires (qui sont la lumière des temps et les registres des choses passées) en portent un assez suffisant témoignage. Même plusieurs dignes personnages qui vivent encore, et qui ont vu cette dernière beauté et splendeur de la France, sous les rois François premier et Henry second, se fâcheront d'être amenés à ce point de faire mauvais jugement d'icelle à cause de tant de désordres survenus, et de confesser que les fondements sont ébranlés. Mais ils doivent plutôt gémir que disputer et répliquer contre tant d'apparences de ruines, visibles et sensibles. Car la plupart des racines de ce grand arbre se voient découvertes et demi-sèches, beaucoup de branches sont mortes, les feuilles en petite quantité et les fruits devenus quasi sauvages. A la quelle indisposition tant la vieillesse que les mauvais accidents l'ont amené. Par quoi le meilleur serait qu'ils avouassent ce qui est, et travaillassent à ce qui se doit faire pour conserver en vigueur ce qui reste de bon. Je sais bien que c'est un malplaisant discours à celui qui aime et honore son pays et sa nation, d'en vouloir préannoncer les chutes, ce qui ne se peut faire, sans aussi en découvrir les turpitudes. Mais puisque de tels périls étonnent déjà tant de cœurs, et que les causes qui nous y jettent s'aperçoivent des yeux de tous, ne serait-ce pas faiblesse d'esprit de se taire en ce grand besoin? Il est certain qu'il y a grand nombre d'hommes, lesquels, faute de bonnes connaissances, demeurent demi éperdus au milieu de tant de misères. Et tout ainsi que les eaux vont coulant insensibles contre bas d'une rivière, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues dans l'océan, où elles s'ensevelissent : aussi eux roulant peu à peu dans la confusion présente qui les emporte, étant destitués de droites appréhensions, vont, suivant les uns les autres, se précipiter en des abîmes de ruines. C'est une œuvre profitable de montrer le feu être en la maison à ceux qui ne l'aperçoivent, et aux autres, qui le voient et le craignent, de les piquer pour l'aller éteindre, et à quelques uns qui l'entretiennent par aventure sans beaucoup y penser de les admonester qu'ils ne font pas bien. Bref, préparer tous, afin d'aider au Maître pour la salvation d'icelle et pour la conservation de sa famille...

*

... Si d'aventure quelqu'un se trouvait, qui voulût dire que la France n'est point au chemin de sa ruine, que lui devrait-on répondre? Que c'est un aveugle et un sourd. Car de quelque côté qu'on regarde, on ne voit que confusions et misères, et n'oït-on retentir que plaintes et lamentations. Et si quelque autre voulait maintenir qu'il la faut laisser en l'état où elle est, sans chercher les moyens de la relever, ne pourrait-on pas justement lui dire, que c'est un ennemi de vertu, de n'avoir horreur d'un si grand nombre de vices, et de maux, qui de toutes parts nous infectent et tourmentent? Mais laissons là ceux qui sont stupides et corrompus : et écoutons la voix du peuple, qui ne raisonne que restauration. Même les autres choses animées et les insensibles, si elles pouvaient exprimer leur désir, elles diraient le semblable, se conformant à ce que dit saint Paul en l'Épître aux Romains, que toutes créatures gémissent et travaillent, attendant d'être délivrées de la servitude de corruption. Mais là où il entend parler de la misère universelle et du renouvellement final, là notre France soupire maintenant après le sien particulier.

Les plus grands confessent qu'elle est fort malade, et désirent qu'on la guérisse : mais au moyen d'y parvenir, il y a entre eux du discord. Car les uns veulent qu'on lui ordonne de grandes saignées, plusieurs trouvent meilleur qu'on lui baille des médecines douces et faciles, et autres approuvent les remèdes un peu vigoureux. Il en faut en cette contrariété d'avis, chercher celui qui nous est le plus propre, selon l'état où nous sommes.

... Quant aux premiers, qui sont si violents en leurs opinions, et ne proposent que feu et sang; il ne semble pas que leur intention soit bonne. Car encore qu'ils feignent de désirer le bien général, si est-ce qu'ils cherchent plutôt leur commodité et satisfaction particulière... C'est une chose étrange de voir les hommes au gouvernement des bêtes brutes user de modération et de patience, et au régime de leurs semblables, qui ont une âme raisonnable et sont persuasibles, ne se vouloir aider que de cruauté! Quant à la correction de ce qui est nuisible, on est quelquefois contraint de se montrer rigoureux. Cela

ne tourne à blâme, si les causes le requièrent et qu'on soit dépouillé d'appétit de se venger. Mais de conduire les instruments de rigueur avec passion maligne, c'est gâter et renverser tout. Nous l'avons bien expérimenté en notre pauvre patrie qui est tellement accablée des maux qu'elle a soufferts, par la rage de ses propres enfants, qu'elle ne bat plus que d'une aile. Et qui est-ce qui en a été cause, sinon les conseils violents? Car d'iceux sont procédés les massacres, assassinats, les recommencements de guerres, dépopulations, condamnations injustes, saccagements et autres maux : desquels moyens aucuns disaient qu'il se fallait aider pour sauver l'État de ruine, et pour chasser les inconvénients qui y étaient survenus. Mais enfin on a trouvé que ces remèdes étaient beaucoup pires que la maladie, et plutôt propres pour l'accroître que pour la diminuer. On ne doit appeler cela remèdes, ains cruelles vengeances et destructions qui ont ravi et emporté ce qu'il y avait de plus excellent en ce Royaume, a savoir la fleur de l'abondance des hommes qui y étaient. Ceux qui se délectent tant de la guerre, et qui la persuadent si volontiers, que peuvent-ils dire à présent qu'ils voient que, pour s'être renouvellée par six fois, elle n'a apporté aucun fruit, sinon jeter la France en désolation?

... A ceux-là je dirai privément, pourquoi n'êtes-vous lassés (vu que tant de gens le sont) de tant de souffrances et de misères, sans nous faire encore rentrer en d'autres nouvelles. Faisons la guerre à nos imperfections plutôt que l'entretenir en notre pays, et efforçons nous d'amollir le cœur de ceux qui nous haïssent, par instruction, plaisirs et services : et après, Dieu nous donnera une paix assurée. Voilà ce me semble, qu'on devrait répondre à ces gens qui sont si âpres au sang. Entre les fureurs des Français rien ne s'est trouvé si épouvantable que les massacres. C'était, disaient aucuns, les derniers remèdes pour remettre la France en union. Et cependant rien qui soit advenu ne l'a autant désunie : ce qui nous doit apprendre de n'y retourner plus, pour ce que les voies violentes détruisent au lieu de restaurer.

★

... Je n'oserai réciter les horribles cruautés qui se sont commises partout (combien que les unes les plus senties que les

autres), car elles font horreur, ou elles irritent, mêmement aucunes se font faites qu'on peut nommer contre nature : comme quand on a livré à l'occision de ses plus proches parents, et ensanglanté ses mains dans le sang de ses propres amis. J'ai opinion que si durant le règne du grand roi François quelqu'un fut venu à prédire ce qui depuis est advenu, qu'on l'eut assommé comme un annonceur de mensonges. Cependant notre étourdissement a été si grand qu'on a laissé d'exalter et magnifier les prodigieuses actions que la plus aveuglée fureur avait perpétrées. Je fais supplication à Dieu que nous ne retombions jamais en cet abominable gouffre d'inhumanité.

Thucydide, sage historien, décrit sommairement comme les Grecs se gouvernent en leurs discordes civiles : ce que j'ai bien voulu insérer ici, afin que nous balancions les faits anciens avec les modernes, pour savoir auquel des deux temps la malice a été plus pesante. Dès qu'on entendait, dit-il, avoir été fait en un lieu quelque insolence, les autres prenaient courage de faire encore pis, pour faire quelque chose de nouveau, ou pour montrer qu'ils étaient plus diligents que les autres, ou plus insolents et ardents à se venger : et tous les maux qu'ils faisaient, ils les déguisaient de louables titres, appelant la témérité magnanimité et la modestie pusillanimité, l'indignation précipitée virilité et hardiesse, la consultation et délibération prudente tergiversation palliée. Par ainsi celui qui se montrait toujours furieux était réputé loyal ami, et celui qui le contredisait tenu suspect. Si quelqu'un de la faction contraire disait quelque chose bonne et honnête, elle n'était point acceptée : mais s'ils la pouvaient impugner de fait, ils aimaient mieux se venger que de n'être point outragés. S'ils faisaient quelques appointements avec serment solennel, il durait jusqu'à ce que l'une des parties se trouvat la plus forte, pour le corrompre et violer, et vaincre par malice. Il dit encore plusieurs choses que j'ai laissées pour éviter prolixité. A cette heure je demande si nous n'avons pas égalé les Grecs en semblables actions? Je cuide qu'on ne l'oserait nier; mais de les avoir surmontés en cruauté cela est tout manifeste...

... Je ne représente point tant d'injures pour réveiller l'ire de ceux qui les ont reçues, car mon intention est bien autre, qui tend plutôt de les arracher de la mémoire de tous; et le fait

seulement afin que, voyant notre honte nous ayons honte. Et c'est comme si quelqu'un montrait à un père son enfant couché par terre, tout sanglant des coups qu'il lui aurait donnés étant en fureur, et lui disait : « Regardez à cette heure en bon sens le bel ouvrage que vous avez fait en votre colère : car vous vous êtes blessé vous-même. » Ne serait-ce pas le rendre confus et lui contenir les mains pour l'avenir?

Ceci est bien aisé à dire et malaisé à faire dira quelqu'un. Je réponds que l'effet en est difficile, mais c'est à ceux qui y mettent eux-mêmes les empêchements, par une répugnance comme volontaire qu'ils font aux conseils que la raison leur suggère : aimant mieux plaire aux appétits déréglés qui ne se paissent que de désordres, contentions et haines. Mais il nous faut souvenir que toutes ces colères véhémentes et desseins de vengeances (vraies nourrices de discordes) ne sont autre chose ainsi que disent les philosophes, que faiblesse de l'âme, laquelle se laissant guider par les sens s'émeut à chaque accident qui survient, au lieu qu'elle devrait supporter constamment tout ce que honnêtement elle peut et doit faire, afin que par la conservation de l'ordre et de la tranquillité, le cours naturel de la vie humaine se puisse parachever avec plus de facilité. J'ai plusieurs fois observé qu'après que nous avions remis les épées dans les fourreaux et que nous venions à reconverser les uns avec les autres, et mêmement avec nos parents et amis qui étaient de partie contraire, nous détestions ensemble le misérable temps que nous avions passé, auquel il eut pu advenir qu'un aurait tué celui duquel il tenait la vie chère comme la sienne propre, et souhaitons de n'avoir plus en nos jours de semblables calamités. Après, hantant avec les hommes moins connus, nous rencontrions de la douceur, et un dégoutement des fureurs passées. Une autre troisième manière d'hommes était contraint d'accoster quelques fois qui étaient les plus violents d'un et d'autre parti. Encore en la plus grande partie d'iceux, il se trouvait beaucoup plus de modération qu'on ne s'était imaginé. Alors je disais en moi-même, ne faut-il point qu'il y ait quelque furie cachée dans les entrailles de la France, qui nous embrouille tant, vu que tant de préparations à union et concorde, que nous voyons, ne peuvent nous profiter, ni nous amener à la jouissance de ce bien. Cependant je ne perdais

point espérance que nous ne pussions un jour y parvenir. Tout ceci m'a fait et me fait encore penser que faute de s'entre-visiter quand les occasions le requièrent, fait que nous devenons sauvages les uns aux autres : car en absence nous ne nous remettons devant les yeux que les injures passées, à quoi s'ajoutent rapports, soupçons et calomnies : de manière que quand quelqu'un serait blanc comme neige, par telle teinture on le ferait devenir rouge comme écarlate. Nous devons aussi considérer, qu'encore qu'il y ait plus de vingt en quatre ans que nous nous entre-battons, si est-ce que nous revenons toujours en nos maisons paternelles, et la nécessité nous contraint de reconverser non seulement avec nos amis, mais aussi avec ceux qui ont été nos plus rudes ennemis. Pour ce regard faut-il nous résoudre à la mansuétude : et puisque nous avons à vivre et à mourir, non avec les Italiens et Espagnols, mais en la propre terre qui nous a engendrés, efforçons-nous donc que ce soit pacifiquement, plutôt qu'en languissant en des tumultes pleins d'effrois...

La gérante : Simone Tournier.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Juin 1949.
Dépôt légal : 2e trim. 1949.